
LIBERTAS SUB REGE PIO.
Charles William Packe.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

4 vols

c^f |||-

1,
2,
3

35|-

IMPRESSIONS

DE VOYAGE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n° 8.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

PAR

Alexandre Dumas.

TOME I.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET Ce.

1841

EXPOSITION.

Il n'y a pas de voyageur qui ne croie devoir rendre compte à ses lecteurs des motifs de son voyage. Je suis trop respectueux envers mes célèbres devanciers, depuis M. de Bougainville qui fit le tour du monde, jusqu'à M. de Maistre qui fit le tour de sa chambre, pour ne pas suivre leur exemple.

D'ailleurs on trouvera dans mon exposition, si courte qu'elle soit, deux choses fort importantes qu'on chercherait vainement ailleurs : une recette contre le choléra, et une preuve de l'infaillibilité des journaux.

Le 15 avril 1832, en revenant de conduire jusqu'à l'escalier mes deux bons et célèbres amis, Litz et Boulanger, qui avaient passé la soirée à se prémunir avec moi contre le fléau régnant, en prenant

force thé noir, je sentis que les jambes me manquaient tout à coup ; en même temps un éblouissement me passa sur les yeux, et un frisson dans la peau : je me retins à une table pour ne pas tomber. J'avais le choléra.

S'il était asiatique ou européen, épidémique ou contagieux, c'est ce que j'ignore complétement. Mais ce que je sais très-bien, c'est que, sentant que cinq minutes plus tard je ne pourrais plus parler, je me dépêchai de demander du sucre et de l'éther.

Ma bonne, qui est une fille fort intelligente, et qui m'avait vu quelquefois, après mon dîner, tremper un morceau de sucre dans du rhum, présuma que je lui demandais quelque chose de pareil. Elle remplit un verre à liqueur d'éther pur, posa sur son orifice le plus gros morceau de sucre qu'elle put trouver, et me l'apporta au moment où je venais de me coucher, grelottant de tous mes membres.

Comme je commençais à perdre la tête, j'étendis machinalement la main ; je sentis qu'on m'y mettait quelque chose. En même temps j'entendis une voix qui me disait : *Avalez cela, monsieur, cela vous fera du bien.* J'approchai ce quelque chose de ma bouche, et j'avalai ce qu'il contenait, c'est-à-dire un demi-flacon d'éther.

Dire la révolution qui se fit dans ma personne lorsque cette liqueur diabolique me traversa le torse, est chose impossible ; car presque aussitôt je

perdis connaissance. Une heure après je revins à moi : j'étais roulé dans un grand tapis de fourrures, j'avais aux pieds une boule d'eau bouillante. Deux personnes, tenant chacune à la main une bassinoire pleine de feu, me frottaient sur toutes les coutures. Un instant je me crus mort et en enfer : l'éther me brûlait la poitrine au dedans, les frictions me rissolaient au dehors. Enfin, au bout d'un quart d'heure, le froid s'avoua vaincu ; je fondis en eau, comme la Biblis de M. Dupaty, et le médecin déclara que j'étais sauvé. Il était temps : deux tours de broche de plus, et j'étais rôti.

Quatre jours après, je vis s'asseoir au pied de mon lit le directeur de la Porte-Saint-Martin ; son théâtre était plus malade encore que moi, et le moribond appelait à son secours le convalescent. M. Harel me dit qu'il lui fallait dans quinze jours, au plus tard, une pièce qui lui produisît cinquante mille écus au moins ; il ajouta, pour me déterminer, que l'état de fièvre où je me trouvais était très-favorable au travail d'imagination, vu l'exaltation cérébrale qui en était la conséquence.

Cette raison me parut si concluante, que je me mis aussitôt à l'œuvre. Je lui donnai sa pièce au bout de huit jours au lieu de quinze ; elle lui rapporta cent mille écus au lieu de cinquante mille ; il est vrai que je faillis en devenir fou.

Ce travail forcé ne me remit pas le moins du

monde ; et à peine pouvais-je me tenir debout, tant j'étais faible encore, lorsque j'appris la mort du général Lamarque. Le lendemain ; je fus nommé par la famille l'un des commissaires du convoi : ma charge était de faire prendre à l'artillerie de la garde nationale, dont je faisais partie, la place que la hiérarchie militaire lui assignait au cortége.

Tout Paris a vu passer ce convoi, sublime d'ordre, de recueillement et de patriotisme. Qui changea cet ordre en désordre, ce recueillement en colère, ce patriotisme en rébellion ? C'est ce que j'ignore, ou veux ignorer, jusqu'au jour où la royauté de juillet rendra, comme celle de Charles IX, ses comptes à Dieu, ou, comme celle de Louis XVI, ses comptes aux hommes.

Le 9 juin, je lus dans une feuille légitimiste que j'avais été pris les armes à la main, à l'affaire du cloître Saint-Méry, jugé militairement pendant la nuit, et fusillé à trois heures du matin.

La nouvelle avait un caractère si officiel, le récit de mon exécution, que, du reste, j'avais supportée avec le plus grand courage, était tellement détaillé, les renseignements venaient d'une si bonne source, que j'eus un instant de doute. D'ailleurs la conviction du rédacteur était grande ; pour la première fois, il disait du bien de moi dans son journal ; il était donc évident qu'il me croyait mort.

Je rejetai ma couverture, je sautai à bas de mon

lit, et je courus à ma glace pour me donner à moi-même des preuves de mon existence. Au même instant la porte de ma chambre s'ouvrit, et un commissionnaire entra, porteur d'une lettre de Charles Nodier, conçue en ces termes :

« Mon cher Alexandre,

« Je lis à l'instant, dans un journal, que vous « avez été fusillé hier à trois heures du matin; « ayez la bonté de me faire savoir si cela vous em« pêchera de venir demain, à l'Arsenal, dîner avec « Taylor. »

Je fis dire à Charles que, pour ce qui était d'être mort ou vivant, je ne pouvais pas trop lui en répondre, attendu que, moi-même, je n'avais pas encore d'opinion bien arrêtée sur ce point; mais que, dans l'un ou l'autre cas, j'irais toujours le lendemain dîner avec lui; ainsi, qu'il n'avait qu'à se tenir prêt, comme don Juan, à fêter la statue du commandeur.

Le lendemain, il fut bien constaté que je n'étais pas mort. Cependant je n'y avais pas gagné grand'-chose, car j'étais toujours fort malade; ce que voyant, mon médecin m'ordonna ce qu'un médecin ordonne lorsqu'il ne sait plus qu'ordonner :

Un voyage en Suisse.

En conséquence, le 21 juillet 1832, je partis de Paris.

MONTEREAU.

Le lendemain, tandis que la voiture déposait ses voyageurs à Montereau, et leur accordait une heure pour déjeuner, j'allai visiter ce pont doublement historique, qui, à quatre siècles de distance, fut témoin de l'agonie de deux dynasties, dont l'une se sauva par un crime, et dont l'autre ne put se sauver par une victoire.

Ces deux pages de notre histoire sont trop importantes pour que nous les laissions en blanc dans notre album de voyage; en conséquence, nos lecteurs voudront bien jeter avec nous un coup d'œil sur la position topographique de la ville de Montereau, afin que nous les fassions assister aux événements qui s'y sont accomplis, et dans lesquels Jean sans Peur et Napoléon ont joué les principaux rôles.

La ville de Montereau est située à vingt lieues à

peu près de Paris, au confluent de l'Yonne et de la Seine, où la première de ces deux rivières perd son nom en se jetant dans l'autre ; si l'on remonte, en partant de Paris, le cours du fleuve qui le traverse, on aura en arrivant, en vue de Montereau, à gauche la montagne de Surville, que couronnent les ruines d'un vieux château, et au pied de cette montagne, une espèce de faubourg séparé de la ville par le fleuve.

En face de soi, l'on découvrira, simulant l'angle le plus aigu d'un V, et à peu près dans la position où se trouve à Paris la pointe du Pont-Neuf, une langue de terre, qui va toujours s'élargissant entre le fleuve et la rivière qui la bordent, jusqu'à ce que la Seine jaillisse de terre près de Baigneux-les-Juifs, et que l'Yonne prenne sa source non loin de l'endroit où était située l'ancienne Bibracte, et où de nos jours s'élève la ville d'Autun.

A droite, la cité tout entière se déploiera, gracieusement couchée au milieu de ses maisons et de ses vignes, dont le tapis, bariolé de vert et de jaune comme un manteau écossais, s'étend à perte de vue sur les riches plaines du Gâtinais.

Quant au pont qui joue un si grand rôle dans le double événement que nous allons essayer de raconter, il joint, en partant de gauche à droite, le faubourg à la ville, et traverse d'abord le fleuve, ensuite la rivière, posant un de ses pieds massifs sur la pointe de terre dont nous avons parlé.

JEAN SANS PEUR.

Le 9 septembre 1419, sur la partie du pont qui traverse l'Yonne et sous l'inspection de deux hommes, qui, assis de chaque côté du parapet, paraissaient apporter un égal intérêt à l'œuvre qui s'opérait devant eux, des ouvriers, protégés dans leur travail par quelques soldats qui empêchaient d'approcher le peuple, élevaient en grande hâte une espèce de loge en charpente, qui s'étendait sur toute la longueur du pont, et sur une longueur de vingt pieds à peu près. Le plus vieux des deux personnages que nous avons représentés comme présidant à la construction de cette loge, paraissait âgé de 48 ans à peu près. Sa tête brune, ombragée par de longs cheveux noirs taillés en rond, était couverte d'un chaperon d'étoffe de couleur sombre

dont un des bouts flottait au vent, comme l'extrémité d'une écharpe. Il était vêtu d'une robe de drap pareil à celui de son chaperon, dont la doublure en menu vair paraissait au collet, à l'extrémité inférieure, et aux manches; de ces manches larges et tombantes sortaient deux bras robustes, que protégeait un de ces durs vêtements de fer maillé qu'on appelait haubergeon. Ses jambes étaient couvertes de longues bottes, dont l'extrémité supérieure disparaissait sous sa robe, et dont l'extrémité inférieure, souillée de boue, attestait que la précipitation avec laquelle il s'était occupé de venir présider à l'exécution de cette loge, ne lui avait pas permis de changer son costume de voyage. A sa ceinture de cuir pendait, à des cordons de soie, une longue bourse de velours noir, et à côté d'elle, en place d'épée ou de dague, à une chaîne de fer, une petite hache d'armes damasquinée d'or, dont la pointe opposée au tranchant figurait, avec une vérité qui faisait honneur à l'ouvrier des mains duquel elle était sortie, une tête de faucon déchaperonné.

Quant à son compagnon, qui paraissait à peine âgé de 25 à 26 ans, c'était un beau jeune homme, mis avec un soin qui paraissait, au premier abord, incompatible avec la préoccupation sombre de son esprit. Sa tête, inclinée sur sa poitrine, était couverte d'une espèce de casquette de velours bleu, doublée d'hermine; une agrafe de rubis y rassem-

blait sur le devant les tiges de plusieurs plumes de paon, dont le vent agitait l'autre extrémité comme une aigrette d'émeraude, de saphir et d'or. De son surtout de velours rouge, dont les manches pendaient garnies d'hermine comme son chapeau, sortaient, croisés sur sa poitrine, ses bras couverts d'une étoffe si brillante, qu'elle semblait un tissu de fil d'or. Ce costume était complété par un pantalon bleu collant, sur la cuisse gauche duquel étaient brodés un P et un G surmontés d'un casque de chevalier, et par des bottes de cuir noir doublées de peluche rouge, dont l'extrémité supérieure, en se rabattant, formait un retroussis auquel venait s'attacher par une chaîne d'or la pointe recourbée de la poulaine démesurée qu'on portait à cette époque.

De son côté, le peuple regardait avec une grande curiosité les apprêts de l'entrevue qui devait avoir lieu le lendemain entre le Dauphin Charles et le duc Jean ; et quoique le désir unanime fût pour la paix, les paroles qu'il murmurait étaient bien diverses : car il y avait dans tous les esprits plus de crainte que d'espoir ; la dernière conférence qui avait eu lieu entre les chefs des partis dauphinois et bourguignon, malgré les promesses faites de part et d'autre, avait eu des suites si désastreuses, que l'on ne comptait plus que sur un miracle pour la réconciliation des deux princes. Cependant, quelques

esprits mieux disposés que les autres croyaient, ou paraissaient croire au succès de la négociation qui allait avoir lieu.

— Pardieu ! disait, les deux mains passées dans la ceinture qui encerclait la rotondité de son ventre au lieu de serrer le bas de sa taille, un gros homme à figure épanouie, bourgeonnant comme un rosier au mois de mai ; pardieu ! c'est bien heureux que monseigneur le Dauphin, que Dieu conserve ! et que monseigneur de Bourgogne, que tous les saints protégent ! aient choisi la ville de Montereau pour y venir jurer la paix.

— Oui, n'est-ce pas, tavernier? répondit, en lui frappant du plat de la main sur le point culminant du ventre, son voisin moins enthousiaste que lui ; oui, c'est fort heureux, car cela fera tomber quelques écus dans ton escarcelle, et la grêle sur la ville.

— Pourquoi cela, Pierre? dirent plusieurs voix.

— Pourquoi cela est-il arrivé au Ponceau ? Pourquoi, l'entrevue à peine finie, un si terrible ouragan éclata-t-il dans un ciel où l'on ne voyait pas un nuage? Pourquoi le tonnerre tomba-t-il sur l'un des deux arbres au pied desquels s'étaient embrassés le Dauphin et le duc ? Pourquoi brisa-t-il cet arbre sans toucher l'autre, de telle manière que, quoiqu'ils partissent d'une même tige, l'un tomba foudroyé au pied de son frère resté debout? Et tiens, ajouta

Pierre en étendant la main, pourquoi, en ce moment, tombe-t-il de la neige, quoique nous ne soyons qu'au 9 septembre ?

Chacun, à ces mots, leva la tête, et vit effectivement flotter sur un ciel gris les premiers flocons de cette neige précoce qui devait, pendant la nuit suivante, couvrir comme un linceul toutes les terres de la Bourgogne.

— Tu as raison, Pierre, dit une voix ; c'est de mauvais augure, et cela annonce de terribles choses.

— Savez-vous ce que cela annonce ? reprit Pierre ; c'est que Dieu se lasse à la fin des faux serments que font les hommes.

— Oui, oui, cela est vrai, répondit la même voix, mais pourquoi n'est-ce pas sur ceux-là qui se parjurent que le tonnerre tombe, plutôt que sur un pauvre arbre qui n'y peut rien ?

Cette exclamation fit lever la tête au plus jeune des deux seigneurs, et dans ce mouvement ses yeux se portèrent sur la loge en construction. Un des ouvriers établissait, au milieu de cette loge, la barrière qui devait, pour la sûreté de chacun, séparer les deux partis. Il paraît que cette mesure de précaution n'obtint pas l'approbation du noble assistant, car son visage pâle devint pourpre ; et, sortant de l'apathie apparente dans laquelle il était plongé, il bondit jusqu'à la loge, et tomba au milieu des ouvriers avec un blasphème si sacrilége, que le charpentier qui

commençait à ajuster la barrière la laissa tomber et se signa.

— Qui t'a ordonné de mettre cette barrière, misérable? lui dit le chevalier.

— Personne, monseigneur, reprit l'ouvrier tremblant et courbé sous ces paroles; personne, mais c'est l'habitude.

— L'habitude est une sotte, entends-tu? Envoie-moi ce morceau de bois à la rivière. Et se retournant vers son compagnon plus âgé : — A quoi donc, dit-il, pensiez-vous, messire Tanneguy, que vous le laissiez faire?

— Mais j'étais comme vous, messire de Giac, répondit Duchâtel, si préoccupé, à ce qu'il paraît, de l'événement, que j'en oubliais les préparatifs.

Pendant ce temps, l'ouvrier, pour obéir à l'ordre du sire de Giac, avait dressé la barrière contre le parapet du mur, et se préparait à la faire passer par-dessus, lorsqu'une voix sortit de la foule qui regardait cette scène; c'était celle de Pierre.

— C'est égal, disait-il en s'adressant au charpentier, tu avais raison, André; et c'est ce seigneur qui a tort.

— Hein! dit de Giac en se retournant.

— Oui, monseigneur, continua tranquillement Pierre en se croisant les bras, vous avez beau dire; une barrière c'est la sûreté de chacun; c'est chose de bonne précaution lorsqu'une entrevue doit

avoir lieu entre deux ennemis ; et cela se fait toujours.

— Oui, oui, toujours ! crièrent tumultueusement les hommes qui l'entouraient.

— Et qui donc es-tu, dit de Giac, pour oser avoir un avis qui n'est pas le mien ?

— Je suis, reprit froidement Pierre, un bourgeois de la commune de Montereau, libre de corps et de bien, et ayant pris, tout jeune, l'habitude de dire tout haut mon avis sur chaque chose, sans m'inquiéter s'il choque l'opinion d'un plus puissant que moi.

De Giac fit un geste pour porter la main à son épée ; Tanneguy l'arrêta par le bras.

— Vous êtes insensé, messire, lui dit-il en haussant les épaules. Archers ! continua Tanneguy, faites évacuer le pont, et si ces drôles font quelque résistance, je vous permets de vous souvenir que vous avez une arbalète à la main et des viretons plein votre trousse.

— C'est bien, c'est bien, messeigneurs, dit Pierre, qui, placé le dernier, avait l'air de soutenir la retraite ; c'est bien, on se retire ; mais puisque je vous ai dit mon premier avis, il faut que je vous dise le second : c'est qu'il se prépare à cette place quelque bonne trahison. Dieu reçoive en grâce la victime, et en miséricorde les meurtriers !

Pendant que les ordres donnés par Tanneguy

s'exécutaient, les charpentiers avaient abandonné la loge achevée, et garnissaient de barrières, fermées par de fortes portes, les deux extrémités du pont, afin que les personnes seules qui étaient de la suite du Dauphin et du duc pussent entrer ; ces personnes devaient être au nombre de dix de chaque côté ; et pour la sûreté personnelle de chacun des chefs, le reste des gens du duc devait occuper la rive gauche de la Seine et le château de Surville ; et les partisans du Dauphin, la ville de Montereau et la rive droite de l'Yonne. Quant à la langue de terre dont nous avons parlé, et qui se trouve entre les deux rivières, c'était un terrain neutre, qui ne devait appartenir à personne ; et comme à cette époque, à l'exception d'un moulin isolé qui s'élevait au bord de l'Yonne, cette presqu'île était complétement inhabitée, on pouvait facilement s'assurer qu'on n'y avait préparé aucune surprise.

Lorsque les ouvriers eurent achevé les barrières, deux troupes d'hommes armés, comme si elles n'avaient attendu que ce moment, s'avancèrent simultanément pour prendre leurs positions respectives : l'une de ces troupes, composée d'arbalétriers portant la croix rouge de Bourgogne sur l'épaule, vint, commandée par Jacques de la Lime, son grand maître, s'emparer du faubourg de Montereau, et placer des sentinelles à l'extrémité du pont par laquelle devait arriver le duc Jean ; l'autre, formée

d'hommes d'armes dauphinois, se répandit dans la ville, et vint mettre des gardes à la barrière par laquelle devait entrer le Dauphin.

Pendant ce temps, Tanneguy et de Giac avaient continué leur entretien; mais dès qu'ils virent ces dispositions prises, ils se séparèrent : de Giac pour reprendre la route de Bray-sur-Seine, où l'attendait le duc de Bourgogne, et Tanneguy Duchâtel pour se rendre auprès du Dauphin de France.

La nuit fut horrible : malgré la saison peu avancée, six pouces de neige couvrirent le sol. Tous les biens de la terre furent perdus.

Le lendemain, 10 septembre, à une heure après midi, le duc monta à cheval dans la cour de la maison où il s'était logé. Il avait à sa droite le sire de Giac, et à sa gauche le seigneur de Noailles. Son chien favori avait hurlé lamentablement toute la nuit; et, voyant son maître prêt à partir, il s'élançait hors de la niche où il était attaché, les yeux ardents et le poil hérissé; enfin, lorsque le duc se mit en marche, le chien fit un violent effort, rompit sa double chaîne de fer, et, au moment où le cheval allait franchir le seuil de la porte, il se jeta à son poitrail et le mordit si cruellement, que le cheval se cabra et faillit faire perdre les arçons à son cavalier. De Giac, impatient, voulut l'écarter avec un fouet qu'il portait, mais le chien ne tint aucun compte des coups qu'il recevait, et se jeta de nou-

veau à la gorge du cheval du duc; celui-ci, le croyant enragé, prit une petite hache d'armes qu'il portait à l'arçon de sa selle et lui fendit la tête. Le chien jeta un cri, et alla en roulant expirer sur le seuil de la porte, comme pour en défendre encore le passage : le duc, avec un soupir de regret, fit sauter son cheval par-dessus le corps du fidèle animal.

Vingt pas plus loin, un vieux juif, qui était de sa maison et qui se mêlait de l'œuvre de magie, sortit tout à coup de derrière un mur, arrêta le cheval du duc par la bride et lui dit : — Monseigneur, au nom de Dieu, n'allez pas plus loin.

— Que me veux-tu, juif? dit le duc en s'arrêtant.

— Monseigneur, reprit le juif, j'ai passé la nuit à consulter les astres, et la science dit que, si vous allez à Montereau, vous n'en reviendrez pas; et il tenait le cheval au mors pour l'empêcher d'avancer.

— Qu'en dis-tu, de Giac? dit le duc en se retournant vers son jeune favori.

— Je dis, répondit celui-ci, la rougeur de l'impatience au front, je dis que ce juif est un fou qu'il faut traiter comme votre chien, si vous ne voulez pas que son contact immonde vous force à quelque pénitence de huit jours.

— Laisse-moi, juif, dit le duc pensif, en lui faisant doucement signe de le laisser passer.

— Arrière ! juif, s'écria de Giac en heurtant le vieillard du poitrail de son cheval, et en l'envoyant rouler à dix pas ; arrière ! N'entends-tu pas monseigneur qui t'ordonne de lâcher la bride de son cheval? Le duc passa la main sur son front comme pour en écarter un nuage ; et, jetant un dernier regard sur le juif étendu sans connaissance sur le revers de la route, il continua son chemin.

Trois quarts d'heure après, le duc arriva au château de Montereau. Avant de descendre de cheval, il donna l'ordre à deux cents hommes d'armes et à cent archers de se loger dans le faubourg, et de relever ceux qui, la veille, avaient reçu la garde de la tête du pont.

En ce moment, Tanneguy vint vers le duc, et lui dit que le Dauphin l'attendait au lieu de l'entrevue depuis près d'une heure. Le duc répondit qu'il y allait ; au même instant, un de ses serviteurs tout effaré accourut, et lui parla tout bas. Le duc se tourna vers Duchâtel.

— Par le saint jour de Dieu ! dit-il, chacun s'est donné le mot aujourd'hui pour nous entretenir de trahison ; Duchâtel, êtes-vous bien sûr que notre personne ne court aucun risque? car vous feriez bien mal de nous tromper.

— Mon très-redouté seigneur, répondit Tanneguy, j'aimerais mieux être mort et damné que de faire trahison à vous ou à nul autre ; n'ayez donc

aucune crainte, car, monseigneur le Dauphin ne vous veut aucun mal.

— Eh bien ! nous irons donc, dit le duc, nous fiant à Dieu, il leva les yeux au ciel, et à vous, continua-t-il en fixant sur Tanneguy un de ces regards perçants qui n'appartenaient qu'à lui. Tanneguy le soutint sans baisser la vue.

Alors celui-ci présenta au duc le parchemin sur lequel étaient inscrits les noms des dix hommes d'armes qui devaient accompagner le Dauphin : ils étaient inscrits dans l'ordre suivant :

Le vicomte de Narbonne, Pierre de Beauveau, Robert de Loire, Tanneguy Duchâtel, Barbazan, Guillaume Le Bouteillier, Guy d'Avaugour, Olivier Layet, Varennes et Frottier.

Tanneguy reçut en échange la liste du duc. Ceux qu'il avait appelés à l'honneur de le suivre, étaient :

Monseigneur Charles de Bourbon, le seigneur de Noailles, Jean de Fribourg, le seigneur de Saint-George, le seigneur de Montaigu, messire Antoine du Vergy, le seigneur d'Ancre, messire Guy de Pontarlier, messire Charles de Lens et messire Pierre de Giac. De plus, chacun devait amener avec lui son secrétaire (1).

Tanneguy emporta cette liste. Derrière lui, le duc se mit en route pour descendre du château au

(1) Enguerrand de Monstrelet. — Sainte-Foix. — Barante.

pont; il était à pied, avait la tête couverte d'un chaperon de velours noir, portait pour arme défensive un simple haubergeon de mailles, et pour arme offensive, une faible épée à riche ciselure et à poignée dorée.

En arrivant à la barrière, Jacques de la Lime lui dit qu'il avait vu beaucoup de gens armés entrer dans une maison de la ville qui touchait à l'autre extrémité du pont, et qu'en l'apercevant lorsqu'il avait pris poste avec sa troupe, ces gens s'étaient hâtés de fermer les fenêtres de cette maison.

— Allez voir si cela est vrai, de Giac, dit le duc; je vous attendrai ici.

De Giac prit le chemin du pont, traversa les barrières, passa au milieu de la loge en charpente, arriva à la maison désignée, et en ouvrit la porte. Tanneguy y donnait des instructions à une vingtaine de soldats armés de toutes pièces.

— Eh bien? dit Tanneguy en l'apercevant.

— Êtes-vous prêts? répondit de Giac.

— Oui, maintenant il peut venir.

De Giac retourna vers le duc.

— Le grand maître a mal vu, monseigneur, dit-il; il n'y a personne dans cette maison.

Le duc se mit en marche. Il dépassa la première barrière, qui se referma aussitôt derrière lui. Cela lui donna quelques soupçons; mais comme il vit devant lui Tanneguy et le sire de Beauveau, qui

étaient venus à sa rencontre, il ne voulut pas reculer. Il prêta son serment d'une voix ferme ; et montrant au sire de Beauveau sa légère cotte de mailles et sa faible épée : — Vous voyez, monsieur, comme je viens ; d'ailleurs, continua-t-il en se tournant vers Duchâtel et en lui frappant sur l'épaule : *Voici en qui je me fie* (1).

Le jeune Dauphin était déjà dans la loge en charpente au milieu du pont : il portait une robe de velours bleu clair garnie de martre, un bonnet dont la forme était entourée d'une petite couronne de fleurs de lis d'or ; la visière et les rebords étaient de fourrure pareille à celle de la robe.

En apercevant le prince, les doutes du duc de Bourgogne s'évanouirent ; il marcha droit à lui, entra sous la tente, remarqua que, contre tous les usages, il n'y avait point de barrière au milieu pour séparer les deux partis : mais, sans doute, il crut que c'était un oubli, car il n'en fit pas même l'observation. Quant les dix seigneurs qui l'accompagnaient furent entrés à sa suite, on ferma les deux barrières.

A peine s'il y avait dans cette étroite tente un espace suffisant pour que les vingt-quatre personnes qui y étaient enfermées pussent y tenir, même debout ; Bourguignons et Français étaient mêlés au

(1) Enguerrand de Monstrelet.

point de se toucher. Le duc ôtá son chaperon, et mit le genou gauche en terre devant le Dauphin.

— Je suis venu à vos ordres, monseigneur, dit-il, quoique quelques-uns m'aient assuré que cette entrevue n'avait été demandée par vous qu'à l'effet de me faire des reproches ; j'espère que cela n'est pas, monseigneur, ne les ayant pas mérités.

Le Dauphin croisa ses deux bras, sans l'embrasser ni le relever, comme il avait fait à la première entrevue.

— Vous vous êtes trompé, monsieur le duc, répondit-il d'une voix sévère ; oui, nous avons de graves reproches à vous faire, car vous avez mal tenu la promesse que vous nous aviez engagée. Vous m'avez laissé prendre ma ville de Pontoise, qui est la clef de Paris ; et au lieu de vous jeter dans la capitale pour la défendre ou y mourir, comme vous le deviez en sujet loyal, vous avez fui à Troyes.

— Fui, monseigneur ! dit le duc en tressaillant de tout son corps à cette expression outrageante.

— Oui, fui, répéta le Dauphin, appuyant sur le mot. Vous avez...

Le duc se releva, ne croyant pas sans doute devoir en entendre davantage ; et comme, dans l'humble posture qu'il avait prise, une des ciselures de la poignée de son épée s'était accrochée à une maille de son haubergeon, il voulut lui faire reprendre sa position verticale : le Dauphin recula d'un

pas, ne sachant pas quelle était l'intention du duc en touchant son épée.

— Ah! vous portez la main à votre épée en présence de votre maître! s'écria Robert de Loire en se jetant entre le duc et le Dauphin.

Le duc voulut parler. Tanneguy se baissa, ramassa derrière la tapisserie la hache qui, la veille, était pendue à sa ceinture; puis se redressant de toute sa hauteur : *Il est temps*, dit-il, en levant son arme sur la tête du duc.

Le duc vit le coup qui le menaçait; il voulut le parer de la main gauche, tandis qu'il portait la droite à la garde de son épée, mais il n'eut pas même le temps de la tirer; la hache de Tanneguy tomba, abattant la main gauche du duc, et du même coup lui fendant la tête depuis la pommette de la joue jusqu'au bas du menton.

Le duc resta encore un instant debout, comme un chêne qui ne peut tomber; alors Robert de Loire lui plongea son poignard dans la gorge, et l'y laissa.

Le duc jeta un cri, étendit les bras, et alla tomber aux pieds de Giac.

Il y eut alors une grande clameur et une affreuse mêlée; car, dans cette tente, où deux hommes auraient eu à peine de la place pour se battre, vingt hommes se ruèrent les uns sur les autres. Un moment, on ne put distinguer au-dessus de toutes ces têtes que des mains, des haches et des épées. Les

Français criaient : Tue ! tue ! à mort ! Les Bourguignons criaient : Trahison ! trahison ! alarme ! Les étincelles jaillissaient des armes qui se rencontraient, le sang s'élançait des blessures. Le Dauphin, épouvanté, s'était jeté le haut du corps en dehors de la barrière. A ses cris, le président Louvet arriva, le prit par-dessous les épaules, le tira dehors, et l'entraîna presque évanoui vers la ville ; sa robe de velours bleu était toute ruisselante du sang du duc de Bourgogne, qui avait rejailli jusque sur lui.

Cependant le sire de Montaigu, qui était au duc, était parvenu à escalader la barrière, et criait : Alarme ! De Noailles allait la franchir aussi, lorsque Narbonne lui fendit le derrière de la tête ; il tomba hors de la tente, et expira presque aussitôt. Le seigneur de Saint-George était profondément blessé au côté droit d'un coup de pointe de hache ; le seigneur d'Acre avait la main fendue.

Cependant le combat et les cris continuaient dans la tente ; on marchait sur le duc mourant, que nul ne songeait à secourir. Jusqu'alors, les Dauphinois, mieux armés, avaient le dessus ; mais aux cris du seigneur de Montaigu, Antoine de Thoulongeon, Simon Othelimer, Sambutier et Jean d'Ermay accoururent, s'approchèrent de la loge, et tandis que trois d'entre eux dardaient leurs épées à ceux du dedans, le quatrième rompait la barrière. De leur côté, les hommes cachés dans la maison sor-

tirent et arrivèrent en aide aux Dauphinois. Les Bourguignons, voyant que toute résistance était inutile, prirent la fuite par la barrière brisée. Les Dauphinois les poursuivirent, et trois personnes seulement restèrent sous la tente vide et ensanglantée.

C'était le duc de Bourgogne, étendu et mourant; c'était Pierre de Giac, debout, les bras croisés, et le regardant mourir; c'était enfin Olivier Layet qui, touché des souffrances de ce malheureux prince, soulevait son haubergeon pour l'achever par-dessous avec son épée. Mais de Giac ne voulait pas voir abréger cette agonie, dont chaque convulsion semblait lui appartenir; et, lorsqu'il reconnut l'intention d'Olivier, d'un violent coup de pied il lui fit voler son épée des mains. Olivier étonné, leva la tête. — Eh! sang-Dieu! lui dit en riant de Giac, laissez donc ce pauvre prince mourir tranquille.

Puis, lorsque le duc eut rendu le dernier soupir, il lui mit la main sur le cœur pour s'assurer qu'il était bien mort; et comme le reste l'inquiétait peu, il disparut sans que personne fît attention à lui.

Cependant les Dauphinois, après avoir poursuivi les Bourguignons jusqu'au pied du château, revinrent sur leurs pas. Ils trouvèrent le corps du duc étendu à la place où ils l'avaient laissé, et près de lui le curé de Montereau, qui, les genoux dans le sang, lui disait les prières des morts. Les gens du Dauphin voulurent lui arracher ce cadavre et le jeter

à la rivière ; mais le prêtre leva son crucifix sur le duc, et menaça de la colère du ciel quiconque oserait toucher ce pauvre corps, dont l'âme était si violemment sortie. Alors Cœsmerel, bâtard de Tanneguy, lui détacha du pied un de ses éperons d'or, jurant de le porter désormais comme un ordre de chevalerie ; et les valets du Dauphin, suivant cet exemple, arrachèrent les bagues dont ses mains étaient couvertes, ainsi que la magnifique chaîne d'or qui pendait à son cou.

Le prêtre resta là jusqu'à minuit ; puis à cette heure seulement, avec l'aide de deux hommes, il porta le corps dans un moulin, près du pont, le déposa sur une table et continua de prier près de lui jusqu'au lendemain matin. A huit heures, le duc fut mis en terre, en l'église Notre-Dame, devant l'autel Saint-Louis ; il était revêtu de son pourpoint et de ses housseaux ; sa barette était tirée sur son visage ; aucune cérémonie religieuse n'accompagna l'inhumation : cependant, pour le repos de son âme, il fut dit douze messes pendant les trois jours suivants. Le lendemain du jour de l'assassinat du duc de Bourgogne, des pêcheurs trouvèrent dans la Seine le corps de madame de Giac (1).

(1) Voyez les *Chroniques de France* dans la *Revue des Deux Mondes*.

NAPOLÉON.

Dans la soirée du 17 février 1814, les habitants de Montereau avaient vu s'entasser dans leur ville, prendre position sur la hauteur qui la domine, et s'étendre dans les plaines qui l'environnent, des masses de Wurtembourgeois si pressées qu'ils n'en pouvaient calculer le nombre. Ces hommes regrettaient amèrement de n'être que l'arrière-garde de la triple armée qui poursuivait Napoléon vaincu et les quinze mille hommes qui l'entouraient encore, dernier débris qui lui servait plutôt d'escorte que de défense; et chacun d'eux, fixant ses yeux avides sur le cours de la Seine qui fuit vers la capitale, répétait ce cri que nous avons entendu tout enfants et que cependant nous croyons entendre encore, tant il avait une expression funeste dans des bouches étrangères : *Paris! Paris!*

Toute la journée, cependant, de Mormant à Provins, le canon avait grondé ; mais l'ennemi insoucieux y avait fait attention à peine : c'était sans doute quelque général perdu qui, acculé comme un sanglier aux abois, tenait encore aux Russes. En effet, qu'avait-on à craindre? Napoléon le vainqueur était en fuite à son tour ; Napoléon était à dix-huit lieues de Montereau, avec ses quinze mille hommes harassés qui ne devaient plus avoir de forces que pour regagner la capitale.

La nuit vint.

Le lendemain, le canon se fait entendre, mais de plus près que la veille : d'instant en instant chaque cri de cette grande voix des batailles tonne plus haut. Les Wurtembourgeois se réveillent, ils écoutent : le canon n'est plus qu'à deux lieues de Montereau ; le cri : Aux armes ! court partout avec son frémissement électrique ; les tambours battent, les clairons sonnent, les chevaux des aides de camp battent le pavé de leurs quatre pieds de fer : l'ennemi est en bataille.

Tout à coup, par la route de Nogent débouchent des masses en désordre ; elles sont poursuivies de si près que le feu de notre canon les brûle, que le souffle de nos chevaux mouille leurs épaules : ce sont les Russes qui, la veille au matin, formaient l'avant-garde de l'armée d'invasion, et avaient déjà atteint Fontainebleau.

Dans la nuit du 16 au 17, Napoléon s'est retourné : des charrettes de poste transportent ses soldats ; des chevaux de poste traînent son artillerie ; la cavalerie d'Espagne arrive toute fraîche et les suit au galop. Le 17, au matin, Napoléon et son armée sont en bataille devant Guignes ; ils y trouvent les avant-postes ennemis, les chassent devant eux, atteignent les colonnes russes, les renversent. L'ennemi se replie. De Guignes à Nangis ce n'est encore qu'une retraite ; de Nangis à Nogent c'est une déroute. Napoléon passe au galop devant le duc de Bellune, lui jette l'ordre de détacher trois mille hommes de son corps d'armée. Qu'a-t-il à faire de quinze mille soldats pour poursuivre vingt-cinq mille Russes ? Bellune ira l'attendre à Montereau : en s'y rendant en ligne droite, il n'a que six lieues à faire ; Napoléon y sera le lendemain, lui ; et par le cercle qu'il lui faut parcourir, il en aura fait dix-sept.

Bellune détache trois mille hommes, se met à leur tête, s'égare, met dix heures à faire six lieues, et, en arrivant à Montereau, trouve la ville occupée, depuis deux heures, par les Wurtembourgeois.

Cependant Napoléon balaye l'ennemi comme l'ouragan la poussière, le dépasse, et se retournant aussitôt, le refoule sur Montereau, où Bellune et ses trois mille hommes doivent l'attendre. Cette cavalerie qui hennit, c'est la sienne ; ces canons qui tonnent, ce sont les siens ; cet homme qui, au mi-

lieu de la poudre, du bruit et du feu, apparaît aux premiers rangs des vainqueurs, chassant vingt-cinq mille Russes avec sa cravache, c'est lui, c'est Napoléon !

Russes et Wurtembourgeois se sont reconnus : les fuyards s'adossent à un corps d'armée de troupes fraîches. Où Napoléon croit trouver trois mille Français, et prendre les Russes entre deux feux, il rencontre dix mille ennemis et heurte un mur de baïonnettes ; de la hauteur de Surville, où devait flotter le drapeau tricolore, dix-huit pièces de canon s'apprêtent à le foudroyer.

La garde reçoit l'ordre d'enlever le plateau de Surville ; elle s'élance au pas de course ; après la troisième décharge les artilleurs Wurtembourgeois sont tués sur leurs pièces : le plateau est à nous.

Cependant les canons que l'ennemi a eu le temps d'enclouer ne peuvent pas servir. On traîne à bras l'artillerie de la garde ; Napoléon la dirige, la place, la pointe ; la montagne s'allume comme un volcan ; la mitraille enlève des rangs entiers de Wurtembourgeois et de Russes ; les boulets ennemis répondent, sifflent et ricochent sur le plateau ; Napoléon est au milieu d'un ouragan de fer. On veut le forcer de se retirer : Laissez, laissez, mes amis, dit-il en se cramponnant à un affût ; le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. En sentant la poudre de si près, l'empereur a disparu ; le lieutenant

d'artillerie s'est remis à l'œuvre. — Allons, Bonaparte, sauve Napoléon !

Protégées par le feu de cette redoutable artillerie, dont l'œil de Napoléon semble conduire chaque boulet, diriger chaque mitraille, les gardes nationales bretonnes s'emparent à la baïonnette du faubourg de Melun, tandis que du côté de Fossard le général Pajol pénètre avec sa cavalerie jusqu'à l'entrée du pont; là, ils trouvent Russes et Wurtembourgeois tellement entassés, que ce ne sont plus les baïonnettes ennemies, mais les corps mêmes des hommes qui les empêchent d'avancer; il faut se faire, avec le sabre, un chemin dans cette foule, comme avec la hache dans une forêt trop pressée. Alors Napoléon ramène tout le feu de son artillerie sur un seul point; ses boulets enfilent la longue ligne du pont; chacun d'eux enlève des rangs entiers d'hommes dans cette masse qu'ils labourent comme la charrue un champ; et cependant l'ennemi se trouve encore trop pressé, il étouffe entre les parapets; le pont déborde; en un instant la Seine et l'Yonne sont couvertes d'hommes et rouges de sang.

Cette boucherie dura quatre heures.

« Et maintenant, dit Napoléon lassé en s'asseyant
« sur l'affût d'un canon, je suis plus près de Vienne
« qu'ils ne le sont de Paris. »

Puis il laissa tomber sa tête entre ses mains, resta dix minutes absorbé dans la pensée de ses

anciennes victoires et dans l'espérance de ses victoires nouvelles.

Quand il releva le front, il avait devant lui un aide de camp qui venait lui annoncer que Soissons, cette poterne de Paris, s'était ouverte, et que l'ennemi n'était plus qu'à dix lieues de sa capitale.

Il écouta ces nouvelles comme choses que, depuis deux ans, l'impéritie ou la trahison de ses généraux l'avait habitué à entendre : pas un muscle de son visage ne bougea, et nul de ceux qui l'entouraient ne put dire qu'il avait surpris une trace d'émotion sur la figure de ce joueur sublime, qui venait de perdre le monde.

Il fit signe qu'on lui amenât son cheval ; puis, indiquant du doigt la route de Fontainebleau, il ne dit que ces seules paroles : — Allons, messieurs, en route. Et cet homme de fer partit impassible, comme si toute fatigue devait s'émousser sur son corps, et toute douleur sur son âme.

On montre, suspendue à la voûte de l'église de Montereau, l'épée de Jean de Bourgogne.

Sur toutes les maisons qui font face au plateau de Surville, on reconnaît la trace des boulets de Napoléon.

LYON.

Le lendemain au soir, nous nous arrêtâmes à Châlons. Nous n'avions retenu nos places que jusqu'à cette ville, comptant, une fois arrivés là, gagner Lyon par eau. Nous nous trompions : la Saône était si basse que, le jour même, les bateaux à vapeur n'avaient pu revenir ; nous les aperçûmes piteusement traînés à la remorque par quarante chevaux, qui les forçaient d'avancer sur un lit de sable, dont leur quille labourait le fond : il ne fallait pas songer à partir le lendemain par cette voie.

Comme il n'y avait de place à la voiture que pour le surlendemain, je me remémorai les ruines de certain château que j'avais vu en passant sur les bords de la route, quatre ou cinq lieues avant d'arriver à Châlons ; et, n'ayant rien de mieux à

faire, nous primes le parti de le visiter. En effet, le lendemain, de bon matin, nous étions en route, emportant précautionnellement un déjeuner qu'il aurait été fort difficile, je crois, de trouver au lieu de notre destination.

Il ne reste du château de la Roche-Pot qu'une enceinte circulaire ; les bâtiments d'habitation et de service s'élevaient autour d'une cour ronde ; une partie du château devait être déjà bâtie au retour des croisades ; deux tours seulement m'ont paru postérieures à cette époque. Un rocher à pic forme la base de l'édifice, et se trouve enclavé dans les fondations de cette bâtisse avec tant d'art, qu'aujourd'hui encore, et malgré les huit siècles qui ont passé sur elle, il est difficile de distinguer la place précise où l'œuvre de l'homme fut superposée à l'œuvre de Dieu.

Au pied du rocher crénelé, comme des nids d'hirondelles et de passereaux, quelques cabanes peureuses s'étaient groupées, demandant à la maison féodale de l'ombre et un abri.

Le château n'est plus que ruines, tristesse et solitude ; les maisons des paysans sont restées debout, joyeuses et habitées !

Et cependant ceux qui peuplaient le château étaient de nobles seigneurs, dont le nom a laissé trace dans l'histoire.

En 1422, le duc Philippe de Bourgogne, fils de

Jean sans Peur, sollicite et obtient du roi Charles VI et de la reine Isabeau que le chancelier de Bourgogne, *René Pot*, seigneur de la Roche, l'accompagne pour recevoir le serment de la Bourgogne.

Or, quel était ce serment exigé par le roi et la reine de France, et qui devait être prêté entre les mains du premier feudataire de la couronne?

C'était celui de reconnaître le roi Henri d'Angleterre comme gouverneur et régent du royaume des lis.

En 1434, Jacques Pot, seigneur de la Roche-Nolay, fils de celui que nous venons de nommer, assiste avec honneur à la revue des chevaliers et des troupes passée par la duchesse de Bourgogne, et au tournois qui en est la suite.

En 1451, Philippe Pot est nommé par le duc de Bourgogne chef de l'ambassade qu'il envoie au roi Charles VII.

En 1477, Philippe Pot, Guy Pot, son fils, et Antoine de Crèvecœur, signent, comme plénipotentiaires, le traité de Sens entre le roi Louis XI et Maximilien, époux de Marie de Bourgogne.

En 1480, le duc Maximilien de Bourgogne raye de la liste des chevaliers de la Toison d'or Philippe Pot de la Roche-Nolay, qu'il soupçonne d'être dans les intérêts du roi Louis XI.

Ici je perds les traces de cette noble famille, et je reviens aux ruines de son château, dont un

habitant de Lyon, victime d'une escroquerie assez curieuse pour être racontée, se trouve maintenant propriétaire.

Voici le fait :

Vers la fin de 1828, un individu se présente chez le paysan en la possession duquel se trouvait alors le château de la Roche, et les deux ou trois arpents de terrain caillouteux qui en forment aujourd'hui toutes les dépendances, et lui demande pour quel prix il consentirait à vendre sa propriété.

Le paysan, qui n'avait jamais pu même, au milieu des moellons dont elle était encombrée, y faire pousser des orties pour sa vache, fut très-accommodant sur le prix, qui, après une légère discussion, fut fixé à mille francs.

L'accord fait pour cette somme, on se rendit chez le notaire, où les mille francs furent comptés ; seulement l'acquéreur demanda, pour des raisons personnelles, que le prix fût porté sur le contrat à la somme de cinquante mille francs.

Le vendeur, à qui la chose était assez indifférente, puisque ce n'était pas lui qui payait les frais de mutation, y consentit bien volontiers, trop content de tirer mille francs d'une ruine qui ne lui rapportait par an que deux ou trois douzaines d'œufs de corbeaux. Le tabellion, de son côté, parut parfaitement comprendre l'originalité de cette fantaisie, du moment où l'acquéreur l'eût prié de régler ses

honoraires sur le prix simulé, et non sur le prix réel.

L'acte fait, le nouveau propriétaire s'en fit délivrer une expédition ; puis avec cette expédition il se rendit à Lyon, se présenta chez un notaire, demandant à emprunter à réméré, sur sa propriété de la Roche, une somme de vingt-cinq mille francs, garantie par première hypothèque.

Le notaire lyonnais écrivit au bureau des inscriptions pour savoir si la propriété n'était grevée d'aucune obligation : le conservateur lui répondit qu'il n'y avait pas une pierre du château qui dût un sou à qui que ce fût.

Le même jour, le notaire avait trouvé la somme, et dix minutes après l'acte passé, l'emprunteur était parti avec elle.

Le jour du remboursement arriva, sans que le prêteur vît venir ni son homme, ni son argent, ni la moindre chose qui leur ressemblât.

Il demanda la mise en possession, et après un millier d'écus de frais, il l'obtint.

Aussitôt il prit la poste pour aller visiter sa nouvelle propriété, que, d'après l'expédition de vente, il avait eue à moitié prix.

Il trouva une masure qui valait cinquante écus pour un amateur.

Lorsque nous redescendîmes au village, on nous demanda si nous avions vu le *Vaux-Chignon ;* nous

répondîmes négativement, le nom même de cette curiosité nous étant inconnu. Comme il n'était encore qu'une heure de l'après-midi, nous ordonnâmes au postillon de nous y conduire.

Le postillon prit la grande route, comme s'il voulait nous ramener à Paris; puis enfin, quittant le chemin, il se jeta dans les terres. Cinq minutes après, il tournait court devant une espèce de précipice qui fit jeter de grands cris à nos dames : nous étions arrivés à la merveille.

En effet, c'est une chose bizarre : au milieu d'une de ces grandes plaines de Bourgogne, où nul accident de terrain n'empêche la vue de s'étendre, le sol se fend tout à coup sur une longueur d'une lieue et demie et sur une largeur de cinq cents pas, laissant apercevoir, à la profondeur de deux cents pieds à peu près, une vallée délicieuse, verte comme l'émeraude, et sillonnée par une petite rivière blanche et bruissante, qui s'harmonise admirablement avec elle comme grandeur et comme contour. Nous descendîmes une rampe assez douce, et au bout de dix minutes à peu près nous nous trouvâmes au milieu de ce petit Eldorado bourguignon, que les roches qui l'entourent, coupées à pic et surplombant sur lui, isolent du reste du monde. Là, en remontant le cours de la petite rivière dont nous ne sûmes pas le nom, et qui probablement n'en a point encore, sans apercevoir ni un homme ni une maison,

nous vîmes des moissons qui semblaient pousser pour les oiseaux du ciel, des raisins que rien ne défendait contre la soif des curieux, des arbres fruitiers pliant sous leur propre poids : au milieu de tant de solitude, de silence et de richesse, on serait vraiment tenté de croire que ce petit coin de terre est resté inconnu aux hommes.

Nous continuâmes de remonter les rives de ce petit ruisseau : à cent pas de l'extrémité du vallon, il se bifurque comme un Y, car il a deux sources; l'une d'elles sort d'une roche vive par une ouverture assez large pour qu'on la poursuive dans ce corridor sombre l'espace de cent toises environ, au bout desquelles on la surprend jaillissant de terre : l'autre, qui descend d'une fontaine supérieure, tombe d'une hauteur de cent pieds, transparente comme une écharpe de gaze, et glissant sur la mousse verte dont sa fraîcheur a tapissé le rocher.

J'ai visité depuis les belles vallées de la Suisse et les somptueuses plaines de l'Italie; j'ai descendu le cours du Rhin et remonté celui du Rhône; je me suis assis sur les bords du Pô, entre Turin et la Saperga, ayant devant moi les Alpes et derrière moi les Apennins : eh bien! aucune vue, aucun site, si varié, si pittoresque, si grandiose qu'il fût, n'a pu me faire oublier mon petit vallon de Bourgogne, si tranquille, si solitaire, si inconnu, avec son ruisseau si frêle, qu'on a oublié de lui donner

un nom, et sa cascade si légère, que le moindre coup de vent la soulève, et va l'éparpiller au loin comme de la rosée.

Nous étions de retour à cinq heures à Châlons, car ces deux courses peuvent se faire en moins d'une journée. Nous y apprîmes qu'un bateau à vapeur plus léger que les autres tenterait le lendemain d'arriver jusqu'à Mâcon. La voiture m'avait tellement fatigué, que, quoique j'ignorasse si de cette dernière ville je trouverais moyen de gagner Lyon, j'aimai mieux profiter de ce mode de transport que de tout autre.

Le lendemain vers midi, nous arrivâmes à Mâcon; mais à Mâcon pas de voiture, ou des voitures pleines. C'est alors, Dieu garde mon plus grand ennemi de surprise pareille! que des bateliers vinrent nous offrir de nous conduire par eau jusqu'à Lyon, affirmant qu'avec le vent qu'il faisait, nous devions arriver en six heures. Nous nous laissâmes prendre à cette promesse, et nous nous embarquâmes dans notre innocence : nous mîmes vingt-quatre heures à accomplir ce voyage pittoresque. On vante beaucoup les bords de la Saône; je ne sais si c'est prévention à cause de la nuit abominable que j'avais passée sur ses eaux, mais le lendemain je me trouvai peu disposé à l'admiration. Je leur préfère beaucoup les rives de la Loire, et j'aime au moins autant celles de la Seine.

Enfin, à onze heures du matin, nous aperçûmes tout à coup, en franchissant un coude de la rivière, la rivale de Paris, assise sur sa colline comme sur un trône, le front paré de sa double couronne antique et moderne, richement vêtue de cachemire, de velours et de soie, Lyon, la vice-reine de France, qui noue autour de ses reins une rivière et un fleuve, et laisse pendre à travers le Dauphiné et la Provence un des bouts de sa ceinture jusqu'à la mer.

L'entrée de la ville, par le chemin que nous suivions, est à la fois grandiose et pittoresque : l'île Barbe, jetée en avant de la ville, comme une fille d'honneur qui annonce une reine, est une jolie fabrique située au milieu de la rivière, pour servir de promenade dominicale aux élégants du faubourg.

Derrière elle s'élève, adossé à la ville comme un rempart, le rocher de Pierre-Scise (1), surmonté autrefois d'un château qui servit de prison d'État. Pendant les troubles de la Ligue, le duc de Nemours y fut emprisonné, après avoir échoué dans la tentative de prendre la ville : il céda la place à Louis

(1) *Pietra-Scisa,* ainsi nommée, parce qu'Agrippa la fit couper lorsqu'il construisit ses quatre voies militaires, dont l'une, dirigée du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait vers les Pyrénées; l'autre vers le Rhin; la troisième vers l'Océan, par le Beauvoisis et la Picardie; et la quatrième dans la Gaule Narbonnaise jusqu'aux côtes de Marseille.

Sforce, surnommé *le More*, et à son frère le cardinal Ascagne. Le baron des Adrets, partisan gigantesque, héros de guerre civile, y vint après eux; puis enfin de Thou et Cinq-Mars, doubles victimes dévouées à la mort, l'un par la haine et l'autre par la politique de Richelieu, et qui n'en sortirent que pour aller sur la place des Terreaux porter leurs têtes à l'exécuteur inhabile qui s'y reprit à cinq fois pour la leur couper.

Un jeune sculpteur de Lyon, M. Legendre Herald, avait eu l'idée de tailler ce rocher immense, et de lui donner la forme d'un lion colossal, armes de la ville; il voulait consacrer cinq ou six ans de sa vie à ce travail : sa demande ne fut pas comprise, à ce qu'il paraît, de l'autorité administrative, à laquelle elle était adressée. Aujourd'hui ce travail deviendrait difficile, et plus tard impossible; car Pierre-Scise servant de carrière à la ville tout entière, qui vient y puiser ses ponts, ses théâtres et ses palais, au lieu du lion, ne présentera bientôt plus que sa caverne.

A peine a-t-on dépassé Pierre-Scise qu'on aperçoit un autre rocher dont les souvenirs sont plus doux; celui-là est surmonté, non pas d'une prison d'État, mais de la statue d'un homme tenant une bourse à la main : c'est un monument que la reconnaissance lyonnaise éleva, en 1716, à la mémoire de *Jean Cléberg*, surnommé le bon Allemand, qui, chaque année, consacrait une partie de son revenu

à doter les pauvres filles de son quartier. La statue qui y est en ce moment, a été placée le 24 juin 1820, après avoir été promenée dans toute la ville, au son des tambours et des trompettes, par les habitants de Bourg-Neuf. Un accident rend l'installation d'une nouvelle statue nécessaire : lorsque je passai à Lyon, l'homme de la roche n'avait déjà plus de tête, ce qui faisait beaucoup crier les filles à marier, qui prétendaient s'apercevoir de cette mutilation.

Trois cents pas plus loin, on se trouve au pied de la colline qui servit de berceau à Lyon encore enfant. La ville était si peu de chose du temps de la conquête des Gaules, que César passa sur elle sans la voir et sans la nommer ; seulement il fit une halte sur cette colline où est maintenant Fourvière, y assit ses légions, et ceignit son camp momentané d'une ligne si profonde, que dix-neuf siècles n'ont pu combler entièrement de leur poussière les fossés qu'il creusa avec la pointe de son épée.

Quelque temps après la mort de ce conquérant, qui subjugua trois cents peuples et défit trois millions d'hommes, un de ses clients proscrits, escorté de quelques soldats restés fidèles à la mémoire de leur général, et cherchant un lieu où fonder une colonie, trouva arrêtés au confluent du Rhône et de la Saône, un assez grand nombre de Viennois, qui, refoulés par les populations allobroges descendues

de leurs montagnes, avaient dressé leurs tentes sur cette langue de terre, que fortifiaient naturellement ces fossés immenses creusés par la main de Dieu, et dans lesquels coulaient à pleins bords un fleuve et une rivière. Les proscrits firent un traité d'alliance avec les vaincus, et sous le nom de *Lucii Dunum* (1), on commença bientôt à voir sortir de terre les fondations de la ville qui devait en peu de temps devenir la citadelle des Gaules, et le centre de communication de ces quatre grandes voies tracées par Agrippa, et qui sillonnent encore la France moderne, des Alpes au Rhin, et de la Méditerranée à l'Océan.

Alors, soixante cités des Gaules reconnurent *Lucii Dunum* pour leur reine, et vinrent, à frais communs, élever un temple à Auguste, qu'ils reconnurent pour leur dieu.

Ce temple, sous Caligula, changea de destination, ou plutôt de culte : il devint le lieu de réunion des séances d'une académie, dont un des règlements peint tout entier le caractère du fou impérial qui l'avait fondée : ce règlement porte que celui des concurrents académiques qui produira un mauvais ouvrage, l'effacera tout entier avec sa langue, ou, s'il l'aime mieux, sera précipité dans le Rhône.

(1) Par abréviation *Luc-Dunum*, et par corruption *Lugdunum*, dont on a fait *Lyon*.

Lucii Dunum n'avait encore qu'un siècle, et la cité, née d'hier, le disputait déjà en magnificence à Massilia la Grecque et à Narbo la Romaine, lorsqu'un incendie, qu'on attribua au feu du ciel, la réduisit en cendres, et cela si rapidement, dit Sénèque, historien concis de ce vaste embrasement, qu'entre une ville immense et une ville anéantie, il n'y eut que l'espace d'une nuit.

Trajan prit pitié d'elle : sous sa protection puissante, *Lucii Dunum* commença de sortir de ses cendres ; sur la colline qui la dominait, s'éleva un magnifique édifice destiné aux marchés. A peine fut-il ouvert, que les Bretons s'empressèrent d'y apporter leurs boucliers peints de différentes couleurs, et les Ibères, ces armes d'acier qu'eux seuls savaient tremper. En même temps Corinthe et Athènes y envoyèrent, par Marseille, leurs tableaux peints sur bois, leurs pierres gravées, et leurs statues de bronze ; l'Afrique, ses lions, ses tigres et ses panthères, altérés du sang des amphithéâtres ; et la Perse, ses chevaux si légers, qu'ils balançaient la réputation des coursiers numides, dont les mères, dit Hérodote, étaient fécondées par le souffle du vent.

Ce monument, qui s'écroula l'an 840 de notre ère, est appelé, par les auteurs du IXe siècle, *forum vetus;* et par ceux du XVe, *fort viel ;* c'est de ce mot composé que les modernes ont fait *Fourvières*, nom

que porte encore de nos jours la colline sur laquelle il est bâti.

Ici nous abandonnons l'histoire particulière de Lyon, qui, à compter de l'an 532, époque à laquelle cette ville se réunit au royaume des Francs, vint se confondre avec notre histoire. Colonie romaine sous les Césars, seconde ville de France sous nos rois, le tribut de noms illustres qu'elle livra à Rome à titre d'alliée furent ceux de Marc-Aurèle, de Caracalla, de Claude, de Germanicus, de Sidoine-Apollinaire et d'Ambroise; ceux qu'elle donna à la France à titre de fille, furent ceux de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Suchet, de Duphot, de Camille Jordan, de Lemontey et de Lemot.

Trois monuments restent encore debout à Lyon, qui semblent des jalons plantés par les siècles à des distances à peu près égales, comme des types du progrès et de la décadence de l'art, ce sont, l'église d'Ainai, la cathédrale de Saint-Jean et l'hôtel de ville : le premier de ces monuments est contemporain de Karl le Grand, le second de saint Louis, et le troisième de Louis XIV.

L'église d'Ainai est bâtie sur l'emplacement même du temple que les soixante nations de la Gaule avaient élevé à Auguste. Les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme sont même empruntés par la sœur chrétienne à son frère païen; ils ne formaient

d'abord que deux colonnes, qui s'élançaient à une hauteur double de celle où elles s'élèvent aujourd'hui, et dont chacune est surmontée d'une Victoire : l'architecte qui bâtit Ainai les fit scier par le milieu, afin qu'ils ne jurassent point avec le caractère roman du reste de l'édifice : leur hauteur individuelle est aujourd'hui de douze pieds dix pouces, ce qui fait supposer que, dans leur emploi primitif, lorsque les quatre n'en formaient que deux, chacun avait au moins vingt-six pieds de hauteur.

Au-dessus de la porte principale de l'église d'Ainai, on a incrusté un petit bas-relief antique, représentant trois femmes tenant des fruits à leurs mains : au-dessous de ces figures, on lit ces mots en abrégé :

MAT. AUG. PH. E. MED.

On les explique ainsi :

MATRONIS AUGUSTIS,
PHILEXUS EGNATIUS MEDICUS.

La cathédrale de Saint-Jean ne paraît pas, au premier abord, avoir l'âge que nous lui avons donné. Son portique et sa façade datent évidemment du XVe siècle, soit qu'ils aient été rebâtis ou seulement achevés à cette époque : la date précise de sa nais-

sance se retrouvera, pour l'antiquaire, dans l'architecture de la grande nef, dont les pierres portent la trace toute fraîche des souvenirs rapportés des croisades, et des progrès que l'art oriental venait d'introduire chez les peuples occidentaux.

L'une des chapelles qui forment les bas-côtés de l'église, et dont, en général, l'architecte portait le nombre à sept, en honneur des sept mystères, est nommée la chapelle de Bourbon : la devise du cardinal, qui se compose de ces trois mots : *N'espoir ne peur*, est reproduite en plusieurs endroits, ainsi que celle de Pierre de Bourbon son frère, qui conserva les mêmes paroles, mais y ajouta l'emblème blasonique d'un cerf ailé : le P et l'A entrelacés, qui accompagnent cette devise, sont les premières lettres de son nom de baptême, *Pierre* de Bourbon, et de celui de sa femme, *Anne* de France, réunis en chiffre : les chardons qui l'ornent indiquent que le roi lui a fait un *cher don* en lui accordant sa fille.

L'un des quatre clochers qui, contrairement aux règles architecturales du temps, flanquent l'édifice à chacun des angles, sert de demeure à l'une des plus grosses cloches de France ; elle pèse trente-six milliers.

L'hôtel de ville, situé sur la place des Terreaux, est probablement l'édifice que Lyon montre avec le plus de complaisance aux étrangers ; sa façade,

élevée sur les dessins de Simon Maupin, présente tous les caractères du grandiose lourd, froid et guindé de l'architecture de Louis XIV, qui valait cependant encore mieux que celle de Louis XV, laquelle valait mieux que celle de thermidor, qui valait mieux que celle de Napoléon, qui valait mieux que celle de Louis-Philippe. L'art architectural est mort en France sous le grand roi, et a rendu le dernier soupir dans les bras de Perrault et de Lepautre, entre un groupe d'Amours soutenant un vase de fleurs, et un Fleuve de Broune couronné de roseaux.

A propos de fleuves, dans le premier vestibule de l'hôtel de ville, au lieu d'un on en trouve deux; c'est le Rhône et la Saône de Coustou : ces groupes ornaient autrefois le piédestal de la statue élevée à Louis XIV sur la place Bellecour ; ils sont destinés, je crois, à être transportés aux deux angles de l'hôtel de ville qui font face aux Terreaux, et à servir de fontaine, décision administrative qui ne laisse pas que d'être fort humiliante pour un fleuve et une rivière.

En descendant les marches de l'hôtel de ville on se trouve en face de l'un des souvenirs historiques les plus terribles que Lyon garde dans les archives de ses places publiques : c'est sur le terrain qui s'étend devant soi que sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de de Thou.

Un autre souvenir plus moderne et plus sanglant encore se rattache à la promenade des Brottaux : deux cent dix Lyonnais y furent mitraillés après le siége de Lyon. Un monument de forme pyramidale et entouré d'une barrière de fer indique la place où ils ont été enterrés.

Depuis cinq ou six ans, Lyon lutte contre l'esprit commercial, afin d'avoir une littérature. J'admirai vraiment, en passant, la prodigieuse constance des jeunes artistes qui ont dévoué leur vie à cette œuvre accablante ; ce sont des mineurs qui exploitent un filon d'or dans du granit ; chaque coup qu'ils frappent enlève à peine une parcelle du roc qu'ils attaquent ; et cependant, grâce à leur travail obstiné, la nouvelle littérature a acquis à Lyon le droit de bourgeoisie dont elle commence à jouir. Une anecdote sur mille donnera une idée de l'influence qu'exerce, en matière d'art, sur les négociants de Lyon la préoccupation commerciale.

On jouait *Antony* devant une société assez nombreuse, et comme cela est arrivé quelquefois à l'ouvrage, devant une opposition assez vive. Un négociant et sa fille étaient dans une loge de face, et près d'eux se trouvait l'un des jeunes auteurs dont j'ai parlé. Le père, qui avait paru prendre beaucoup d'intérêt à la première partie du drame, s'était visiblement refroidi après la scène d'Antony et de la maîtresse de l'auberge ; la fille au contraire avait

éprouvé, à partir de ce moment, une émotion toujours croissante qui avait enfin fini, au dernier acte, par se répandre en larmes. Quand la toile fut baissée, le père, qui avait donné des signes d'impatience visibles pendant tout le temps des deux derniers actes, s'aperçut que sa fille pleurait : — Ah ! pardieu ! tu es bien bonne, lui dit-il, de t'attendrir à de pareilles balivernes!

— Ah ! papa, ce n'est pas ma faute, répondit la pauvre enfant toute confuse, pardonnez-moi, car je sais que c'est bien ridicule.

— Oh ! oui, c'est le mot, ridicule. Pour moi, je ne comprends pas comment on peut s'intéresser à des choses aussi invraisemblables.

— Mon Dieu, papa, mais c'est justement parce que je trouvais cela si vrai !

— Vrai ? par exemple ! As-tu suivi l'intrigue ?

— Je n'en ai pas perdu un mot.

— Bon. Au troisième acte Antony achète une chaise de poste, n'est-ce pas ?

— Oui, je me le rappelle.

— Il la paye au comptant, n'est-ce pas ?

— Je me le rappelle encore.

— Eh bien ! il ne retient pas l'escompte ?

L'œuvre de la régénération politique a été moins dure à opérer : la semence tombait sur la terre populaire, toujours si prompte et si généreuse à pousser de bons fruits. On a vu, lors de la révolution de

Lyon, le résultat de cette éducation républicaine; et cette admirable devise :

VIVRE EN TRAVAILLANT,
OU
MOURIR EN COMBATTANT,

que les ouvriers de 1832 avaient inscrite sur leur drapeau, comparée aux cris des ouvriers de 93 : *Du pain, ou la mort!* résume en elle seule tout le progrès social de ces trente-neuf années.

Le journal qui a le plus aidé à cette éducation de la masse laborieuse est sans contredit *le Précurseur;* il est rédigé par un homme de la trempe de Carrel : même fermeté d'opinion, même lutte journalière, même probité politique, même désintéressement pécuniaire. Cependant la différence des classes auxquelles chacun d'eux s'adresse a amené une différence dans le style : Armand Carrel a plus de Pascal, Anselme Pétetin plus de Paul-Louis.

Mais le progrès le plus grand et le plus remarquable, c'est que les ouvriers eux-mêmes ont un journal rédigé par des ouvriers, où toutes les questions vitales du haut et du bas commerce s'agitent, se discutent, se résolvent. J'y ai lu des articles d'économie politique d'autant plus remarquables

qu'ils étaient rédigés par des hommes de pratique, et non pas de théorie.

Trois ou quatre jours suffisent pour connaître ce que Lyon a de curieux ; je ne parle point ici des manufactures ni des métiers, mais des monuments ou des souvenirs historiques. Ainsi quand on aura visité le musée, qu'on y aura vu une Ascension de Jésus-Christ, par le Pérugin, un saint Francois d'Assise, par l'Espagnolet, une Adoration des mages, par Rubens, un Moïse sauvé des eaux, par Véronèse, un saint Luc peignant la Vierge, par Giordano, la fameuse table de bronze retrouvée en 1529 dans une fouille faite à Saint-Sébastien, et sur laquelle est gravée une partie de la harangue que prononça, lorsqu'il n'était encore que censeur, l'empereur Claude devant le sénat, pour faire accorder à Lyon le titre de colonie romaine ; les quatre mosaïques antiques qui ornent le pavé de la salle : que passant de là aux maisons particulières on sera entré dans la cour de l'hôtel de Jouys, rue de l'Arsenal, où se trouve un tombeau antique sur lequel est sculpté la Chasse de Méléagre, don que la ville d'Arles fit en 1640 au cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon ; qu'on aura jeté un coup d'œil sur le monastère des religieuses de sainte Claire, où le Dauphin, fils de François Ier, fut empoisonné en 1530 par le comte de Montecuculli ; qu'on aura lu sur la façade d'une petite maison située au faubourg de la Guillo-

tière cette inscription attestant que Louis XI y prit un gîte royal :

L'AN MIL QUATRE CENT SOIXANTE ET QUINZE
LOUJA CIENS LE NOBLE ROI LOUIS
LA VEILLE DE NOTRE-DAME DE MARS ;

quand on aura cherché au faubourg Saint-Irénée, sur l'emplacement duquel était située la ville antique brûlée sous Néron, les restes des palais d'Auguste et de Sévère, les débris des cachots qui servaient la nuit de demeure aux esclaves, et les ruines de l'ancien théâtre où furent massacrés, au IIe siècle, dix-neuf mille chrétiens, qui n'ont pour épitaphe que huit vers creusés sur le pavé d'une église ; qu'on sera redescendu par le chemin des Étroits, où Jean-Jacques Rousseau passa une nuit délicieuse, et où le général Mouton-Duvernet fut fusillé ; vers le pont de la Mulatière, où commence le chemin de fer qui conduit à Saint-Étienne, et qui à sa naissance, traversant la montagne, passe sous une voûte si étroite, qu'on lit, au-dessus du cintre qu'elle forme, cette inscription :

IL EST DÉFENDU DE PASSER SOUS CETTE VOUTE
SOUS PEINE D'ÊTRE ÉCRASÉ (1) ;

(1) Il paraît que cette recommandation toute paternelle n'a point suffi, et que l'autorité s'est crue obligée d'y ajouter un règlement

qu'on sera revenu par la place Bellecour, l'une des plus grandes de l'Europe, et au milieu de laquelle se perd une chétive statue de Louis XIV, on n'aura rien de mieux à faire, si toutefois on veut faire ce que j'ai fait, que de prendre à huit heures du soir la voiture de Genève, et le lendemain, à six heures du matin, on sera réveillé par le conducteur qui, arrivé à la montée de Cerdon, a contracté, pour le plus grand soulagement de ses chevaux, l'habitude d'inviter les voyageurs à faire un *petit bout de chemin à pied* : invitation qu'ils acceptent d'autant plus volontiers qu'on se trouve alors au milieu d'un paysage si grandiose et si accidenté, que l'on se croirait déjà dans une vallée des Alpes.

Sur les dix heures, nous arrivâmes à Nantua, situé à l'extrémité d'un joli petit lac bleu saphir encaissé entre deux montagnes, comme un joyau précieux que la nature craindrait de perdre. C'est dans cette petite ville que l'empereur Karl le Chauve, mort à Brios du poison que lui avait donné un médecin juif, nommé Sédécias, fut d'abord enterré *dans un tonneau enduit de poix au dedans et au dehors, et enveloppé de cuir* (1).

plus sévère; car au-dessous de cette inscription, on en lit une seconde, conçue en ces termes :

Il est défendu de passer sous cette voûte, sous peine de payer l'amende.

(1) Annales de saint Bertin.

Quelques lieues plus loin, nous nous arrêtâmes à Bellegarde pour y dîner : aussitôt le repas pris, l'un de nous proposa d'aller voir à dix minutes du chemin de l'auberge, la perte du Rhône. Le conducteur s'y opposa d'abord, mais nous entrâmes en rébellion ouverte contre lui. Il nous dit qu'il ne nous attendrait pas, mais nous lui répondîmes que cela nous était fort égal, et que, le cas échéant, nous prendrions pour achever notre route, une voiture aux frais de l'administration Laffite et Caillard ; comme il n'avait pour lui que le postillon, et que celui-ci même se détacha de son parti, à l'aspect d'une bouteille de vin que nous lui montrâmes du doigt sur une table de l'auberge, il fut contraint de céder à la majorité.

Nous descendîmes par un sentier assez rapide que nous trouvâmes au bord de la grande route, et quelques minutes après nous étions arrivés au-dessus de la perte du Rhône ; un pont joint les deux rives du fleuve, dont un côté appartient à la Savoie et l'autre à la France ; sur le milieu du pont, deux douaniers, l'un sarde, l'autre français, veillent à ce que rien ne passe d'un État à l'autre, sans payer les droits convenus. Ces deux braves *gabelous* fumaient le plus amicalement du monde, chacun d'eux envoyant des bouffées de tabac sur la terre étrangère, signe touchant de la bonne intelligence qui unit Sa Majesté Charles Albert et Sa Majesté Louis-Philippe.

C'est du milieu de ce pont que l'on se trouve le mieux placé pour examiner le phénomène qui nous amenait. Le Rhône, qui accourt bouillonnant et profond, disparaît tout à coup dans les gerçures transversales d'un rocher, pour reparaître cinquante pas plus loin ; l'espace intermédiaire reste parfaitement à sec, de sorte que le pont sur lequel nous nous trouvions est jeté, non pas sur le fleuve, mais sur le rocher qui couvre le fleuve. Ce qui se passe dans l'abîme où le Rhône se précipite, c'est ce qu'il est impossible de savoir : du bois, du liége, des chiens, des chats, ont été jetés à l'endroit où il entre, et ont été attendus vainement à l'endroit où il sort : le gouffre n'a jamais rien rendu de ce qu'il avait englouti.

Nous revînmes à l'auberge, où nous trouvâmes notre conducteur furieux. — Messieurs, nous dit-il en nous réintégrant violemment dans notre caisse, vous nous avez fait perdre une demi-heure. — Bah ! nous dit le postillon en passant près de nous, et en essuyant sa bouche avec la manche de son habit, ta bête de demi-heure, on la rattrapera. En effet, quoique la montée fût assez rapide, notre homme mit ses chevaux au grand trot, et nous avions reconquis le temps perdu en arrivant au fort de l'Écluse.

Le fort de l'Écluse est à la porte de la France du côté de Genève : placé à cheval sur la route qui passe à travers lui, adossé à un talus rapide et do-

minant un précipice à pic, il commande toute la vallée, au fond de laquelle gronde le Rhône, et qui, sur le versant opposé à la citadelle, n'offre à demi-portée de canon que des sentiers connus des seuls contrebandiers, et impraticables pour une armée.

A peine entré dans le fort, la porte se referma derrière nous ; et comme celle de laquelle nous devions sortir était encore close, nous nous vîmes complétement emprisonnés. Ces précautions étaient recommandées à cause du peu de temps qui s'était écoulé entre les affaires de juin et le moment où nous nous trouvions. Cependant nos passe-ports nous furent demandés avec toute la politesse qui distingue la troupe de ligne de la gendarmerie ; et comme chacun de nous était parfaitement en règle, on ne fit aucune difficulté à rouvrir la porte ; nous nous retrouvâmes donc bientôt en liberté.

Au bout de trois heures de marche, et en sortant de Saint-Genis, le postillon se retourna et nous dit :

— Messieurs vous n'êtes plus en France.

Vingt minutes après nous étions à Genève.

LE TOUR DU LAC.

Genève est après Naples, une des villes les plus heureusement situées du monde : paresseusement couchée comme elle l'est, appuyant sa tête à la base du mont Salève, étendant jusqu'au lac ses pieds que chaque flot vient baiser, elle semble n'avoir autre chose à faire que de regarder avec amour les mille villas semées aux flancs des montagnes neigeuses qui s'étendent à sa droite, ou couronnant le sommet des collines vertes qui se prolongent à sa gauche. Sur un signe de sa main, elle voit accourir, du fond vaporeux du lac, ses légères barques aux voiles triangulaires, qui glissent à la surface de l'eau, blanches et rapides comme des goëlands, et ses pesants bateaux à vapeur, qui chassent l'écume avec leur poitrail. Sous ce beau ciel, devant ces belles eaux,

il semble que ses bras lui sont inutiles, et qu'elle n'a qu'à respirer pour vivre : et cependant cette odalisque nonchalante, cette sultane paresseuse en apparence, c'est la reine de l'industrie; c'est l'active, c'est la commerçante Genève, qui compte quatre-vingt-cinq millionnaires parmi ses vingt mille enfants.

Genève, comme l'indique son étymologie celtique (1), fut fondée il y a deux mille cinq cents ans à peu près. César, dans ses Commentaires, latinisa la barbare et fit de *Gen-ev*, *Geneva*. Antonin, à son tour, changea, dans son itinéraire, ce nom en celui de *Cenabum*; Grégoire de Tours, dans ses chroniques, l'appela *Janoba*; les écrivains du VIIIe au XVe siècle, la désignèrent sous celui de *Gebenna*; enfin, en 1536, elle prit la dénomination de Genève, qu'elle ne quitta plus depuis.

Les premiers renseignements que l'histoire offre sur cette ville nous sont transmis par César. Il nous apprend qu'il s'établit à Genève pour s'opposer à l'invasion des Helvétiens dans les Gaules, et que, trouvant la position favorable pour un poste militaire, il s'y retrancha. C'est alors qu'il bâtit, dans l'île qui divise le Rhône, lorsqu'il sort du lac, une tour qui porte encore son nom. Genève passa donc sous la domination romaine et adopta les dieux du Capitole : un temple à Apollon fut élevé sur l'em-

(1) *Gen*, sortie; *ev*, rivière.

placement occupé aujourd'hui par l'église Saint-Pierre, et un rocher qui sortait du lac, à cent pas à peu près du bord, dut à sa situation au milieu de l'eau l'honneur d'être consacré par les pêcheurs au dieu de la mer. Vers le commencement du xviie siècle, on a retrouvé, en fouillant à sa base, deux petites haches et un couteau de cuivre qui servaient à égorger les animaux destinés au sacrifice. De nos jours, cet autel à Neptune s'appelle tout bonnement la pierre à Niton.

Genève demeura soumise aux Romains pendant l'espace de cinq siècles. En 426, cette mer barbare qui débordait sur l'Europe l'inonda de l'un de ses flots : les Burg-Hunds (1) en firent l'une des capitales les plus importantes de leur royaume. Ce fut pendant ce temps que le roi des Franks *Hlode-Wig* (2) envoya au roi des Burg-Hunds Gunde-Bald (3) demander sa nièce Hlode-Hilde (4) pour épouser un esclave romain, dont les ancêtres peut-être avaient commandé sous Jules-César à l'Helvétie et à la Gaule, et qui vint humblement présenter à la jeune fille le sou d'or que lui envoyait le chef frank : elle habitait

(1) *Gens de guerre confédérés*, dont les auteurs latins ont fait *Burgundiones*, et les modernes, *Bourguignons*.

(2) *Fameux guerrier*, en latin *Clodevecus*, en français moderne, et par corruption, *Clovis*.

(3) *Homme de guerre puissant*, en latin *Gundebaldus*, en français *Gondebault*.

(4) *Noble et belle*, en latin *Clotilda*, et en français *Clotilde*.

le palais de son oncle, situé à l'endroit où est aujourd'hui l'arcade du bourg du Four.

La domination des Ost-Goths (1) succéda à celle des Burg-Hunds ; mais ils ne possédèrent Genève que quinze ans. Le roi des Franks la reprit sur eux, et la rattacha de nouveau au royaume de Burgundie, dont elle resta la capitale jusqu'en 858. A la mort de Ludwig le Débonnaire, elle échut en partage à Lod-Her, passa de ses mains entre celles de l'empereur de Germanie, et, conquise sur lui par Karl le Chauve, qui la légua à son fils Ludwig, elle fut annexée, à la mort de celui-ci, au royaume d'Arles; depuis lors, reconquise en 888 par Karl le Gros, elle redeviat la capitale du second royaume de Bourgogne, jusqu'en 1032, époque à laquelle elle fut enfin réunie à l'empire par Conrad le Salique, qui s'y fit couronner la même année par Hère-Bert, archevêque de Milan.

Il serait trop long de le suivre dans ses démêlés avec les comtes du Genevois et les comtes de Savoie; il suffira de dire qu'en 1401 elle passa définitivement au pouvoir de ces derniers.

C'était l'époque où s'opérait par toute l'Europe

(1) Goths d'Orient. — Les West-Goths ou Goths d'Occident s'étaient jetés en Espagne : ces noms leur venaient de la situation qu'ils occupaient sur les rives du Pont-Euxin, les Ost-Goths entre l'Hypanis et le Borysthène, et les West-Goths entre l'Hypanis et les Alpes Bastarnes.

une grande transformation sociale. Les communes de France s'étaient affranchies dès le XIe siècle; au XIIe, les villes de la Lombardie s'étaient érigées en républiques; au commencement du XIVe, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Untervalden avaient échappé au pouvoir de l'Empire et avaient posé la base de cette confédération, qui devait un jour réunir toute l'Helvétie. Genève, placée au milieu de ce triangle populaire, sentit à son tour le feu que la liberté lui soufflait au visage. En 1519, elle contracta une alliance avec Fribourg, et bientôt après elle se lia de combourgeoisie avec Berne : des enfants lui naquirent, qui devinrent de grands hommes; des apôtres apparurent, qui prêchèrent la liberté au milieu des supplices. Bonnivard, jeté pour six ans dans les cachots du château de Chillon, y resta attaché par une chaîne à un pilier; Pecolat se coupa la langue avec ses dents au milieu des tortures, et la cracha au bourreau qui lui disait de dénoncer ses complices; enfin Berthelier, conduit à l'échafaud sur la place de l'Ile, et pressé de demander pardon au duc, répondit :

« C'est aux criminels à demander pardon, et non pas aux gens de bien. Que le duc demande pardon à Dieu, car il m'assassine! » Et il posa sa tête sur le billot.

La religion réformée, qui fit faire un si grand pas aux peuples, que, fatigués de ce pas, ils se sont

reposés depuis lors, entra à Genève, après avoir parcouru déjà une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse ; ce fut une puissante auxiliaire à la liberté, car elle ajouta les haines religieuses aux haines politiques. L'évêque Pierre de La Beaume quitta Genève en 1535, pour n'y rentrer jamais, et la république fut proclamée.

En 1536, Calvin s'établit à Genève : le conseil lui offrait une place de professeur de théologie. L'austérité de ses mœurs, l'âpreté de son éloquence, la rigidité de ses principes, lui donnèrent sur ses concitoyens une influence que ne put lui faire perdre le supplice de Servet, et lorsqu'il mourut en 1554, il laissa la petite ville de Genève capitale d'un nouveau monde religieux : c'était la Rome protestante.

Le duc Charles-Emmanuel de Savoie fit en 1602, pour reprendre cette ville, une dernière tentative qui échoua : elle est connue dans les annales genevoises sous le nom de l'*Escalade*, parce qu'il fit escalader les murailles par un corps d'élite et surprit la ville sans défense au milieu de la nuit. Il n'en fut pas moins chassé par les habitants demi-nus et à moitié armés, qui consacrèrent l'anniversaire de cette victoire par une fête nationale qu'on célèbre encore aujourd'hui.

Les XVII[e] et XVIII[e] siècles furent des siècles de repos pour Genève. Pendant ce temps, son commerce, qui date de cette époque, prit un tel accroissement,

qu'aujourd'hui l'industrie est tout et la propriété territoriale rien. Si tous les citoyens du canton réclamaient leur part du sol, à peine si chacun d'eux en obtiendrait dix pieds carrés.

Napoléon trouva Genève réunie à la France, et l'attacha pendant douze ans comme une broderie d'or au coin de son manteau impérial. Mais lorsqu'en 1814 les rois tiraillerent entre eux ce manteau, tous les morceaux cousus par l'empire leur restèrent aux mains. Le roi de Hollande prit la Belgique, le roi de Sardaigne la Savoie et le Piémont, l'empereur d'Autriche l'Italie. Restait encore Genève, que personne ne pouvait prendre et qu'on ne voulait pas laisser à la France : un congrès en fit cadeau à la confédération suisse, à laquelle elle fut agrégée sous le titre de vingt-deuxième canton.

Parmi toutes les capitales de la Suisse, Genève représente l'aristocratie d'argent; c'est la ville du luxe, des chaînes d'or, des montres, des voitures et des chevaux. Ses trois mille ouvriers alimentent l'Europe entière de bijoux; soixante et quinze mille onces d'or et cinquante mille marcs d'argent changent chaque année de forme entre leurs mains, et leur seul salaire s'élève à 2,150,000 francs.

Le plus fashionable des magasins de bijouterie de Genève est sans contredit celui de Beautte : il est difficile de rêver en imagination une collection plus riche de ces mille merveilles qui perdent une

âme féminine : c'est à rendre folle une Parisienne, c'est à faire tressaillir d'envie Cléopâtre dans son tombeau.

Ces bijoux payent un droit pour entrer en France; mais moyennant un courtage de cinq pour cent, M. Beautte se charge de les faire parvenir par contrebande : le marché entre l'acquéreur et le vendeur se fait à cette condition, tout haut et publiquement, comme s'il n'y avait pas de douaniers au monde. Il est vrai que M. Beautte possède une merveilleuse adresse pour les mettre en défaut : une anecdote sur mille viendra à l'appui du compliment que nous lui faisons.

Lorsque M. le comte de Saint-Cricq était directeur général des douanes, il entendit si souvent parler de cette habileté, grâce à laquelle on trompait la vigilance de ses agents, qu'il résolut de s'assurer par lui-même si tout ce qu'on en disait était vrai. Il alla en conséquence à Genève, se présenta au magasin de M. Beautte, acheta pour 30,000 fr. de bijoux, à la condition qu'ils lui seraient remis sans droit d'entrée à son hôtel à Paris. M. Beautte accepta la condition en homme habitué à ces sortes de marchés; seulement il présenta à l'acheteur une espèce de sous-seing privé, par lequel il s'obligeait à payer, outre les 30,000 francs d'acquisition, les cinq pour cent d'usage : celui-ci sourit, prit une plume, signa *de Saint-Cricq, directeur général des*

douanes françaises, et remit le papier à Beautte, qui regarda la signature, et se contenta de répondre en inclinant la tête : — M. le directeur des douanes, les objets que vous m'avez fait l'honneur de m'acheter seront arrivés aussitôt que vous à Paris.

M. de Saint-Cricq, piqué au jeu, se donna à peine le temps de dîner, envoya chercher des chevaux à la poste, et partit une heure après le marché conclu.

En passant à la frontière, M. de Saint-Cricq se fit reconnaître des employés qui s'approchèrent pour visiter sa voiture, raconta au chef des douaniers ce qui venait de lui arriver, recommanda la surveillance la plus active sur toute la ligne, et promit une gratification de 50 louis à celui des employés qui parviendrait à saisir les bijoux prohibés : pas un douanier ne dormit de trois jours.

Pendant ce temps, M. de Saint-Cricq arrive à Paris, descend à son hôtel, embrasse sa femme et ses enfants, et monte à sa chambre pour se débarrasser de son costume de voyage.

La première chose qu'il aperçoit sur la cheminée est une boîte élégante dont la forme lui est inconnue. Il s'en approche, et lit sur l'écusson d'argent qui l'orne : *M. le comte de Saint-Cricq, directeur général des douanes ;* il l'ouvre et trouve les bijoux qu'il a achetés à Genève.

Beautte s'était entendu avec un des garçons de

l'auberge, qui, en aidant les gens de M. de Saint-Cricq à faire les paquets de leur maître, avait glissé parmi eux la boîte défendue. Arrivé à Paris, le valet de chambre, voyant l'élégance de l'étui et l'inscription particulière qui y était gravée, s'était empressé de le déposer sur la cheminée de son maître.

M. le directeur des douanes était le premier contrebandier du royaume.

Les autres objets de contrebande que l'on trouve à Genève à moitié prix de celui de Paris, sont les étoffes de piqué, les linges de table et les assiettes de terre anglaise : ces objets y sont même moins cher qu'à Londres ; car, pour entrer dans cette ville, aux environs de laquelle ils se fabriquent ; ils payent un droit plus considérable que ne l'est le prix de leur transport à Genève. Partout, moyennant la même somme de cinq pour cent, on vous garantit le passage en fraude de ces objets ; ce qui prouve, comme on le voit, l'utilité de la triple ligne de douaniers que nous payons pour garder la frontière.

Quoique Genève ait donné naissance à des hommes d'art et de science, le commerce y est l'unique occupation de ses habitants. A peine si quelques uns d'entre eux sont au courant de notre littérature moderne, et le premier commis d'une maison de banque se croirait fort humilié, je crois, si son importance était mise en parallèle avec celle de Lamartine et de Victor Hugo, dont les noms ne

sont probablement pas même parvenus jusqu'à lui : la seule littérature qu'ils apprécient est celle du Gymnase. Aussi, au moment où j'arrivai à Genève, Jenny Vertpré, cette gracieuse miniature de mademoiselle Mars, mettait-elle la ville en ébullition : la salle de spectacle débordait chaque soir dans ses corridors ; et une émeute fut tout près d'éclater, parce que les entrées des abonnés, dans les coulisses avaient été suspendues. Les déclarations d'amour étaient, de cette manière, obligées de passer publiquement par-dessus la rampe ; ce qui, du reste, n'en diminuait pas le nombre. Quelques-unes tombèrent par ricochet entre mes mains, et je remarquai qu'il fallait plus de désintéressement que de vertu pour y résister : c'était, en général, des espèces de factures dans lesquelles une jolie femme était évaluée au prix courant d'une perle fine.

La société de salon à Genève est en petit celle de notre Chaussée-d'Antin : seulement, malgré la fortune acquise, l'économie primitive s'y fait sentir ; partout et à chaque instant on sent que l'on heurte les coudes de cette ménagère de la maison. A Paris, nos dames ont à elles des albums d'une grande valeur ; celles de Genève louent un album pour *la soirée* : cela coûte 10 francs.

Les seules choses d'art à voir, pour un étranger, sont :

A la bibliothèque, un manuscrit de saint Augus-

tin sur papyrus ; une histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, trouvée dans les bagages du duc de Bourgogne après la bataille de Grandson, et les comptes de la maison de Philippe le Bel écrits sur des tablettes de cire ;

Dans l'église de Saint-Pierre, le tombeau du maréchal de Rohan, ami de Henri IV, soutien ardent des calvinistes, mort en 1638, à Kœnigfelden (1) ; il est enterré avec sa femme, fille de Sully ;

Enfin, la maison de Jean-Jacques Rousseau, qu'indique, dans la rue de ce nom, une plaque de marbre noir, sur laquelle est gravée cette inscription :

ICI EST NÉ J.-J. ROUSSEAU, LE 28 JUIN 1712.

Les courses dans les environs de Genève sont délicieuses ; à chaque moment de la journée, on trouve d'élégantes voitures disposées à conduire le voyageur partout où le mène sa curiosité ou son caprice. Lorsque nous eûmes visité la ville, nous montâmes dans une calèche et nous partîmes pour Ferney : deux heures après, nous étions arrivés.

La première chose que l'on aperçoit avant d'entrer au château, c'est une petite chapelle dont l'inscription est un chef-d'œuvre ; elle ne se compose cependant que de trois mots latins :

DEO EREXIT VOLTAIRE.

(1) Champ du roi.

Elle avait pour but de prouver au monde entier, fort inquiet des démêlés de la créature et du Créateur, que Voltaire et Dieu s'étaient enfin réconciliés : le monde apprit cette nouvelle avec satisfaction, mais il soupçonna toujours Voltaire d'avoir fait les premières avances.

Nous traversâmes un jardin, nous montâmes un perron élevé de deux ou trois marches, et nous nous trouvâmes dans l'antichambre : c'est là que se recueillent, avant d'entrer dans le sanctuaire, les pèlerins qui viennent adorer le dieu de l'irréligion. Le concierge les prévient solennellement d'avance que rien n'a été changé à l'ameublement, et qu'ils vont voir l'appartement tel que l'habitait M. de Voltaire : cette allocution manque rarement de produire son effet. On a vu à ces simples paroles, pleurer des abonnés du *Constitutionnel.*

Aussi rien n'est plus prodigieux à étudier que l'aplomb du concierge chargé de conduire les étrangers. Il entra tout enfant au service du grand homme ; ce qui fait qu'il possède un répertoire d'anecdotes à lui relatives, qui ravissent en béatitude les braves bourgeois qui l'écoutent. Lorsque nous mîmes le pied dans la chambre à coucher, une famille entière aspirait, rangée en cercle autour de lui, chaque parole qui tombait de sa bouche, et l'admiration qu'elle avait pour le philosophe s'étendait presque jusqu'à l'homme qui avait ciré ses souliers et poudré

sa perruque : c'était une scène dont il serait impossible de donner une idée, à moins que d'amener les mêmes acteurs sous les yeux du public. On saura seulement que, chaque fois que le concierge prononçait, avec un accent qui n'appartenait qu'à lui, ces mots sacramentels *M. Arouet de Voltaire*, il portait la main à son chapeau, et que tous ces hommes, qui ne se seraient peut-être pas découverts devant le Christ au Calvaire, imitaient religieusement ce mouvement de respect.

Dix minutes après, ce fut à notre tour de nous instruire : la société paya et partit, alors le cicerone nous appartint exclusivement. Il nous promena dans un assez beau jardin, d'où le philosophe avait une merveilleuse vue ; nous montra l'allée couverte dans laquelle il avait fait *sa belle tragédie d'Irène* : et, nous quittant tout à coup pour s'approcher d'un arbre, il coupa avec sa serpette un copeau de son écorce, qu'il me donna. Je le portai successivement à mon nez et à ma langue, croyant que c'était un bois étranger, qui avait une odeur ou un goût quelconque. Point : c'était un arbre planté par M. Arouet de Voltaire lui-même, et dont il est d'usage que chaque étranger emporte une parcelle.

Ce digne arbre avait failli mourir d'un accident il y avait trois mois, et paraissait encore bien malade : un sacrilége s'était introduit nuitamment dans le parc, et avait enlevé trois ou quatre pieds carrés de

l'écorce sainte. — C'est quelque fanatique de *la Henriade* qui aura fait cette infamie? dis-je à notre concierge. — Non, monsieur, me répondit-il ; je crois plutôt que c'est tout bonnement un spéculateur qui aura reçu une commande de l'étranger.

— Stupendo !!!...

En sortant du jardin, notre concierge nous conduisit chez lui : il voulait nous montrer la canne de Voltaire, qu'il conservait religieusement depuis la mort du grand homme, et qu'il finit par nous offrir pour un louis, les besoins du temps le forçant de se séparer de cette relique précieuse ; je lui répondis que c'était trop cher, et que j'avais connu un souscripteur de l'édition Touquet, auquel, il y avait huit ans, il avait cédé la pareille pour 20 francs.

Nous remontâmes en voiture, nous repartîmes pour Coppet, et nous arrivâmes au château de madame de Staël.

Là, point de concierge bavard, point d'église à Dieu, point d'arbre dont on emporte l'écorce ; mais un beau parc où tout le village peut se promener en liberté, et une pauvre femme qui pleure de vraies larmes en parlant de sa maîtresse, et en montrant les chambres qu'elle habitait, et où rien ne reste d'elle. Nous demandâmes à voir le bureau qui devait être encore taché de l'encre de sa plume, le lit qui devait être encore tiède de son dernier soupir : rien de tout cela n'a été sacré pour la

famille ; la chambre a été convertie en je ne sais quel salon ; les meubles ont été emportés je ne sais où. Il n'y avait peut-être pas même dans tout le château un exemplaire de *Delphine*.

De cet appartement, nous passâmes dans celui de M. de Staël fils : là aussi la mort était entrée et avait trouvé à frapper de ses deux mains ; deux lits étaient vides, un lit d'homme et un berceau d'enfant. C'est là que M. de Staël et son fils étaient morts, à trois semaines d'intervalle l'un de l'autre.

Nous demandâmes à voir le tombeau de la famille ; mais une disposition testamentaire de M. de Necker en a interdit l'entrée à la curiosité des voyageurs.

Nous étions sortis de Ferney avec une provision de gaieté qui nous paraissait devoir durer huit jours : nous sortîmes de Coppet les larmes aux yeux et le cœur serré.

Nous n'avions pas de temps à perdre pour prendre le bateau à vapeur, qui devait nous conduire à Lausanne ; nous le voyions arriver sur nous, rapide, fumant et couvert d'écume, comme un cheval marin ; au moment où nous croyions qu'il allait passer sans nous voir, il s'arrêta tout à coup tremblant de la secousse, puis, mettant en travers, il nous attendit ; à peine eûmes-nous mis le pied sur le pont qu'il reprit sa course.

Le lac Léman, c'est la mer de Naples ; c'est son ciel bleu, ses eaux bleues, et de plus encore, ses

montagnes sombres qui semblent superposées les unes aux autres, comme les marches d'un escalier du ciel; seulement chaque marche a trois mille pieds de haut; puis, derrière tout cela, apparaît le front neigeux du Mont-Blanc, géant curieux qui regarde le lac par-dessus la tête des autres montagnes qui, près de lui, ne sont que des collines, et dont, à chaque échappée de vue, on aperçoit les robustes flancs.

Aussi a-t-on peine à détacher le regard de la rive méridionale du lac pour le porter sur la rive septentrionale; c'est cependant de ce côté que la nature a sécoué le plus prodigalement ces fleurs et ces fruits de la terre qu'elle porte dans un coin de sa robe : ce sont des parcs, des vignes, des moissons, un village de dix-huit lieues de long, étendu d'un bout à l'autre de la rive; des châteaux bâtis dans tous les sites, variés comme la fantaisie, et portant sur leurs fronts sculptés la date précise de leur naissance; à Nyon, des constructions romaines bâties par César; à Vuflans, un manoir gothique élevé par Berthe, la reine fileuse; à Morges, des villas en terrasses qu'on croirait transportées toutes construites de Sorrente ou de Baïa; puis, au fond, Lausanne avec ses clochers élancés; Lausanne, dont les maisons blanches semblent de loin une troupe de cygnes qui se sèchent au soleil, et qui a placé au bord du lac la petite ville d'Oulchy, sentinelle char-

gée de faire signe aux voyageurs de ne point passer sans venir rendre hommage à la reine vaudoise : notre bateau s'approcha d'elle comme un tributaire, et déposa une partie de ses passagers sur le rivage. A peine avais-je mis le pied sur le port, que j'aperçus un jeune républicain, nommé Allier, que j'avais connu à l'époque de la révolution de juillet, et qui, condamné pour une brochure à cinq ans de prison, je crois, s'était réfugié à Lausanne; depuis un mois, il habitait la ville : c'était une bonne fortune pour moi, mon cicerone était tout trouvé.

Il vint se jeter dans mes bras aussitôt qu'il me reconnut, quoique nous n'eussions jamais été liés ensemble; je devinai à cet embrassement tout ce qu'il y avait de douleur dans cette pauvre âme errante; en effet, il était atteint du mal du pays. Ce beau lac aux rives merveilleuses, cette ville située dans une des positions les plus ravissantes du monde, ces montagnes pittoresques, tout cela était sans mérite et sans charme à ses yeux : l'air étranger l'étouffait.

Comme ce pauvre garçon n'était guère en état de satisfaire ma curiosité, et que, lorsque je parlais Suisse, il répondait France, il offrit de me présenter à un excellent patriote, député de la ville de Lausanne, qui l'avait reçu comme un frère en religion, et qui ne l'avait pas consolé, par la seule raison qu'on ne console pas de l'exil.

M. Pellis est l'un des hommes les plus distingués que j'aie rencontrés dans tout mon voyage, par son instruction, son obligeance et son patriotisme ; du moment où nous nous fûmes serré la main, nous devînmes frères ; et pendant les deux jours que je passai à Lausanne, il eut la bonté de me donner, sur l'histoire, la législation et l'archéologie du canton, les renseignements les plus précieux. Il s'était lui-même beaucoup occupé de ces trois choses.

Le canton de Vaux, qui touche à celui de Genève, doit sa prospérité à une cause tout opposée à celle de son voisin. Ses richesses, à lui, ne sont point industrielles, mais territoriales ; le sol est divisé de manière à ce que chacun possède : de sorte que sur ses cent quatre-vingt mille habitants il compte trente-quatre mille propriétaires. On a calculé que c'étaient quatre mille de plus que dans toute la Grande-Bretagne.

Le canton est, militairement parlant, l'un des mieux organisés de la confédération ; et comme tout Vaudois est soldat, il a toujours, tant en troupes disponibles qu'en troupes de réserve, trente mille hommes à peu près sous les armes : c'est le cinquième de la population. L'armée française, établie sur cette proportion, serait composée de six millions de soldats.

Les troupes suisses ne reçoivent aucune solde ; c'est un devoir de citoyen qu'elles acquittent, et

qui ne leur paraît pas onéreux. Tous les ans, elles passent trois mois au camp, pour s'exercer à toutes les manœuvres et s'endurcir à toutes les fatigues; de cette manière, la Suisse entière trouverait prête, à son premier appel de guerre, une armée de cent quatre-vingt mille hommes, qui ne coûte pas une obole au gouvernement. Le budget de la nôtre, qui présente, je crois, un effectif de quatre cent mille hommes, s'élève à environ trois cent six millions.

Nul ne peut être officier s'il n'a servi deux ans; les candidats sont proposés par le corps d'officiers et nommés par le conseil d'État : celui qui atteint l'âge de vingt-cinq ans sans avoir servi dans l'élite, sert dans un corps de dépôt jusqu'à l'âge de cinquante, et est frappé d'incapacité pour devenir officier. Un citoyen ne peut se marier, s'il ne possède son uniforme, ses armes et sa Bible.

Quant au pouvoir législatif, il est établi sur des bases aussi solides et aussi claires : tous les cinq ans la chambre des députés est soumise à un renouvellement intégral, et le conseil exécutif à un renouvellement partiel. Tout citoyen est électeur; les élections se font dans l'église, et les députés prêtent aussitôt serment devant l'écusson fédéral, où sont inscrits ces deux mots : *Liberté, Patrie.*

La cathédrale de Lausanne paraît avoir été commencée vers la fin du xve siècle; elle allait être terminée, et la partie supérieure de l'un de ses

clochers restait seule à achever, lorsque la réformation interrompit ces travaux en 1536. L'intérieur, comme celui des temples protestants, est nu et dépouillé de tout ornement; un grand prie-Dieu s'élève au milieu du chœur : c'est là qu'à l'époque où le calvinisme fit de si rapides progrès, les catholiques venaient prier Dieu de rendre la lumière à leurs frères égarés. Ils y vinrent si longtemps et en si grand nombre, que le marbre, creusé par le frottement, à conservé l'empreinte de leurs genoux.

Le chœur est entouré de tombeaux presque tous remarquables, soit sous le rapport de l'art, soit à cause des restes illustres qui leur ont été confiés, soit enfin à cause des particularités qui se rattachent à la mort de ceux qu'ils renferment.

Les tombeaux gothiques dignes de quelque attention sont ceux du pape Félix V et d'Othon de Granson, à la statue duquel les mains manquent. Voici la cause de cette mutilation :

En 1393, Gérard d'Estavayer, jaloux des soins que rendait à sa femme, la belle Catherine de Belp, le sire Othon de Granson, prit le parti, pour se venger de lui, et pour dissimuler la véritable cause de cette vengeance, de l'accuser d'être l'auteur d'un empoisonnement dont le comte Amédée VIII, de Savoie, avait manqué d'être victime.

En conséquence, il fit solennellement sa plainte par-devant Louis de Joinville, baillif de Vaux, et

la renouvelant avec de grandes formalités devant le comte Amédée VIII, il offrit à son ennemi le combat à outrance, comme témoignage de la vérité de son accusation. Othon de Granson, quoique affaibli par une blessure encore mal fermée, crut de son honneur de ne point demander un délai, et accepta le défi : il fut donc convenu que le combat aurait lieu le 9 août 1393, à Bourg en Bresse, et que chacun des combattants serait armé d'une lance, de deux épées et d'un poignard; il fut convenu, en outre, que le vaincu perdrait les deux mains, à moins qu'il n'avouât, si c'était Othon, le crime dont il était accusé, et si c'était Gérard d'Estavayer, la fausseté de l'accusation.

Othon fut vaincu : Gérard d'Estavayer lui cria d'avouer qu'il était coupable; Othon répondit en lui tendant les deux mains, que Gérard abattit d'un seul coup.

Voilà pourquoi les mains manquent à la statue, comme elles manquent au cadavre, car elles furent brûlées par le bourreau, comme étant les mains d'un traître (1).

Lorsqu'on ouvrit le tombeau d'Othon, afin de transporter ses restes dans la cathédrale de Lausanne, on trouva le squelette revêtu de son armure

(1) L'artiste qui a fait le tombeau a sculpté deux petites mains sur le coussin de marbre qui soutient la tête d'Othon.

de combat, casque en tête et éperons aux pieds; la cuirasse, brisée à la poitrine, indiquait l'endroit où avait frappé la lance de Gérard.

Les tombeaux modernes sont ceux de la princesse Catherine Orlow et de lady Strafford Canning : lord Strafford obtint, à cause de sa profonde douleur, que sa femme fût enterrée dans le temple. Il écrivit à Canova pour lui commander un tombeau, recommandant au sculpteur de faire le plus de diligence possible. Le tombeau arriva au bout de cinq mois, le lendemain du jour où lord Strafford venait de convoler en secondes noces.

De là, M. Pellis, notre savant et aimable cicerone, nous offrit de nous faire voir la maison pénitentiaire : en sortant, nous admirâmes la merveilleuse vue que l'on découvre du plateau de la cathédrale, au-dessous de laquelle Lausanne, couchée, éparpille ses maisons, toujours plus distantes les unes des autres au fur et à mesure qu'elles s'éloignent du centre; au delà de ces maisons, le lac bleu, uni comme un miroir; à l'un des bouts de ce lac, Genève, dont les toits et les dômes de zinc brillent au soleil, comme les coupoles d'une ville mahométane; enfin, à l'autre extrémité, la gorge sombre du Valais, que dominent de leurs arêtes neigeuses la Dent de Morcles et la Dent du Midi.

Ce plateau est le rendez-vous de la ville; mais comme il est exposé à l'occident, il y vient toujours,

de la cime des monts couverts de glace qui bornent l'horizon, un vent aigu, dangereux pour les enfants et les vieillards. Le conseil d'État vient de décider, en conséquence, qu'il sera fait, sur le versant méridional de la ville, une promenade destinée à la vieillesse et à l'enfance, qui, faibles toutes deux, ont toutes deux besoin de soleil et de chaleur. Cette promenade coûtera 150,000 francs : ne dirait-on pas une décision des éphores de Sparte?

La Suisse n'a ni galères ni bagnes, mais seulement des maisons pénitentiaires. C'était l'une d'elles que nous allions visiter ; ainsi, les hommes que nous allions voir, c'étaient des forçats. Nous y entrâmes avec cette pensée ; mais cela ressemblait si peu à nos prisons de France, que nous nous crûmes tout simplement dans un hospice.

Les détenus étaient en récréation, c'est-à-dire qu'ils pouvaient se promener une heure dans une belle cour qui leur est consacrée ; nous les vîmes par une fenêtre, causant par groupes. On nous fit remarquer que quelques-uns avaient des habits rayés vert et blanc, et portaient une espèce de ferrement au cou : ceux-là étaient les galériens.

Nous allâmes à une fenêtre en face, et nous vîmes dans un jardin des femmes qui se promenaient : c'était le jardin des Madelonnettes et du Saint-Lazare vaudois.

Nous visitâmes ensuite les petites chambres isolées

dans lesquelles couchent les détenus ; c'étaient de jolies cellules, dont les grilles faisaient seules des prisons : chaque cellule était garnie des meubles nécessaires à l'usage d'une personne. Quelques-unes même avaient une petite bibliothèque, car il est loisible aux détenus de consacrer à la lecture les heures de la récréation.

Le but de ces maisons pénitentiaires est non-seulement de séparer de la société les individus qui pourraient lui porter préjudice, mais elles ont encore pour résultat d'améliorer le moral de ceux qu'elles séquestrent. En général, nos jeunes condamnés français sortent des prisons ou des bagnes plus corrompus qu'ils n'y sont entrés ; les condamnés vaudois, au contraire, en sortent meilleurs. Voilà sur quelle base logique le gouvernement a fait reposer cette amélioration.

La plus grande partie des crimes a pour cause la misère ; cette misère dans laquelle l'individu est tombé vient de ce que, ne connaissant aucun état, il n'a pu, à l'aide de son travail, se créer une existence au milieu de la société. Le séquestrer de cette société, le retenir emprisonné un temps plus ou moins long et le relâcher au milieu d'elle, ce n'est pas le moyen de le rendre meilleur, c'est le priver de la liberté, et voilà tout ; rejeté au milieu du monde dans la même position qui a causé sa première chute, cette même position en causera naturellement une

seconde : le seul moyen de la lui épargner est donc de le rendre aux hommes qui vivent de leur industrie, sur un pied égal au leur, c'est-à-dire avec une industrie et de l'argent.

En conséquence, les maisons pénitentiaires ont pour premier règlement que tout condamné qui ne saurait pas un état en apprendrait un à son choix ; et, pour second, que les deux tiers de l'argent que rapportera cet état, pendant la détention du coupable, seront pour lui. Un article ajouté depuis complète cette mesure philanthropique. Il autorise les prisonniers à faire passer un tiers de cet argent à leur père ou à leur mère, à leur femme ou à leurs enfants.

Ainsi la chaîne de la nature, violemment brisée pour le condamné par un arrêt juridique, se renoue à des relations nouvelles. L'argent qu'il envoie à sa famille lui prépare, au milieu d'elle, un retour joyeux. L'intérieur dont son cœur a tant besoin, après en avoir été si longtemps privé, lui est ouvert, puisqu'au lieu d'y revenir flétri, pauvre et nu, le membre absent de cette famille y rentre lavé du crime passé, par la punition même, et assuré de sa vertu à venir par l'argent qu'il possède et l'état qu'il a appris.

Plusieurs exemples sont venus à l'appui de cette merveilleuse institution, et ont récompensé ses auteurs. Voici des notes copiées sur le registre de la maison qui attestent ce résultat :

B..., né en 1807, à Bellerive ; garçon meunier, pauvre ; il a volé trois mesures de méteil, et a été condamné à deux ans de fers. Son bénéfice, à la fin de son temps, outre les secours envoyés à sa famille, était de 70 fr. de Suisse (100 fr. de France, à peu près). Il est sorti ; de plus, tisserand très-habile.

Au-dessous de ces lignes, le pasteur du village où retournait B.... a écrit de sa main :

« Lors de son retour à Bellerive, ce jeune
« homme, extrêmement humilié de sa détention, se
« cachait chez son père et n'osait sortir de la maison.
« Les jeunes gens du village allèrent le prendre un
« dimanche chez lui, et le conduisirent au milieu
« d'eux à l'église. »

L..., prévenue de divers vols, trois ans de reclusion ; elle est sortie dans de bonnes dispositions, et elle est allée dans sa commune où, sur les renseignements favorables qui étaient parvenus dans son village, relativement à son excellente conduite pendant sa détention, les jeunes filles sont allées à sa rencontre, et, après l'avoir embrassée, l'ont ramenée au milieu d'elles dans le village. Son bénéfice 113 fr. de Suisse (180 francs de France environ). Fileuse et sachant lire et écrire.

D..., condamnée à dix ans de reclusion, pour infanticide, sans préméditation, entrée ne sachant rien, sortie instruite, excellente ouvrière en linge, avec

un bénéfice de 900 fr. de Suisse (1,230 fr. de France à peu près). Aujourd'hui gouvernante dans une des meilleures maisons du canton.

N'y a-t-il pas quelque chose de patriarcal dans ce gouvernement qui instruit le coupable, et dans cette jeunesse qui lui pardonne? N'est-ce pas la sublime devise fédérale mise en pratique : *Un pour tous, tous pour un?*

Je pourrais citer cent exemples pareils inscrits sur le registre d'une seule maison pénitentiaire. Que l'on consulte les registres de tous nos bagnes et de toutes nos prisons, et je porte le défi, même à M. Appert, de me citer quatre faits qui balancent moralement ce que je viens de rapporter.

En sortant de la maison pénitentiaire, nous allâmes prendre des glaces; elles coûtent 3 batz (9 sous de France), et sont les meilleures que j'aie mangées de ma vie. Je les recommande à tout voyageur qui passera à Lausanne.

Une seconde recommandation gastronomique, que les amateurs ne me pardonneraient pas d'avoir oubliée, est celle de la *ferra du lac Léman*. Cet excellent poisson ne se trouve que là, et quoiqu'il ait une grande ressemblance avec le *lavaret* du lac de Neufchâtel, et l'*ombre chevalier* du lac du Bourget, il les surpasse tous deux en finesse. Je ne connais que l'alose de Seine qui lui soit comparable.

Lorsqu'on aura visité la promenade, la cathédrale

et la maison d'arrêt de Lausanne ; lorsqu'on aura mangé, au Lion d'or, de la ferra du lac, bu du vin blanc du Vevay, et pris, au café qui se trouve dans la même rue que cette auberge, des glaces à la neige, on n'aura rien de mieux à faire que de louer une voiture et de partir pour Villeneuve. Chemin faisant, on traversera Vevay, où demeurait Claire ; le château de Blonay qu'habitait le père de Julie ; Clarens, où l'on montre la maison de Jean-Jacques, et enfin, en arrivant à Chillon, on apercevra à une lieue et demie, sur l'autre rive, les rochers escarpés de la Meilleraie, du sommet desquels Saint-Preux contemplait le lac profond et limpide dans les eaux duquel étaient la mort et le repos.

Chillon, ancienne prison d'État des ducs de Savoie, aujourd'hui l'arsenal du canton de Vaux, fut bâti en 1250. La captivité de Bonnivard l'a tellement rempli de son souvenir, qu'on a oublié jusqu'au nom d'un prisonnier qui s'en échappa en 1798, d'une manière presque miraculeuse. Ce malheureux parvint à faire un trou dans le mur, à l'aide d'un clou arraché à la semelle de ses souliers ; mais, sorti de son cachot, il se trouva dans un plus grand, et voilà tout. Il lui fallut alors, à la force du poignet, briser une barre de fer qui fermait une meurtrière de trois ou quatre poucés de large ; la trace de ses souliers restée sur le talus de cette meurtrière atteste que les efforts qu'il fut obligé de faire dépassaient presque

la puissance humaine. Ses pieds, à l'aide desquels il se roidissait, ont creusé la pierre à la profondeur d'un pouce. Cette meurtrière est la troisième à gauche en entrant dans le grand cachot.

A l'article de Genève, nous avons parlé de Bonnivard et de Berthelier. Le premier avait dit un jour que, pour l'affranchissement de son pays, il donnerait sa liberté; le second répondit qu'il donnerait sa vie. Ce double engagement fut entendu, et, lorsque les bourreaux vinrent en réclamer l'accomplissement, ils les trouvèrent prêts tous deux à l'accomplir. Berthelier marcha à l'échafaud. Bonnivard, transporté à Chillon, y trouva une captivité affreuse. Lié par le milieu du corps à une chaîne, dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, il resta ainsi six ans, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle lui permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve alentour de son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de son pays, et que Genève et lui étaient voués à des fers éternels. Comment, dans cette longue nuit, que nul jour ne venait interrompre, dont le silence n'était troublé que par le bruit des flots du lac battant les murs du cachot, comment, ô mon Dieu! la pensée n'a-t-elle pas tué la matière,

ou la matière la pensée! Comment, un matin, le geôlier ne trouva-t-il pas son prisonnier mort ou fou, quand une seule idée, une idée éternelle devait lui briser le cœur et lui dessécher le cerveau? Et pendant ce temps, pendant six ans, pendant cette éternité, pas un cri, pas une plainte, dirent ses geôliers, excepté sans doute quand le ciel déchaînait l'orage, quand la tempête soulevait les flots, quand la pluie et le vent fouettaient les murs, car alors sa voix se perdait dans la grande voix de la nature; car alors, vous seul, ô mon Dieu! vous pouviez distinguer ses cris et ses sanglots; et ses geôliers, qui n'avaient pas joui de son désespoir, le retrouvaient le lendemain calme et résigné, car la tempête alors s'était calmée dans son cœur comme dans la nature. Oh! sans cela, sans cela, ne se serait-il pas brisé la tête à son pilier? ne se serait-il pas étranglé avec sa chaîne? aurait-il attendu le jour où l'on entra en tumulte dans sa prison, et où cent voix lui dirent à la fois :

— Bonnivard, tu es libre!

— Et Genève?

— Libre aussi!

Depuis lors, la prison du martyr est devenue un temple, et son pilier un autel. Tout ce qui a un cœur noble et amoureux de la liberté se détourne de sa route, et vient prier là où il a souffert. On se fait conduire droit à la colonne où il a été si longtemps enchaîné; on cherche, sur sa surface granitique, où

chacun veut inscrire un nom, les caractères qu'il y a gravés ; on se courbe vers la dalle creusée pour y retrouver la trace de ses pas ; on se cramponne à l'anneau auquel il était attaché, pour éprouver s'il est solidement scellé encore avec son ciment de huit siècles ; toute autre idée se perd dans cette idée : c'est ici qu'il est resté enchainé six ans... six ans, c'est-à-dire la neuvième partie de la vie d'un homme.

Un soir, c'était en 1816, par une de ces belles nuits qu'on croirait que Dieu a faites pour la Suisse seule, une barque s'avança silencieusement, laissant derrière elle un sillage brillanté par les rayons brisés de la lune ; elle cinglait vers les murs blanchâtres du château de Chillon et toucha au rivage sans secousse, sans bruit, comme un cygne qui aborde ; il en descendit un homme au teint pâle, aux yeux perçants, au front découvert et hautain ; il était enveloppé d'un grand manteau noir qui cachait ses pieds, et cependant on s'apercevait qu'il boitait légèrement. Il demanda à voir le cachot de Bonnivard, il y resta seul et longtemps, et lorsqu'on rentra après lui dans le souterrain, on trouva, sur le pilier même auquel avait été enchaîné le martyr, un nouveau nom dont voici la copie exacte :

BYRON

UNE PÊCHE DE NUIT.

Nous arrivâmes à midi à Villeneuve.

Villeneuve, que les Romains appelaient *Penilucus*, est située à l'extrémité orientale du lac Léman. Le Rhône, qui descend de la Furca où il prend sa source, passe à une demi-heure de chemin de ce petit bourg, marque les limites du canton de Vaux, qui, s'avançant en pointe, s'étend encore cinq lieues au delà, et sépare le canton de Vaux du pays valaisan. Un célérifère, qui attend les passagers du bateau à vapeur, les conduit le même soir à Bex, où l'on couche ordinairement. L'heure d'avance que j'avais gagnée en venant par terre me permit de courir jusqu'à l'endroit où le Rhône se jette en se bifurquant, gris et sablonneux, dans le lac, pour y laisser son limon, et ressortir pur et azuré, à Genève, après l'avoir traversée dans toute sa longueur.

Lorsque je revins à Villeneuve, la voiture était prête à partir ; chacun avait pris sa place, et l'on m'avait gratifié, comme absent, de celle que l'on jugeait la plus mauvaise, et que j'eusse choisie, moi, comme la meilleure. On m'avait mis près du conducteur, dans le cabriolet de devant, où rien ne devait me garantir du vent du soir, mais aussi où rien ne m'empêchait de voir le paysage.

C'était un beau coup d'œil, à travers cet horizon bleuâtre des Alpes, que cette vallée qui s'ouvre sur le lac, dans une largeur de deux lieues, et qui va toujours se rétrécissant, à tel point qu'arrivée à Saint-Maurice, une porte la ferme, tant elle est resserrée entre le Rhône et la montagne. A droite et à gauche du fleuve, et de demi-lieue en demi-lieue, de jolis villages vaudois et valaisans paraissaient et disparaissaient presque aussitôt, sans que la rapidité de notre course nous permît d'en voir autre chose que la hardiesse de leur situation sur la pente de la montagne : les uns prêts à glisser sur un talus rapide où s'échelonnent des ceps de vigne ; les autres arrêtés sur une plate-forme, entourés de sapins noirs, et pareils à des nids d'oiseaux cachés dans les branches ; quelques-uns dominant un précipice, et ne laissant pas même deviner à l'œil la place du chemin qui y conduit. Puis, au fond du paysage, et dominant tout cela, à gauche, la Dent de Morcles, rouge comme une brique qui sort de la fournaise, s'élevant à sept

mille cinq cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus de nos têtes; à droite, sa sœur, la Dent du Midi, portant sa tête toute blanche de neige à huit mille cinq cents pieds dans les nues ; toutes deux diversement coloriées par les derniers rayons du soleil couchant, toutes deux se détachant sur un ciel bleu d'azur, la Dent du Midi par une nuance d'un rose tendre, la Dent de Morcles par sa couleur sanglante et foncée. Voilà ce que je voyais, en punition de ma tardive arrivée, tandis que ceux du dedans, les stores chaudement fermés, se réjouissaient d'échapper à cette atmosphère froide, que je ne sentais pas, et à travers laquelle m'apparaissait ce pays de fées.

A la nuit tombante, nous arrivâmes à Bex. La voiture s'arrêta à la porte d'une de ces jolies auberges qu'on ne trouve qu'en Suisse; en face était une église, dont les fondations, comme celles de presque tous les monuments religieux du Valais, paraissent, par leur style roman, avoir été l'œuvre des premiers chrétiens.

Le dîner nous attendait. Nous trouvâmes le poisson si délicat, que nous en demandâmes pour notre déjeuner du lendemain. Je cite ce fait insignifiant, parce que cette demande me fit assister à une pêche qui m'était complétement inconnue, et que je n'ai vu faire que dans le Valais.

A peine eûmes-nous exprimé ce désir gastronomique, que la maîtresse de la maison appela un

grand garçon, de dix-huit ou vingt ans, qui paraissait cumuler dans l'hôtellerie les différentes fonctions de commissionnaire, d'aide de cuisine et de cireur de bottes. Il arriva à moitié endormi, et reçut l'ordre, malgré des bâillements très-expressifs, seule espèce d'opposition que le pauvre diable osât faire à l'injonction de sa maîtresse, d'aller pêcher quelques truites pour le déjeuner de monsieur; et elle m'indiquait du doigt. Maurice, c'était le nom du pêcheur, se retourna de mon côté avec un regard si paresseux, si plein d'un indicible reproche, que je fus ému du combat qu'il était forcé de se livrer pour obéir sans se laisser aller au désespoir. — Cependant, dis-je, si cette pêche doit donner trop de peine à ce garçon (la figure de Maurice s'épanouissait au fur et à mesure que ma phrase prenait un sens favorable à ses désirs), si cette pêche, continuai-je... La maîtresse m'interrompit : — Bah ! bah ! dit-elle, c'est l'affaire d'une heure, la rivière est à deux pas; allons paresseux, prends ta lanterne et ta serpe, ajouta-t-elle en s'adressant à Maurice, qui était retombé dans cette apathie résignée habituelle aux gens que leur position a faits pour obéir, et dépêche-toi.

Ta lanterne et ta serpe pour aller à la pêche ?... Ah ! dès lors Maurice fut perdu, car il me prit une envie irrésistible de voir une pêche qui se faisait comme un fagot.

Maurice poussa un soupir, car il pensa bien qu'il n'avait plus d'espoir qu'en Dieu, et Dieu l'avait vu si souvent en pareille situation sans songer à l'en tirer, qu'il n'y avait guère de chance qu'il fît un miracle en sa faveur.

Il prit donc, avec une énergie qui tenait du désespoir, une serpe pendue au milieu des instruments de cuisine, et une lanterne d'une forme si singulière, qu'elle mérite une description détaillée.

C'était un globe de corne, rond comme ces lampes que nous suspendons aux plafonds de nos boudoirs ou de nos chambres à coucher, auquel on avait adapté un conduit de fer-blanc de trois pieds de long, de la forme et de la grosseur d'un manche à balai. Comme ce globe était hermétiquement fermé, la mèche huilée, qui brûlait à l'intérieur de la lanterne, ne recevait d'air que par le haut du conduit, et ne risquait d'être éteinte ni par le vent, ni par la pluie.

— Vous venez donc ? me dit Maurice, après avoir fait ses préparatifs, et voyant que je m'apprêtais à le suivre.

— Certes, répondis-je, cette pêche me paraît originale...

— Oui, oui, grommela-t-il entre ses dents, c'est fort original de voir un pauvre diable barbotter dans l'eau jusqu'au ventre, quand il devrait, à la même heure, dormir, enfoncé dans son foin jusqu'au cou...

Voulez-vous une serpe et une lanterne? vous pêcherez aussi, vous, et ce sera une fois plus original.

Un *tu n'es pas encore en route, musard!* qui partit de la chambre voisine, me dispensa de répondre par un refus à cette offre de Maurice, dans laquelle il y avait au moins autant d'amertume ironique que de désir de me procurer un passe-temps agréable. Au même instant on entendit se rapprocher les pas de la maîtresse de l'auberge, elle accompagnait sa venue d'une espèce de grognement sourd, qui ne présageait rien de bon pour le retardataire. Il le sentit si bien, qu'à tout événement il ouvrit rapidement la porte, sortit, et la referma sans m'attendre, tant il était pressé de mettre deux pouces de bois de sapin entre sa paresse et la colère de notre gracieuse hôtelière.

— C'est moi, dis-je en ouvrant la porte, et en suivant des yeux la lanterne qui s'enfuyait à quarante pas de moi; c'est moi qui ai retenu ce pauvre garçon, en lui demandant des détails sur la pêche: ainsi ne le grondez pas. Et je m'élançai à toutes jambes à la poursuite de la lanterne qui allait disparaître.

Comme mes yeux étaient fixés sur une ligne horizontale, tant je craignais de perdre de vüe mon précieux falot, à peine eus-je fait dix pas, que mes pieds accrochèrent les chaînes pendantes de notre célérifère, et que j'allai, avec un bruit horrible, rouler au milieu du chemin au bout duquel brillait

mon étoile polaire. Cette chute, dont le retentissement arriva jusqu'à Maurice, loin de l'arrêter, parut donner une nouvelle impulsion à la vélocité de sa course, car il sentait que maintenant il avait deux colères à redouter au lieu d'une. La malheureuse lanterne semblait un follet, tant elle s'éloignait rapidement, et tant elle sautait en s'éloignant; j'avais perdu près d'une minute, tant à tomber qu'à me relever, et à tâter si je n'avais rien de rompu. Maurice, pendant ce temps, avait gagné du terrain; je commençais à perdre l'espoir de le rattraper; j'étais maussade de ma chute, tout endolori du contact forcé que mes genoux et la pommette de ma joue gauche avaient eu avec le pavé; je sentais la nécessité d'aller plus doucement, si je ne voulais m'exposer à un second accident du même genre. Toutes ces réflexions instantanées, cette honte, cette douleur, ce sang qui me portait à la tête, me firent sortir de mon caractère: je m'arrêtai avec rage au milieu du chemin, frappant du pied, et jetant devant moi, d'une voix sonore, quoique émue, ces terribles paroles, qui étaient ma dernière ressource :

— Mais s.... d..., Maurice, attendez-moi donc!

Il paraît que le désespoir avait donné à cette courte, mais énergique injonction, un accent de menace qui résonna formidablement aux oreilles de Maurice, car il s'arrêta tout court, et la lanterne

passa de son état d'agitation à un état d'immobilité qui lui donna l'aspect d'une étoile fixe.

— Pardieu, lui dis-je, tout en me rapprochant de lui, et en étendant les mains et les pieds avec précaution devant moi, vous êtes un drôle de corps; vous entendez que je tombe... un coup à fendre les pavés de votre village, et cela parce que je n'y vois pas, et vous ne vous en sauvez que plus vite avec la lanterne. Tenez, voyez, je lui montrais mon pantalon déchiré; tenez, regardez, et je lui faisais voir ma joue éraflée, je me suis fait un mal horrible avec vos chaînes de célérifère, que vous laissez traîner devant la porte de l'auberge; c'est inouï : on met des lampions au moins. Tenez, tenez, je suis beau, là !...

Maurice regarda toutes mes plaies, écouta toutes mes doléances, et quand j'eus fini de secouer la poussière amassée sur mes habits, d'extirper une douzaine de petits cailloux incrustés en mosaïques dans le creux de mes deux mains : — Voilà ce que c'est, me dit-il, que d'aller à la pêche à neuf heures et demie du soir. Et il se remit flegmatiquement en chemin.

Il y avait du vrai au fond de cette réponse égoïste; aussi je ne jugeai pas à propos de rétorquer l'argument, quoiqu'il me parût attaquable de trois côtés. Nous continuâmes donc, pendant dix minutes à peu près, de marcher, sans proférer une seule parole,

dans le cercle de lumière tremblante que projetait autour de nous la lanterne maudite. Au bout de ce temps, Maurice s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit-il. En effet, j'entendais se briser dans une espèce de ravine les eaux d'une petite rivière, qui descendait du versant occidental du mont Cheville; et qui, traversant la grande route, sous un pont que je commençais à distinguer, allait se jeter dans le Rhône, qui n'était lui-même qu'à deux cents pas de nous.

Pendant que je faisais ces remarques, Maurice faisait ses préparatifs. Ils consistaient à quitter ses souliers et ses guêtres, à mettre bas son pantalon, et à relever sa chemise, en la roulant et en l'attachant avec des épingles autour de sa veste ronde. Cet accoutrement mi-parti lui donnait l'air d'un portrait en pied d'après Holbein ou Albert Durer. Tandis que je le considérais, il se retourna de mon côté.

— Si vous voulez en faire autant? me dit-il.

— Vous allez donc descendre dans l'eau?

— Et comment voulez-vous avoir des truites pour votre déjeuner, si je ne vais pas vous les chercher?

— Mais je ne veux pas pêcher, moi!

— Mais vous venez pour me voir pêcher, n'est-ce pas?

— Sans doute.

—Alors défaites votre pantalon. A moins que vous

n'aimiez mieux venir avec votre pantalon ; vous êtes libre. Il ne faut pas disputer des goûts.

Alors il descendit dans le ravin pierreux et escarpé au fond duquel grondait le torrent, et où se devait accomplir la pêche miraculeuse.

Je le suivis en chancelant sur les cailloux qui roulaient sous mes pieds, me retenant à lui, qui était debout et ferme comme un bâton ferré. Nous avions à peu près trente pieds à descendre dans ce chemin rapide et mouvant. Maurice vit combien j'aurais de peine à faire ce trajet sans son aide. — Tenez, me dit-il, portez la lanterne. Je la pris sans me le faire répéter. Alors, de la main que je lui laissais libre, il me saisit le bras sous l'épaule, avec une force dont je croyais ce corps grêle incapable, force de montagnard, que j'ai retrouvée en pareille circonstance dans des enfants de dix ans, me soutint et me guida dans cette descente dangereuse, son instinct de guide bon et fidèle l'emportant sur la rancune qu'il m'avait conservée jusque-là, si bien que, grâce à son aide, j'arrivai sans accident au bord de l'eau. J'y trempai la main, elle était glacée.

— Vous allez descendre là dedans, Maurice? lui dis-je.

— Sans doute, répondit-il en me prenant la lanterne des mains et en posant un pied dans le torrent.

— Mais cette eau est glacée, repris-je en le retenant par le bras.

— Elle sort de la neige à une demi-lieue d'ici, me répondit-il, sans comprendre le véritable sens de mon exclamation.

— Mais je ne veux pas que vous entriez dans cette eau, Maurice!

— N'avez-vous pas dit que vous vouliez manger des truites demain à votre déjeuner?

— Oui, sans doute, je l'ai dit, mais je ne savais pas qu'il fallait, pour me passer cette fantaisie, qu'un homme... que vous, Maurice, entrassiez jusqu'à la ceinture dans ce torrent glacé, au risque de mourir dans huit jours d'une fluxion de poitrine. Allons, venez, venez, Maurice.

— Et la maîtresse, qu'est-ce qu'elle dira?

— Je m'en charge; allons, Maurice, allons-nous-en.

— Cela ne se peut pas; et Maurice mit sa seconde jambe dans l'eau.

— Comment! cela ne se peut pas?

— Sans doute, il n'y a pas que vous qui aimez les truites. Je ne sais pas pourquoi, même; mais tous les voyageurs aiment les truites, un mauvais poisson plein d'arêtes. Enfin il ne faut pas disputer des goûts.

— Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que s'il n'en faut pas pour vous, il en faudra pour d'autres, et qu'ainsi, puisque m'y voilà, autant que je fasse ma pêche tout de suite.

Voyez-vous, il y a d'autres voyageurs qui aiment le chamois, et ils disent quelquefois : —Demain soir, en revenant des salines, nous voudrions bien manger du chamois. —Du chamois ! une mauvaise chair noire ; autant vaudrait manger du bouc. Enfin n'importe ! Alors, quand ils ont dit cela, la maîtresse appelle Pierre, comme elle a appelé Maurice, quand vous avez dit : Je veux manger des truites ; car Pierre, c'est le chasseur, comme moi je suis le pêcheur ; et elle dit à Pierre : Pierre, il me faudrait un chamois ; comme elle m'a dit à moi : Maurice, il me faudrait des truites. Pierre dit : C'est bon, et il part avec sa carabine à deux heures du matin. Il traverse des glaciers dans les fentes desquels le village tout entier tiendrait ; il grimpe sur les rochers où vous vous casseriez le cou vingt fois, si j'en juge par la manière dont vous avez descendu tantôt cette rigole-ci ; et puis, à quatre heures de l'après-midi, il revient avec une bête au cou, jusqu'à ce qu'un jour il ne revienne pas !

— Comment cela ?

— Oui ; Jean, qui était avant Pierre, s'est tué, et Joseph, qui était avant moi, est mort d'une maladie comme vous l'appeliez tout à l'heure, d'une fluxion... Eh bien ! ça ne m'empêche pas de pêcher des truites, et ça n'empêche pas Pierre de chasser le chamois.

— Mais j'avais entendu dire, repris-je avec éton-

nement, que ces exercices étaient des plaisirs pour ceux qui s'y livraient, des plaisirs qui devenaient un besoin irrésistible ; qu'il y avait des pêcheurs et des chasseurs qui allaient au-devant de ces dangers, comme on va à des fêtes ; qui passaient la nuit dans les montagnes pour attendre les chamois à l'affût, qui dormaient sur la rive des fleuves pour y jeter leurs filets à la pointe du jour.

— Ah ! oui, dit Maurice avec un accent profond dont je l'aurais cru incapable ; oui, cela est vrai, il y en a qui sont comme vous dites.

— Mais lesquels donc ?

— Ceux qui chassent et qui pêchent pour eux.

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, sans cesser de regarder cet homme qui venait de jeter, sans s'en douter, un si amer argument dans le bassin inégal de la justice humaine. Au milieu de ces montagnes, dans ces Alpes, dans ce pays des hautes neiges, des aigles et de la liberté, se plaidait donc aussi, sans espoir de le gagner, ce grand procès de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent. Là aussi, il y avait des hommes dressés, comme les cormorans et les chiens de chasse, à rapporter à leurs maîtres le poisson et le gibier, en échange duquel on leur donnait un morceau de pain. C'était bien bizarre, car qui empêchait ces hommes de pêcher et de chasser pour eux ? L'habitude d'obéir... C'est dans les hommes mêmes qu'elle veut faire

libres, que la liberté trouve ses plus grands obstacles.

Pendant ce temps, Maurice, qui ne se doutait guère à quelles réflexions m'avait conduit sa réponse, était descendu dans l'eau jusqu'à la ceinture, et commençait une pêche dont je n'avais aucune idée, et que j'aurais peine à croire possible, si je ne l'avais pas vue. Je compris alors à quoi lui servaient les instruments dont je l'avais vu s'armer, au lieu de ligne ou de filet.

En effet, cette lanterne avec son long tuyau était destinée à explorer le fond du torrent, tandis que le haut du conduit, sortant de l'eau, laissait pénétrer dans l'intérieur du globe la quantité d'air suffisante à l'alimentation de la lumière. De cette manière, le lit de la rivière se trouvait éclairé circulairement d'une grande lueur trouble et blafarde, qui allait s'affaiblissant au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de son centre lumineux. Les truites qui se trouvaient dans le cercle qu'embrassait cette lueur ne tardaient pas à s'approcher du globe, comme font les papillons et les chauves-souris attirés par la lumière, se heurtant à la lanterne, et tournant tout autour. Alors Maurice levait doucement la main gauche qui tenait le falot; les étranges phalènes, fascinées par la lumière, la suivaient dans son mouvement d'ascension; puis, dès que la truite paraissait à fleur d'eau, sa main droite, armée de la serpe, frappait

le poisson à la tête, et toujours si adroitement, qu'étourdi par la violence du coup, il tombait au fond de l'eau, pour reparaître bientôt mort et sanglant, et passer incontinent dans le sac suspendu au cou de Maurice comme une carnassière.

J'étais stupéfait ; cette intelligence supérieure, dont j'étais si fier il n'y avait que cinq minutes, était confondue ; car il est évident que si, la veille encore, je m'étais trouvé dans une île déserte avec des truites au fond d'une rivière pour toute nourriture, et n'ayant pour les pêcher qu'une lanterne et une serpe, cette intelligence supérieure ne m'aurait probablement pas empêché de mourir de faim.

Maurice ne soupçonnait guère l'admiration qu'il venait de m'inspirer, et continuait d'augmenter mon enthousiasme par les preuves renouvelées de son habileté, choisissant, comme un propriétaire dans son vivier, les truites qui lui paraissaient les plus belles, et laissant tourner impunément autour de la lanterne le menu fretin qui ne lui semblait pas digne de la sauce au bleu. Enfin je n'y tins plus, je mis bas pantalon, bottes et chaussettes, je complétai mon accoutrement de pêcheur sur le modèle de celui de Maurice, et sans penser que l'eau avait à peine deux degrés au dessus de zéro, sans faire attention aux cailloux qui me coupaient les pieds, j'allai prendre de la main de mon acolyte la serpe et la lanterne au moment où une superbe truite

venait se mirer; je l'amenai à la surface avec les précautions que j'avais vu employer à mon prédécesseur, et au moment où je la jugeai à portée, je lui appliquai au milieu du dos, de peur de la manquer, un coup de serpe à fendre une bûche.

La pauvre bête remonta en deux morceaux.

Maurice la prit, l'examina un instant, et la rejeta avec mépris à l'eau, en disant : — C'est une truite déshonorée.

Déshonorée ou non, je comptais bien manger celle-là, et non une autre; en conséquence je repêchai mes deux fragments qui s'en allaient chacun de leur côté, et je revins au bord : il était temps. Je grelottais de tous mes membres, et mes dents cliquetaient.

Maurice me suivit. Il avait son contingent de poisson; trois quarts d'heure lui avaient suffi pour pêcher huit truites. Nous nous rhabillâmes, et nous prîmes rapidement le chemin de l'auberge.

Pardieu! me disais-je en revenant, si une de mes trente mille connaissances parisiennes fût passée, ce qui eût été possible, sur la route en vue de laquelle je me livrais, il y a un instant, à l'exercice de la pêche, et qu'elle m'eût reconnu au milieu d'un torrent glacé, dans le singulier costume que j'avais été forcé d'adopter, une serpe d'une main et une lanterne de l'autre, je suis bien certain que, jour pour jour, au bout du temps nécessaire à son retour

de Bex à Paris, et à l'arrivée des journaux de Paris à Bex, j'aurais eu la surprise de lire dans la première gazette qui me serait tombée entre les mains, que l'auteur d'*Antony* avait eu le malheur de devenir fou, pendant son voyage dans les Alpes; *ce qui*, n'eût-on pas manqué d'ajouter, *est une perte irréparable pour l'art dramatique !*

Et tout en me faisant ces réflexions qu'entretenait ma congélation croissante, je pensais à un escabeau que j'avais remarqué dans la cheminée de la cuisine, et sur lequel, au moment où j'avais quitté l'auberge, s'épanouissait, à quarante-cinq degrés de chaleur, un énorme chat de gouttière dont j'avais admiré l'incombustibilité; et je me disais : Aussitôt que je serai arrivé, j'irai droit à la cheminée de la cuisine, je chasserai le chat, et je me mettrai sur son escabeau.

En effet, dominé par cette idée, qui me donnait du courage en me donnant de l'espoir, je précipitai le pas, et comme, pour me réchauffer provisoirement les doigts, je m'étais muni de la lanterne, j'arrivai sans accident, malgré ma course accélérée, à la porte de l'auberge dans l'intérieur de laquelle je devais trouver le bienheureux escabeau qui, pour le moment, était l'objet de tous mes désirs. Je sonnai en homme qui n'a pas le temps d'attendre. L'hôtesse vint nous ouvrir elle-même; je passai auprès d'elle comme une apparition, je traversai la salle à man-

ger, comme si j'avais été poursuivi, et je me précipitai dans la cuisine.

Le feu était éteint.

Au même instant, j'entendis la maîtresse de l'hôtel, qui m'avait suivi aussi vite qu'elle avait pu le faire, demander à Maurice : — Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur ?

— Je crois qu'il a froid, répondit Maurice.

Dix minutes après j'étais dans un lit bassiné, et j'avais à la portée de ma main un bol de vin chaud, les symptômes m'ayant paru assez inquiétants pour combattre le mal par les toniques et les révulsifs.

Grâce à ce traitement énergique, j'en fus quitte pour un rhume abominable.

Mais aussi j'ai eu l'honneur de découvrir et de constater le premier un fait important pour la science, et dont l'Institut et *la Cuisinière Bourgeoise* me sauront gré, je l'espère :

C'est que, dans le Valais, les truites se pèchent avec une serpe et une lanterne.

LES SALINES DE BEX.

Le lendemain, après avoir mangé le train de devant de ma truite, je me mis en route pour les salines.

Maurice, avec lequel j'étais tout à fait raccommodé, m'indiqua un petit chemin qui part du jardin même de l'auberge, et qui conduit à l'établissement d'exploitation par une route plus courte et plus pittoresque. La première montée, qui est assez fatigante, mais où chaque pas que l'on fait élargit le paysage, une fois gravie, on arrive à un sentier qui traverse un bois de beaux châtaigniers, que rien ne protége contre la gourmandise des voyageurs. A cette vue je me rappelai aussitôt mon ancien métier de maraudeur, et à l'aide d'une grosse pierre, que je jetai de toute ma force contre le tronc de l'arbre

qui se trouva le plus à ma portée, je fis tomber une véritable pluie de châtaignes. Comme elles étaient encore renfermées dans leurs coques, je procédai incontinent à l'extraction d'icelles par le procédé connu de tout collégien, procédé qui consiste à les faire rouler délicatement entre le gazon et la semelle de la botte, jusqu'à ce que la pression combinée avec la rotation amène un résultat satisfaisant. Au bout de dix minutes, j'avais mes poches pleines, et je m'étais remis en route, grignotant les *castaneæ molles*, comme aurait pu le faire un écureuil, ou un berger de Virgile.

C'est une admirable recette contre la fatigue et l'ennui, et je l'indique ici comme tel à tout voyageur pédestre, que de faire, dans les chemins qui n'offrent point par eux-mêmes grande distraction, travailler leur âme ou leur bête. Quant à moi, c'est le procédé que j'employai, et que je me promets bien d'employer encore dans mes nouvelles courses. Pour occuper mon âme, j'avais en réserve dans ma tête trois ou quatre odes de Victor ou de Lamartine, que je répétais tout haut, recommençant aussitôt que j'avais achevé, finissant par ne plus comprendre le sens des paroles, délicieusement bercé dans l'ivresse du nombre et de l'harmonie. Pour donner de la besogne à ma bête, je bourrais toutes mes poches d'autant de châtaignes ou de noix qu'elles en pouvaient contenir ; puis, les en tirant une à une, je les

épluchais du bout de mon canif avec la patience méticuleuse d'un artiste qui sculpterait la tête de M. de Voltaire sur une canne de houx. Grâce à ces deux ressources, le temps et la distance cessaient de se diviser par heures et par lieues. Enfin si une mauvaise disposition d'esprit m'ôtait la mémoire, si les arbres qui bordaient le chemin ne m'offraient pas de récolte, je poussais avec persévérance un petit caillou du pied, et cela revenait absolument au même.

J'arrivai donc aux salines sans trop savoir le temps que je mis à faire la route. Ce sont les mineurs eux-mêmes qui, à tour de rôle et dans leurs heures de repos, se chargent de conduire les voyageurs. Je m'adressai à l'un d'eux ; il fit aussitôt ses dispositions pour notre petit voyage : elles consistaient à nous mettre à chacun entre les mains une lampe allumée, et dans la poche un briquet, des allumettes et de l'amadou. Ces précautions prises, nous nous avançâmes vers une entrée taillée dans la montagne, et dont l'orifice, surmonté d'une inscription indiquant le jour où le premier coup de pioche avait été donné dans la montagne, présentait une ouverture de huit pieds de haut sur cinq de large.

Mon guide entra dans le premier souterrain, et je le suivis : la galerie dans laquelle nous marchions s'enfonce hardiment et en droite ligne dans la montagne, taillée partout dans la même proportion de

largeur et de longueur que nous avons citée; de place en place, des inscriptions indiquent les progrès annuels des ouvriers mineurs, qui tantôt ont eu à percer le roc vif, où s'émoussaient les outils les mieux trempés, et tantôt une terre friable qui à chaque minute menaçait les travailleurs d'un éboulement qu'ils ne prévenaient qu'à l'aide d'un revêtement de charpente soutenu par des étais : cette avenue est bordée, de chaque côté, de deux ruisseaux coulant dans des ornières de bois ; celui que j'avais à ma droite contenait de l'eau salée, et celui que j'avais à ma gauche de l'eau sulfureuse, dont la montagne fournit une certaine quantité, que l'on sépare avec soin de l'autre. Quant au terrain sur lequel on marche, c'est un prolongement de planches glissantes, larges de dix-huit pouces et mises bout à bout.

A peine a-t-on fait cent pas dans cette galerie, qu'on trouve à sa droite un petit escalier composé de quelques marches ; il conduit au premier réservoir, qui a neuf pieds de hauteur sur quatre-vingts pieds de circonférence : le liquide qu'il renferme contient cinq ou six parties de matières salines sur cent parties d'eau.

Vingt-cinq pas plus loin, et toujours en suivant la même galerie, on arrive au deuxième réservoir; on y monte, comme au premier, à l'aide de quelques marches de bois rendues glissantes par l'hu-

midité : celui-là, comme l'autre, a neuf pieds de profondeur, mais une circonférence double; l'eau qu'il renferme contient vingt-six parties de matières salines au lieu de cinq.

Un des échos les plus remarquables que j'aie entendus de ma vie, après celui de la Simonetta près de Milan, qui répète cinquante-trois fois les paroles qu'on lui jette, est sans contredit celui du second réservoir : au moment de descendre dans la galerie, mon guide m'arrêta par le bras, et, sans me prévenir, poussa un cri; je crus que la montagne s'abîmait sur nous, tant la caverne s'emplit aussitôt de bruit et de rumeur; une minute au moins s'écoula avant que le dernier frémissement de cet écho réveillé si violemment consentît à s'éteindre; on l'entendait gronder sourdement, se heurtant aux cavités du roc, comme un ours surpris, qui s'enfonce dans les dernières profondeurs de sa tanière. Il y a quelque chose d'effrayant dans cette répercussion bruyante du bruit de la voix humaine, dans un lieu où elle n'était pas destinée à parvenir, et où celle de Dieu même ne devrait arriver qu'au jour du jugement dernier.

Nous nous remîmes en route; bientôt mon guide ouvrit une balustrade ronde située à notre droite, et mettant le pied sur le premier degré d'une échelle qui s'enfonçait presque perpendiculairement dans un gouffre, il me demanda si je voulais le

suivre. Je l'invitai à descendre le premier, afin que je pusse un peu me rendre compte des facilités du chemin ; il descendit en conséquence le long d'une première échelle dont le pied reposait sur une pointe de terrain contre laquelle une seconde échelle, qui conduisait plus bas, venait s'appuyer. C'est de ce premier plateau qu'il m'apprit que le puits dans lequel il m'avait précédé contenait une source d'eau saline que les voyageurs avaient l'habitude de visiter. Je n'éprouvais pas une curiosité bien vive pour le phénomène qu'on me promettait ; je trouvais la route qui y conduisait assez mal éclairée, et le chemin passablement ardu. Cependant une mauvaise honte me poussa, je posai à mon tour le pied sur le premier échelon ; le guide, qui vit mon mouvement, l'imita aussitôt, et nous nous mîmes à descendre, lui la seconde et moi la première échelle ; lui avec l'insouciance d'un homme habitué au trajet, et moi comptant scrupuleusement un à un les degrés que je descendais.

Au bout de cinq minutes de cet exercice, et arrivé à mon deux cent soixante-quinzième degré, je m'arrêtai au beau milieu de mon échelle, et, jetant les yeux au-dessous de moi, je vis mon guide, réglant toujours sa descente sur la mienne, et se maintenant à la distance où nous étions lors du départ. La lampe qu'il portait éclairait autour de lui la paroi humide et brillante du rocher ; mais au-

dessous de ses pieds tout rentrait dans l'obscurité : j'apercevais seulement la pointe d'une autre échelle qui m'indiquait, à n'en pouvoir douter, que nous n'étions pas au bout de notre course. En me voyant arrêté, le guide s'était arrêté aussi, moi regardant en bas, lui regardant en haut.— Eh bien ! me dit-il.

— Dites donc, l'ami, repris-je, lui faisant une question en même temps qu'une réponse, est-ce que nous ne sommes pas bientôt au bout de la plaisanterie ?

— Nous avons fait un peu plus du tiers du chemin.

— Ah ! ainsi nous avons encore quatre cent cinquante échelons à peu près à descendre ? Le guide abaissa la tête pour compter plus à son aise, puis après un instant il la releva.

— Quatre cent cinquante-sept, dit-il. Il y a cinquante-deux échelles à la suite les unes des autres ; les cinquante et une premières ont chacune quatorze pieds, et la dernière dix-huit.

— Ce qui me fait, dites-vous, une profondeur de quatre cent cinquante-sept au-dessous de moi ?

— En droite ligne.

— De sorte que si mon échelle cassait ?...

— Vous tomberiez de cent pieds plus haut que si vous tombiez de la flèche du clocher de Strasbourg.

Il n'avait pas achevé ces mots que, convaincu que je n'avais pas trop de mes deux mains pour

prévenir autant qu'il était en moi cet accident, je lâchai, pour me cramponner à l'échelle pliante au milieu de laquelle j'étais juché comme un scarabée sur un brin d'herbe, ma lampe, que j'eus le plaisir de suivre des yeux tant que son lumignon brûla, puis ensuite d'entendre heurter les unes après les autres les échelles qu'elle rencontrait sur sa route, jusqu'à ce qu'enfin un bruit sourd, produit par son contact avec l'eau, m'annonça qu'elle venait d'arriver où nous allions.

— Qu'est-ce que c'est? me dit le guide.

— Un étourdissement, voilà tout.

— Ah! diable, il faut vous en défaire ; ça n'est pas sain dans nos pays.

Sous ce rapport j'étais parfaitement de son avis; en conséquence je secouai la tête ainsi que fait un homme qui se réveille, et je me remis à descendre avec plus de précaution encore qu'auparavant, si cela était possible; comme j'étais privé de ma lumière, je rejoignis mon guide qui brillait fièrement sur son échelle comme un ver luisant sur la haie, et nous continuâmes à descendre. Au bout de dix minutes, nous étions arrivés au bas de la cinquante-deuxième échelle, sur un rebord glaisant, un pied au-dessous duquel était l'eau ; je cherchai à sa surface ma malheureuse lampe; elle avait plongé, à ce qu'il paraît.

Arrivé là, je m'aperçus d'une chose à laquelle la

préoccupation antérieure de mon esprit m'avait empêché de songer, c'est que je pouvais respirer à peine : il me semblait que ces parois étroites me pressaient la poitrine comme dans un rêve, et m'étouffaient. En effet l'air extérieur ne pénétrait jusqu'à nous que par l'ouverture de la porte d'entrée, et nous étions, comme je l'ai déjà dit, à sept cent trente-deux pieds au-dessous du niveau de la galerie; et comme la galerie elle-même est à neuf cents pieds à peu près du sommet de la montagne, je me trouvais avoir pour le moment quinze ou seize cents pieds de terre par-dessus la tête ; on étoufferait à moins.

Le malaise que j'éprouvais nuisit beaucoup à l'attention que je prêtai à mon guide, qui m'expliqua les divers travaux de mine à l'aide desquels on était arrivé où nous étions. Je me rappelle cependant qu'il me dit que l'espoir de trouver une source plus abondante avait encore déterminé une fouille plus profonde, qu'on exécutait à l'aide d'une sonde qui était déjà parvenue à cent cinquante pieds, lorsqu'elle se trouva arrêtée par un obstacle qu'elle ne put vaincre, et contre lequel tous les instruments d'acier vinrent s'émousser. Les ouvriers pensèrent qu'un ennemi de l'exploitation avait, pendant que les mineurs dînaient ou prenaient du repos, jeté un boulet dans le tuyau, et que c'était ce boulet qui faisait obstacle.

Cependant, telle qu'elle est, cette source, qui est la plus forte de toutes, puisqu'elle contient vingt-huit parties de matières salines sur cent parties d'eau, est assez abondante. Tous les cinq ans, on vide le puits; on réduit, par le mélange de l'eau ordinaire, le liquide que l'on en tire à vingt-deux parties de matière saline seulement, degré auquel il faut que cette eau soit parvenue pour être soumise à l'ébullition. Les autres sources, au contraire, qui, plus faibles, ne contiennent que six parties de matières salines sur cent parties d'eau, renforcent leur principe salin, en coulant à travers des épines où s'opère une évaporation de la partie aqueuse qui augmente d'autant la matière saline.

Ces explications données, mon guide remit le pied sur l'échelle, et j'avoue que ce fut avec un certain plaisir que je le vis commencer son ascension, qui fut suivie de la mienne. Toutes deux s'accomplirent sans accident, et je me retrouvai avec plaisir sur le terrain plus solide de la galerie.

Nous continuâmes de nous enfoncer dans cet immense corridor percé en ligne si droite que, chaque fois que nous nous retournions, nous pouvions voir l'entrée illuminée par les rayons du soleil, diminuant graduellement de largeur et de hauteur au fur et à mesure que nous nous éloignions d'elle. A quatre mille pieds de l'entrée, la galerie fait un coude ; avant de m'engager dans ce premier

détour, je me retournai une dernière fois ; le jour intérieur brillait encore à l'extrémité de ce long tuyau, mais faible et isolé comme une étoile dans la nuit ; je fis un pas et il disparut.

Au bout de quatre mille autres pieds à peu près, on arrive au filon de sel fossile : là le souterrain s'élargit, et l'on se trouve bientôt dans une immense cavité circulaire : tout ce que les hommes ont pu arracher aux larges flancs de la montagne, ils l'ont fait : tant que la terre a conservé un principe salin, ils ont creusé avaricieusement pour arriver au bout : aussi partout voit-on de nouvelles galeries commencées, puis abandonnées, qui ressemblent à des niches de saints ou à des cellules d'ermites. Il y a quelque chose de triste dans cette pauvre carrière vide, comme une maison pillée dont on a laissé toutes les portes ouvertes.

A quelques pas de là, un rayon de jour extérieur illumine une grande roue verticale de trente-six pieds de diamètre, mise en mouvement par un courant d'eau douce qui tombe du haut de la montagne. Cette roue fait agir des pompes destinées à extraire des puits l'eau salée et l'eau sulfureuse, et à les amener à la hauteur des rigoles qui les conduisent hors de la mine. Ce rayon de jour arrivait jusqu'à nous par un soupirail presque circulaire, pratiqué dans le but de renouveler l'air intérieur de la mine, et qui va aboutir verticalement au sommet

de la montagne. Mon guide m'assura qu'à l'aide de cet immense télescope on pouvait, quand le temps était bien beau, distinguer les étoiles en plein midi. Ce jour-là justement il n'y avait pas un nuage au ciel; je regardai en conséquence avec l'attention la plus scrupuleuse pendant l'espace de dix minutes, au bout desquelles je demeurai convaincu qu'il y avait dans l'assertion de mon Valaisan beaucoup d'amour-propre national.

Ma station sous le soupirail avait du moins produit un résultat, c'est celui de me remplir la poitrine d'un air un peu plus respirable que celui que je humais depuis une demi-heure; aussi, ma provision faite, je me remis en route avec un nouveau courage. Bientôt mon guide s'arrêta pour me demander si je préférais m'en aller par le fondement d'en haut ou le fondement d'en bas; je lui demandai quelle différence il faisait entre ces deux sorties; il me répondit que par le premier il y avait quatre cents marches à monter, et par le second sept cents marches à descendre. Je me décidai incontinent pour les quatre cents marches à monter; je me rappelais mon puits, et j'avais assez d'une expérience comme celle-là pour un jour.

Arrivés au haut de l'escalier, nous aperçûmes la lumière du jour au bout de la galerie dans laquelle nous nous trouvions. J'avoue que cette vue me fut assez agréable : j'avais fait trois quarts de lieue

dans la mine, et je trouvais le chemin fort curieux, mais un peu trop accidenté.

La sortie vers laquelle nous marchions débouche dans un vallon étroit et sauvage. Un sentier assez rapide nous ramena en une demi-heure à la porte par laquelle nous étions entrés; c'était le moment de régler mes comptes avec mon guide; j'avais une course et une lampe à lui payer; j'évaluai les deux choses à six francs, et je reconnus à ses remercîments qu'il se regardait comme largement rétribué.

J'étais de retour à Bex à onze heures du matin; c'était d'assez bonne heure encore pour que je continuasse ma journée. Martigny, où je comptais aller coucher, n'étant qu'à cinq lieues et demie de pays de distance, je ne m'arrêtai donc à l'auberge que pour charger mon sac et prendre mon bâton. La première ville que l'on rencontre en sortant de Bex est Saint-Maurice : ce nom est celui du chef de la légion thébéenne, qui y subit le martyre avec ses six mille six cents (1) soldats, plutôt que de renier la religion du Christ.

(1) Selon l'auteur du livre *de Gestis Francorum*, — et 6666 selon la légende du moine d'Agaune; ce dernier nombre est aussi adopté par *Adon*, archevêque de Vienne, dans son *Abrégé de la vie des Saints*. Venance Fortunat, évêque de Poitiers, célébra en 590 cette glorieuse mort par un poëme, dont nous extrayons quelques vers :

Turbine sub mundi cum persequebantur iniqui
Christicolasque daret sæva procella neci,

Saint-Maurice fut regardé de tout temps comme la porte du Valais : en effet, les deux chaînes de montagnes au milieu desquelles s'étend la vallée se rapprochent tellement sur ce point, que tous les soirs on peut fermer ce défilé avec une porte. César avait si bien compris l'importance de ce passage, qu'il avait fait ajouter des fortifications à sa force naturelle, afin d'avoir toujours à sa disposition ce passage des Alpes. A cette époque, Saint-Maurice se nommait Tarnade, du nom d'un château voisin

Frigore depulso succendens corda peregit
   Rupibus in gelidis fervida bella fide.
Quò, pie Maurici, ductor legionis opimæ,
   Traxisti fortes subdera colla viros,
Quos positis gladiis armarunt dogmata Pauli.
   Nomine pro Christi dulcius esse mori.
Pectore belligero poterant qui vincere ferro
   Invitant jugulis vulnera rara suis.
Hortantes se clade sua sic ire sub astra :
   Alter in alterius cæde natavit herus.
Adjuvit rapidus Rhodani fons sanguinis undas,
   Tinxit et alpinas ira cruenta nives.
Tali fine polos felix exercitus intrans,
   Junctus apostolicis plaudit honore choris.
Cingitur angelico super astra beata senatu,
   Mors fuit unde prius lux fovet inde viros,
Qui faciunt sacrum Paradisi crescere censum
   Hæredes Domini luce perenne dati.
Sidereo chorus iste throno cum carne locandus
   Cum veniet judex, arbiter orbis erit.
Sic pia turba simul, festinans cernere Christum,
   Ut cœlos peteret de nece fecit iter.

Castrum Tauredunense, qui fut enseveli en 562 sous l'éboulement du mont *Tauredunum.*

Plusieurs inscriptions funéraires attestent l'antiquité de Saint-Maurice, en même temps qu'elles constatent la force de sa position, puisque les Romains, qui craignaient avant tout la violation des tombeaux, avaient toujours soin de placer les cendres des personnes qui leur étaient chères à l'abri de la vengeance de leurs ennemis. La famille des *Sévères* surtout paraissait avoir adopté ce lieu pour sa demeure mortelle.

Les trois inscriptions suivantes font foi de ce que nous avançons, puisque la première constate qu'Antoine Sévère avait fait transporter de Narbonne à Tarnade le corps de son fils.

D. M.
ANTONI II SEVERI II NARBOMÆ II DE
FUNCTI QUI VIXIT ANNOS XXV
MENSES III. DIEBUS XXIV. ANTONIUS
SEVERUS PATER INFELIX CORPUS
DEPORTATUM HIC CONDIDIT.

M. PANSIO COR.
M. FILIO SEVERO
II VIR. FLAMINI
JULIA DECUMINA
MARITO.

D. PANSIO M. FL.
SEVERO ANNO XXXVI.
JULIA DECUMINA
MATER
FIL. PIENTISSIMO.

Tarnade était restée place forte et importante sous les empereurs, puisque la légion thébéenne, commandée par saint Maurice, et forte de six mille six cents soldats, s'y trouvait en garnison, lorsque Maximien voulut la faire sacrifier aux faux dieux, et que, ferme dans la foi naissante, elle préféra le supplice à l'abjuration. Bientôt après, comme ces vierges païennes qui adoptaient le christianisme, Tarnade, baptisée du sang des martyrs, change de nom et s'appelle *Agaune* ; l'époque précise de ce changement remonte à la fin du IVe siècle, puisque la carte théodosienne, qui parut vers l'an 380, lui conserve encore son ancien nom, et que dix ans après saint Martin étiquetait le reliquaire où étaient les ossements des Thébéens, reliques des *Martyrs d'Agaune*. Du reste la conversion de Tarnade remonte encore plus haut que l'époque que nous indiquons ici, puisque, s'il faut en croire une inscription qui est devenue la devise de sa maison de ville, elle était chrétienne depuis l'an 58 : « *Christiana sum ab anno* 58. »

L'étymologie du mot *Agaune* a fort occupé l'éru-

dition des savants du moyen âge ; le moine d'Agaune fait dériver ce nom du mot latin *Acaunus*, qui dériverait lui-même du mot celtique *Agaun*, lequel veut dire pays de rochers. D'autres pensent que ce fut saint Ambroise, allant en ambassade près de l'empereur Maximien à Trèves, et passant, vers l'an 385, à Tarnade, qui détermina ce changement, afin de donner au lieu où les Thébéens avaient été mis à mort un nom relatif à leur martyre : or, ce saint prélat nous apprend, dans une de ses lettres, que le nom du lieu où Samson termina sa vie, en écrasant avec lui les Philistins sous les ruines du temple, porte le nom d'*Agaunus*, du grec *Agon*. *Festus*, dans son vocabulaire, donne la signification de ce mot. *Agon* était, selon lui, la victime que les empereurs immolaient avant d'entreprendre leurs expéditions, afin de se rendre les dieux favorables : saint Jérôme dit toujours *Agones martyrum*, lorsqu'il parle des combats des martyrs : enfin on appelait *Agaunistici*, certains donatistes fanatiques qui cherchaient à se faire donner la mort : c'est donc, selon nous, en faveur de cette dernière version que cette *importante* question doit être décidée.

Quoi qu'il en soit, vers le IXe siècle, on joignit le nom du chef de la légion massacrée au nom qui exprimait le massacre : *Agaune* s'appela *Saint-Maurice d'Agaune*, puis enfin il a fini de nos jours par ne plus s'appeler que Saint-Maurice.

Les miracles opérés par les reliques des martyrs les mirent en telle réputation, que ceux des évêques des Gaules qui manquaient de saints dans leur diocèse, en envoyaient chercher à Agaune : bientôt les curés, jaloux du privilége de leurs supérieurs, poussèrent l'indiscrétion jusqu'à demander pour leur église, l'un un bras, l'autre une jambe ; les saints ossements, quelque nombreux qu'ils fussent, eussent probablement disparu jusqu'au dernier dans ce pillage, si l'empereur Théodose n'eût rendu un édit, qui défendit, sous les peines les plus rigoureuses, d'ouvrir leurs tombeaux. De cette manière, on sauva de la déprédation un millier de martyrs, et plusieurs bouteilles de leur sang. Karl le Grand, pour conserver ce précieux dépôt, fit cadeau à Saint-Maurice d'une fiole d'agate que le trésor de la ville a conservée jusqu'à nos jours. Il lui donna en même temps une table d'or pesant soixante marcs et enrichie de diamants, destinée à la communion : elle servit à faire les frais du voyage en terre sainte d'Amédée III, comte de Savoie.

Je me suis étendu sur les souvenirs antiques de Saint-Maurice, vu qu'en sortant de la ville, il est difficile d'en emporter un souvenir moderne, et j'en ai agi avec elle comme avec nos nobles actuels, que par politesse j'appelle encore de leurs vieux noms.

A peine sorti de Martigny, j'aperçus, en jetant

les yeux à ma droite, le petit ermitage de Notre-Dame de Sex, bâti ou plutôt cloué à la hauteur de huit cents pieds contre la paroi d'un rocher. On y monte par un petit sentier sans parapet, large, en quelques endroits, de moins de dix-huit pouces. Il est habité par un aveugle.

Mille pas plus loin et à la droite de la grande route, après dix minutes de marche, on trouve la petite chapelle de Véroliez, bâtie à la place même où saint Maurice a subi courageusement le martyre. A l'époque où cet événement eut lieu, le Rhône passait au pied du petit monticule sur lequel eut lieu le supplice, et la tête du saint détachée du corps roula jusque dans le fleuve, où elle disparut.

Il était trois heures de l'après-midi, et je voulais arriver à Martigny pour dîner. Je désirais consacrer quelque temps à la cascade de Pissevache, qu'on m'avait vantée comme une des merveilles de la Suisse. En effet, après une heure et demie de marche, en tournant un coude, je l'aperçus de loin, se découpant sur son rocher noir, comme un fleuve de lait qui se précipiterait de la montagne. L'eau est toujours une admirable chose dans un point de vue ; c'est à un paysage ce qu'une glace est à un appartement : c'est le plus animé des objets inanimés ; mais une cascade l'emporte sur tout, c'est véritablement de l'eau vivante ; on est tenté de lui donner une âme. On s'intéresse aux efforts écumeux qu'elle fait en se

heurtant contre les rochers; on écoute sa voix bruyante qui se plaint quand elle tombe; on gémit de sa chute, dont ne la console pas l'écharpe brillante que lui jette en passant le soleil, puis enfin on la suit avec intérêt dans son cours plus tranquille au milieu de la vallée, comme on suit dans le monde l'existence paisible d'un ami dont le matin a été agité par de violentes passions.

Pissevache descend d'une des plus belles montagnes du Valais, nommée Salanf; sa chute est d'environ quatre cents pieds.

LE BIFTECK D'OURS.

J'arrivai à l'hôtel de la poste à Martigny vers les quatre heures du soir.

— *Pardieu!* dis-je au maître de la maison en posant mon bâton ferré dans l'angle de la cheminée, et en ajustant mon chapeau de paille au bout de mon bâton, il y a une rude trotte de Bex ici.

— Six petites lieues de pays, monsieur.

— Oui, qui en font douze de France à peu près. Et d'ici à Chamouny?

— Neuf lieues.

— Merci. Un guide demain à six heures du matin.

— Monsieur va à pied?

— Toujours.

Et je vis que si mes jambes gagnaient quelque

chose en considération dans l'esprit de notre hôte, c'était certainement aux dépens de ma position sociale.

— Monsieur est artiste ? continua mon hôte.

— A peu près.

— Monsieur dîne-t-il ?

— Tous les jours, et religieusement.

En effet, comme les tables d'hôte sont assez chères en Suisse, et que chaque dîner coûte quatre francs, prix fait d'avance, et sur lequel on ne peut rien rabattre, j'avais longtemps, dans mes projets d'économie, essayé de rattraper quelque chose sur cet article. Enfin, après de longues méditations, j'étais parvenu à trouver un terme moyen entre la rigidité scrupuleuse des hôteliers et le cri de ma conscience : c'était de ne me lever de table qu'après avoir mangé pour une valeur comparative de six francs ; de cette manière, mon dîner ne me coûtait que quarante sous. Seulement, en me voyant acharné à l'œuvre et en m'entendant dire : *Garçon, le second service !* l'hôte marmottait entre ses dents : Voilà un Anglais qui parle fort joliment le français.

Vous voyez que le maître de l'auberge de Martigny n'était pas doué de la science physiognomonique de son compatriote Lavater, puisqu'il osait me faire cette question au moins impertinente :

— Monsieur dîne-t-il ?

Lorsqu'il eut entendu ma réponse affirmative :

— Monsieur est bien tombé aujourd'hui, continua-t-il ; nous avons encore de l'ours.

— Ah ! ah ! fis-je, médiocrement flatté du rôti. Est-ce que c'est bon, votre ours ?

L'hôtelier sourit en secouant la tête avec un mouvement de haut en bas, qui pouvait se traduire ainsi : Quand vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger d'autre chose.

— Très-bien, continuai-je ; et à quelle heure votre table d'hôte ?

— A cinq heures et demie.

Je tirai ma montre, il n'était que quatre heures dix minutes. — C'est bon, dis-je à part moi, j'aurai le temps d'aller voir le vieux château.

— Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire, et pour lui expliquer de quelle époque il est ? me dit l'hôte, répondant à mon *a parté*.

— Merci, je trouverai mon chemin tout seul ; quant à l'époque à laquelle remonte votre château, ce fut Pierre de Savoie, surnommé le Grand, qui, si je ne me trompe, le fit élever vers la fin du douzième siècle.

— Monsieur sait notre histoire aussi bien que nous.

Je le remerciai pour l'intention, car il était évident qu'il croyait me faire un compliment.

— Oh ! reprit-il, c'est que notre pays a été fameux

autrefois; il avait un nom latin, il a soutenu de grandes guerres, et il a servi de résidence à un empereur de Rome.

— Oui, repris-je en laissant, comme le professeur du *Bourgeois gentilhomme*, tomber négligemment la science de mes lèvres; oui, Martigny est l'*Octodurum* des Celtes, et ses habitants actuels sont les descendants des Véragrians dont parlent César, Pline, Strabon et Tite-Live, qui les appellent même demi-Germains. Cinquante ans environ avant Jésus-Christ, Sergius Galba, lieutenant de César, y fut assiégé par les Sédunois : l'empereur Maximien y voulut faire sacrifier son armée aux faux dieux, ce qui donna lieu au martyre de saint Maurice et de toute la légion thébéenne; enfin, lorsque Petronius, préfet du prétoire, fut chargé de diviser les Gaules en dix-sept provinces, il sépara le Valais de l'Italie, et fit de votre ville la capitale des Alpes Pennines, qui devaient former avec la Tarentaise la septième province viennoise. N'est-ce pas cela, mon hôte?

Mon hôte était stupéfait d'admiration. Je vis que mon effet était produit; je m'avançai vers la porte, il se rangea contre le mur, le chapeau à la main, et je passai fièrement devant lui, fredonnant aussi faux que cela m'est possible :

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends!...

Je n'avais pas descendu dix marches, que j'entendis mon homme crier à tue-tête au garçon :

— Préparez pour monsieur le n° 3. C'était la chambre où avait couché Marie-Louise, lorsqu'elle passa à Martigny en 1829.

Ainsi mon pédantisme avait porté le fruit que j'en espérais. Il m'avait valu le meilleur lit de l'auberge, et depuis que j'avais quitté Genève, les lits faisaient ma désolation.

C'est qu'il faut vous dire que les lits suisses sont composés purement et simplement d'une paillasse et d'un sommier sur lequel on étend, en la décorant du titre de drap, une espèce de nappe si courte, qu'elle ne peut ni se replier à l'extrémité inférieure sous le matelas, ni se rouler à l'extrémité supérieure, autour du traversin, de sorte que les pieds ou la tête en peuvent jouir alternativement, il est vrai, mais jamais tous deux à la fois. Ajoutez à cela que, de tous côtés, le crin sort roide et serré à travers la toile, ce qui produit sur la peau du voyageur le même effet à peu près que s'il était couché sur une immense brosse à tête.

C'est donc bercé par l'espérance d'une bonne nuit que je fis dans la ville et dans les environs une tournée d'une heure et demie, espace de temps suffisant pour voir tout ce qu'offre de remarquable l'ancienne capitale des Alpes Pennines.

Lorsque je rentrai, les voyageurs étaient à table :

je jetai un coup d'œil rapide et inquiet sur les convives ; toutes les chaises se touchaient, et toutes étaient occupées ; je n'avais pas de place !...

Un frisson me courut par tout le corps, je me retournai pour chercher mon hôte. Il était derrière moi. Je trouvai à sa figure une expression méphistophélique. Il souriait.

— Et moi, lui dis-je, et moi, malheureux !...

— Tenez, me dit-il, en m'indiquant du doigt une petite table à part ; tenez, voici votre place ; un homme comme vous ne doit pas manger avec tous ces gens-là.

— Oh ! le digne Octodurois ! et je l'avais soupçonné !...

C'est qu'elle était merveilleusement servie, ma petite table. Quatre plats formaient le premier service, et au milieu était un bifteck d'une mine à faire honte à un bifteck anglais ! Mon hôte vit qu'il absorbait mon attention. Il se pencha mystérieusement à mon oreille : Il n'y en aura pas de pareil pour tout le monde, me dit-il.

— Qu'est-ce donc que ce bifteck ?

— Du filet d'ours ! rien que cela !

J'aurais autant aimé qu'il me laissât croire que c'était du filet de bœuf.

Je regardais machinalement ce mets si vanté, qui me rappelait ces malheureuses bêtes que, tout petit, j'avais vues, rugissantes et crottées, avec une chaîne

au nez et un homme au bout de la chaîne, danser lourdement, à cheval sur un bâton, comme l'enfant de Virgile; j'entendais le bruit mat du tambour sur lequel l'homme frappait, le son aigu du flageolet dans lequel il soufflait, et tout cela ne me donnait pas, pour la chair tant vantée que j'avais devant les yeux, une sympathie bien dévorante. J'avais pris le bifteck sur mon assiette, et j'avais senti, à la manière triomphante dont ma fourchette s'y était plantée, qu'il possédait au moins cette qualité qui devait rendre les moutons de mademoiselle Scudéry si malheureux. Cependant j'hésitais toujours, le tournant et retournant sur ses deux faces rissolées, lorsque mon hôte, qui me regardait sans rien comprendre à mon hésitation, me détermina par un dernier : *Goûtez-moi cela, et vous m'en direz des nouvelles.*

En effet, j'en coupai un morceau gros comme une olive, je l'imprégnai d'autant de beurre qu'il était capable d'en éponger, et en écartant les lèvres, je le portai à mes dents plutôt par mauvaise honte que dans l'espoir de vaincre ma répugnance. Mon hôte, debout derrière moi, suivait tous mes mouvements avec l'impatience bienveillante d'un homme qui se fait un bonheur de la surprise que l'on va éprouver. La mienne fut grande, je l'avoue. Cependant je n'osai tout à coup manifester mon opinion, je craignais de m'être trompé; je recoupai silen-

cieusement un second morceau, du volume double à peu près du premier, je lui fis prendre la même route avec les mêmes précautions, et quand il fut avalé : Comment ! c'est de l'ours ? dis-je.

— De l'ours.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur.

— Eh bien ! c'est excellent.

Au même instant on appela à la grande table mon digne hôte, qui, rassuré par la certitude que j'allais faire honneur à son mets favori, me laissa en tête à tête avec mon bifteck. Les trois quarts avaient déjà disparu lorsqu'il revint, et reprenant la conversation où il l'avait interrompue :

— C'est, me dit-il, que l'animal auquel vous avez affaire était une fameuse bête. — J'approuvai d'un signe de tête.

— Pesant trois cent vingt !

— Beau poids ! Je ne perdais pas un coup de dent.

— Qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds.

— Je crois bien ! Je portai mon dernier morceau à la bouche.

— Ce gaillard-là a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué.

Le morceau me sortit de la bouche comme repoussé par un ressort.

— Que le diable vous emporte ! dis-je en me retournant de son côté, de faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dîne...

— Je ne plaisante pas, monsieur, c'est vrai comme je vous le dis.

Je sentais mon estomac se retourner.

— C'était, continua mon hôte, un pauvre paysan du village de Fouly, nommé Guillaume Mona. L'ours, dont il ne reste plus que ce petit morceau que vous avez là sur votre assiette, venait toutes les nuits voler ses poires; car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes? Or, le paysan de Fouly préférait aussi, par malheur, les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos; il prit en conséquence son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne.

— Tiens! dit-il, il y a un ours dans les environs. Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché, que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre

terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait. Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avança en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lentement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps., et se mit à y faire une consommation telle qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

Cependant, l'homme était un brave... et il avait dit tout bas en voyant l'ours s'en aller : C'est bon, va-t'en, mais ça ne se passera pas comme ça, nous nous reverrons. Le lendemain, un de ses voisins, qui le vint visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche. — Qu'est-ce que tu fais donc là ? lui dit-il. — Je m'amuse, répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et après avoir réfléchi un instant : Tiens, Guil-

laume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis bon enfant, reprit François (c'était le nom du voisin). Eh bien, si tu veux, à nous deux l'ours ; deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon, dit Guillaume, et il continua de scier son troisième lingot.

— Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime (1) et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre. Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

— Il paraît que tu prendras ton fusil de munition, dit François.

— Un peu ! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

(1) Le gouvernement accorde une prime de 80 fr. par chaque ours tué.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue plus roide.

— Et quand comptes-tu faire la chasse?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas?

— Non.

— Je te préviens que je vais chercher la trace.

— Bien du plaisir.

— A nous deux, dis?

— Chacun pour soi.

— Adieu, Guillaume!

— Bonne chance, voisin!

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

— Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête; ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant, je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.

— Chacun pour soi, dit Guillaume.

C'est le voisin qui m'a raconté cela avant-hier, continua mon hôte, et il me disait: — Concevez-vous, capitaine? car je suis capitaine dans la milice; concevez-vous ce pauvre Guillaume? Je le vois en-

core sur son banc, devant sa maison, les bras croisés, fumant sa pipe, comme je vous vois. Et quand je pense enfin ! !...

— Après, dis-je, intéressé vivement par ce récit, qui réveillait toutes mes sympathies de chasseur.

— Après, continua mon hôte, le voisin ne peut rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras, et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait, car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivie jusqu'au moment où elle s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement

avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin, un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route habituelle ; il avait au contraire décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout de fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans

tout le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. — Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien! il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix, car ils sont pieux nos chasseurs, recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

— Prends garde à toi, Guillaume! prends garde!

s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami ; car il vit bien que si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu, l'ours l'avait éventé.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois ; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes : — A moi !!!...

Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait ; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulait aux pieds le corps de Guillaume, et le déchirait par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume s'il n'était pas mort, car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi ; ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer ;

François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gachette, le coup partit.

L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner en hurlant sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre. C'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête était dévorée presque entièrement (1).

Alors, comme il vit, au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes, car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut rassemblé dans le verger de Guillaume.

Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

On fit pour elle, dans toute la vallée du Rhône,

(1) J'affirme que je ne fais point de l'horreur à plaisir et que je n'exagère rien : il n'y a pas un Valaisan qui ignore la catastrophe que je viens de raconter, et lorsque nous remontâmes la vallée du Rhône pour gagner la route du Simplon, on nous raconta partout, avec peu de différence dans les détails, cette terrible et récente aventure.

une quête qui rapporta 700 francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin chacun s'empressa de l'aider et de la secourir. Tous les aubergistes ont même consenti à ouvrir une liste de souscription, et si monsieur veut y mettre son nom...

— Je le crois bien ! donnez vite.

Je venais d'écrire mon nom et d'y joindre mon offrande, lorsqu'un gros gaillard, blond, de moyenne taille, entra ; c'était le guide qui devait me conduire le lendemain à Chamouny, et qui venait me demander l'heure du départ et le mode du voyage. Ma réponse fut aussi courte que précise.

— A cinq heures du matin et à pied.

LE COL DE BALME.

Mon guide fut exact comme une horloge à réveil. A cinq heures et demie, nous traversions le bourg de Martigny, où je ne vis rien de remarquable que trois ou quatre crétins, qui, assis devant la porte de la maison paternelle, végétaient stupidement au soleil levant. En sortant du village, nous traversâmes la Drance, qui descend du mont Saint-Bernard par le val d'Entremont et va se jeter dans le Rhône, entre Martigny et la Batia. Presque aussitôt nous quittâmes la route, et nous prîmes un sentier qui s'enfonçait dans la vallée, en s'appuyant à droite sur le versant oriental de la montagne.

Lorsque nous eûmes fait une demi-lieue à peu près, mon guide m'invita à me retourner et à remarquer le paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Je compris alors, à la première vue, quelle importance politique César devait attacher à la possession de Martigny, ou, pour me servir du nom qu'il lui donne dans ses Commentaires, d'Octodure. Placée comme elle l'est, cette ville devait devenir le centre de ses opérations sur l'Helvétie, par la vallée de Tarnade ; sur les Gaules, par le chemin que nous suivions et qui mène à la Savoie ; enfin sur l'Italie, par l'*Ostiolum Montis Jovis*, aujourd'hui le Grand-Saint-Bernard, où il avait fait tracer une voie romaine qui allait de Milan à Mayence.

Nous nous trouvions au centre de ces quatre chemins, et nous pouvions les voir fuir chacun de leur côté, en les suivant plus ou moins longtemps des yeux, selon que nous le permettaient les accidents fantasques de la grande chaîne des Alpes au milieu de laquelle nous voyagions.

Le premier objet qui attirait la vue comme point central de ce vaste tableau était d'abord cette vieille ville de Martigny, où vivaient, du temps d'Annibal, des demi-Germains dont parlent César, Strabon, Tite-Live et Pline, et qui dut à l'avantage de sa position topographique le terrible honneur de voir passer au milieu de ses murs les armées de ces trois colosses du monde moderne : César, Karl le Grand, Napoléon.

L'œil ne se détache de Martigny que pour suivre le chemin du Simplon, qui, s'enfonçant hardiment

dans la vallée du Rhône, suit, de Martigny à Riddes, une ligne si droite, qu'il semble une corde tendue, dont les clochers de ces deux villes font les deux piquets. A sa gauche, le Rhône, encore enfant, serpente au fond de la vallée, onduleux et brillant comme le ruban argenté qui flotte à la ceinture d'une jeune fille, tandis qu'au-dessus de lui s'élève de chaque côté cette double chaîne d'Alpes qui s'ouvre au col de Ferret, s'élargit pour enfermer le Valais dans toute sa longueur, et qui va se rejoindre à cinquante lieues plus loin, à l'endroit où la Furca, point intermédiaire entre ces deux rameaux granitiques, réunit à sa droite et à sa gauche les larges bases du Gallenstock et du Mutthorn.

En ramenant la vue de l'horizon à la place que nous occupions, nous apercevions à gauche, mais pour le perdre aussitôt derrière le vieux château de Martigny, le chemin qui conduit à Genève par la vallée de Saint-Maurice ; à droite, visible pendant l'espace d'une lieue à peu près, côtoyant la Drance, torrent bruyant et caillouteux, qu'elle enjambe de temps en temps pour passer capricieusement d'un côté de la rive à l'autre, la route du Grand-Saint-Bernard, à laquelle succède en sortant de Saint-Pierre un sentier qui mène à l'hospice. Enfin, derrière nous et en nous remettant en marche, nous retrouvions le chemin escarpé et rapide que nous gravissions, et qui semble au premier abord dominer, sans

solution de continuité, le sombre pic de la Tête-Noire; tandis qu'arrivé au haut de la Forclas, convaincu qu'il va falloir escalader immédiatement cette espèce de Pélion entassé sur Ossa, vous vous arrêtez étonné qu'une distance de deux lieues sépare ces deux sommités qui semblaient se toucher d'abord, et entre lesquelles s'ouvre inopinément une vallée dont vous ne pouviez pas même soupçonner l'existence.

Quelque habitué que je fusse déjà à ne me faire, au milieu de ces masses colossales, aucune idée des distances d'après le témoignage de mes yeux, je n'en fus pas moins étonné en découvrant tout à coup à mes pieds, et comme si le sol se dérobait à leurs pas, cette ride profonde de la terre. Immédiatement au-dessous de moi, à deux mille pieds de profondeur, je voyais se tordre et reluire, mince comme un de ces fils que le vent emporte à la fin de l'été, le torrent qui, s'échappant du beau glacier de Trient, serpente capricieusement dans toute la longueur de la vallée, et va fendre une montagne, de sa cime à sa base, pour se jeter et se perdre dans le Rhône entre la Verrerie et Vernaya. Quelques maisons éparses sur ses bords, couvertes de leurs toits gris, semblaient de gros scarabées se promenant lourdement dans la plaine, tandis que, des extrémités opposées de cette espèce de village s'échappaient, à peine visibles à l'œil nu, les deux chemins qui con-

duisent indifféremment à Chamouny, l'un par la Tête-Noire, et l'autre par le Col de Balme. C'était ce dernier que nous devions prendre.

Nous descendîmes dans la vallée. Mon guide me conseilla de faire halte à une petite baraque oubliée par le village au bord du chemin et pompeusement décorée du nom d'auberge. Ce repos était nécessaire, me dit-il, pour nous préparer à faire les deux autres tiers de la route, la seule maison que nous devions rencontrer après celle-là étant distante de trois lieues et située dans l'échancrure même du Col de Balme. Ce que je compris de plus clair dans tout cela, c'est qu'il avait soif.

On nous donna, au prix du Bordeaux, une bouteille de vin du cru avec lequel un Parisien n'aurait pas voulu assaisonner une salade, et que mon Valaisan vida voluptueusement jusqu'à la dernière goutte. Heureusement je trouvai ce que l'on trouve partout en Suisse, une tasse d'excellent lait, dans laquelle je versai quelques gouttes de kirschwasser. C'était un assez pauvre déjeuner pour un homme auquel il restait encore six lieues de pays à faire. Mon guide qui s'aperçut de ma préoccupation, et qui en devina la cause en me voyant piteusement tremper, dans ce mélange acidule, une croûte de pain dure et grise comme de la pierre ponce, me rendit un peu de courage en m'assurant qu'à l'auberge du Col de Balme nous trouverions à manger quelque chose de

plus restaurant. Je priai Dieu de l'entendre, et nous nous remîmes en route.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins où j'avais vu se perdre la route. Mon guide ne m'avait pas trompé : là devait commencer la véritable fatigue. Cependant j'aurai tant à parler dans la suite de passages escarpés et dangereux, que je ne cite celui-ci que pour mémoire. Nous commençâmes à côtoyer la pente rapide du Col, ayant à notre droite un précipice de cinq à six cents pieds de profondeur, et au delà de ce précipice une montagne à pic que les gens du pays appellent l'Aiguille d'Illiers, et qui venait d'acquérir une célébrité récente, par la chute mortelle qu'y avait faite en 1831 un Anglais qui avait voulu parvenir à son sommet. Mon guide me fit voir, aux deux tiers de la hauteur de l'Aiguille, l'endroit où le pied avait manqué à ce malheureux, l'espace effrayant qu'il avait parcouru, bondissant de rocher en rocher comme une avalanche vivante ; puis enfin, au fond du précipice, la place où il s'était arrêté, masse de chair informe et hideuse, à laquelle il ne restait aucune apparence humaine.

Ces sortes d'histoires, peu gracieuses par elles-mêmes, le sont encore moins, racontées sur le terrain où elles sont arrivées : il est peu réconfortant pour un voyageur, si flegmatique qu'il soit, d'apprendre qu'à l'endroit même où il est, le pied glissa

à un autre, et que cet autre s'est tué. Au reste, les guides ne sont guère avares de tels récits ; c'est un avis indirect qu'ils donnent aux voyageurs, de ne point se hasarder sans eux.

Cependant, là où cet Anglais s'était tué, un pâtre, suivi de son troupeau de chèvres, courait à toutes jambes, sautant de rocher en rocher, ébranlant à chaque bond quelque pierre qui dans sa chute en entraînait d'autres. Celles-ci détachaient en roulant de petits rochers, qui à leur tour en déracinaient de plus gros ; enfin toute cette avalanche descendait avec une vitesse croissante sur le talus de la montagne, cliquetant comme la grêle sur un toit ; puis, après un intervalle de silence, elle allait se précipiter avec un bruit sourd dans l'eau qui coulait au fond du ravin coupé à pic qui séparait les deux montagnes. Il nous accompagna ainsi sur le versant opposé à celui que nous suivions, redoublant d'adresse et de vélocité pendant l'espace d'une demi-lieue, sans autre motif apparent que celui de prolonger le plaisir qu'il voyait bien que me donnaient son adresse et sa témérité montagnardes.

Depuis quelque temps l'air se rafraîchissait, nous montions toujours, et déjà nous étions arrivés à sept mille pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer ; çà et là de grandes plaques de neige annonçaient que nous approchions des régions glacées où elle ne fond plus. Nous avions laissé au-dessous de

nous, dans la montée du bois Magnen, les hêtres et les sapins : les pâturages seuls poussaient à l'endroit où nous étions parvenus. Une brise froide passait de temps en temps, et glaçait tout à coup sur mon front la sueur que la fatigue y rappelait bientôt. Ce fut avec une véritable joie que j'appris de mon guide que nous allions apercevoir l'auberge du Col de Balme ; quelques minutes après je vis effectivement, au milieu de l'échancrure de la montagne qui sépare la vallée de Chamouny de celle du Trient, poindre en se découpant sur un ciel bleu, le toit rouge de cette bienheureuse maison, puis ses murailles blanches qui semblaient sortir de terre au fur et à mesure que nous montions ; enfin les degrés de sa porte, sur lesquels était assis un chien roux, qui vint gracieusement vers nous les yeux brillants et la queue flamboyante pour nous inviter à venir nous reposer chez son maître.—Merci, mon chien, merci, merci ! Nous y allons.

J'étais si pressé de trouver du feu et une chaise, que je me précipitai dans l'auberge sans prendre le temps de jeter un regard sur cette fameuse vallée de Chamouny, qui, du seuil de la porte, se déroulait à la vue dans toute son étendue et toute sa beauté.

Lorsque le froid et la faim, ces deux grands ennemis du voyageur, furent un peu calmés, la curiosité reprit le dessus. Je me fis conduire les yeux

fermés, par mon guide, à l'endroit le plus favorable pour embrasser d'un seul coup d'œil la double chaîne des Alpes, et bientôt je me trouvai placé sur un point assez élevé pour ne rien perdre de son étendue. Alors j'ouvris les yeux, et comme si une toile se levait sur une magnifique décoration, je saisis, avec un plaisir mêlé d'effroi de me voir si petit au milieu de si grandes choses, tout l'ensemble de cet immense panorama, dont les dômes neigeux, dominant la riche végétation de la vallée, semblent le palais d'été du dieu de l'hiver.

En effet, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que pics décharnés, à chacun desquels pendaient, comme la queue traînante d'un manteau, les scintillantes ondulations d'une mer de glace. C'était à qui s'élancerait le plus près du ciel, de l'Aiguille du Tour, de l'Aiguille-Verte ou du Pic du Géant; c'était à qui descendrait le plus menaçant dans la vallée, des glaciers d'Argentières, des Bossons ou de Taconnay. Puis à l'horizon qu'il ferme, comme s'il était la dernière sommité de cette chaîne que sa masse nous dérobe et qui fuit vers les Pyrénées, dominant pics et aiguilles, couché comme un ours blanc sur les glaçons d'une mer polaire, le frère du Chimboraço et de l'Immaüs, le roi des montagnes de l'Europe, le Mont-Blanc, cette dernière marche de l'escalier de la terre à l'aide duquel l'homme se rapproche du ciel.

Je restai une heure anéanti dans la contemplation de ce tableau, sans m'apercevoir qu'il faisait quatre degrés de froid.

Quant à mon guide, qui avait vu cent fois déjà ce splendide spectacle, il courait, pour se réchauffer, à quatre pattes avec le chien, et le faisait aboyer en lui tirant la queue.

Enfin, il vint à moi pour me faire part d'une idée dont il venait d'être frappé :

— Si monsieur veut coucher ici, me dit-il avec l'accent d'un homme qui ne serait pas fâché de doubler son bénéfice en dédoublant ses journées, monsieur trouvera un bon souper et un bon lit.

Le maladroit ! s'il m'eût laissé tranquille, ce souper et ce lit, j'aurais bien été obligé de les prendre ; et Dieu sait quel repas et quel sommeil l'un et l'autre me promettaient.

Je me levai tout effrayé à l'idée du danger que j'avais couru. — Non, non, lui dis-je, partons.

— C'est que nous ne sommes qu'à moitié chemin tout juste de Martigny à Chamouny.

— Je ne suis pas fatigué.

— C'est qu'il est quatre heures.

— Trois heures et demie.

— C'est que nous avons encore près de cinq lieues à faire et trois heures de jour seulement.

— Nous ferons les deux dernières lieues de nuit.

— C'est que vous perdrez un beau paysage.

— Je gagnerai un bon lit et un bon souper. Allons, en route.

Mon guide, qui avait épuisé ses meilleures raisons, me tint quitte des autres et se remit en marche en soupirant. Nous partîmes.

Toutes les choses que je vis, tant que le jour me permit de distinguer les objets, ne furent plus que des détails du grand tableau dont l'ensemble m'avait tant frappé; détails merveilleux pour qui les voit, mais fatigants, je crois, pour ceux à qui on essayerait de les peindre. D'ailleurs, il entre bien plus dans le plan de ces Impressions, si tant est que ces Impressions aient un plan, de parler des hommes que des localités.

Il était nuit noire lorsque nous arrivâmes à Chamouny. Nous avions fait neuf lieues de pays, qui, sans exagération, en valent bien douze ou quatorze de France; c'était une bonne journée.

Aussi je ne m'occupai que de trois choses, que je recommande à tous ceux qui feront la route que je venais de parcourir.

La première, de prendre un bain;

La seconde, de souper;

La troisième, de faire remettre à son adresse une lettre contenant une invitation à dîner pour le lendemain, et portant cette inscription :

A monsieur Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

Puis je me couchai.

Maintenant, je vais vous dire en deux mots et de mon lit, si toutefois sa célébrité n'est point arrivée jusqu'à vous, ce que c'est que M. Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

C'est le Christophe Colomb de Chamouny.

JACQUES BALMAT, DIT MONT-BLANC.

Il y a deux choses consacrées que le voyageur qui passe à Chamouny ne peut se dispenser de voir : c'est la croix de Flegère et la mer de glace. Ces deux merveilles sont placées en face l'une de l'autre, à droite et à gauche de Chamouny ; on ne parvient à chacune de ces sommités qu'en gravissant la base de l'une des deux chaînes de montagnes au milieu desquelles est situé le village, et arrivé au but de l'ascension, on domine la vallée à la hauteur de quatre mille cinq cents pieds à peu près.

La mer de glace, qu'alimente le sommet neigeux du Mont-Blanc, descend entre l'Aiguille des Charmoz et le Pic du Géant, et s'avance jusqu'au milieu de la vallée. Là, après avoir rempli, comme un serpent immense, l'intervalle qui sépare ces deux mon-

tagnes entre lesquelles elle rampe, elle ouvre sa gueule verdâtre, de laquelle sort en bouillonnant à grand bruit le torrent glacé de l'Aveyron. L'ascension qui conduit le voyageur sur sa croupe immense se fait donc, comme on le voit, au flanc même du Mont-Blanc, dont on ne peut plus embrasser du regard la masse colossale, par cela même qu'on le touche.

La croix de Flegère est au contraire placée au versant de la chaîne de montagnes opposée à celle du Mont-Blanc. Aussi au fur et à mesure qu'on s'élève, on croirait, si ce n'était la fatigue, que c'est le colosse que l'on a en face de soi qui s'abaisse graduellement, et avec la complaisance d'un éléphant qui se couche à l'ordre de son cornac pour se faire voir de lui-même. Enfin arrivé au plateau où se trouve la croix, le voyageur découvre devant lui, et aussi distinctement que si quelques centaines de pas seulement l'en séparaient, tous les accidents de glaces, de neiges, de rochers et de forêts, que la nature capricieuse ou tourmentée des montagnes peut accumuler dans son désordre ou sa fantaisie.

La première ascension que l'on fait est ordinairement celle de la croix de Flegère. Voilà du moins ce que me dit le guide que m'envoya le syndic ; car à Chamouny les guides sont soumis à un syndicat qui règle leurs tours de service ; de cette manière, aucun d'eux ne fait fortune aux dépens de ses con-

frères en intriguant auprès des voyageurs. Comme je n'avais aucune prédilection particulière pour la mer de glace, je remis au lendemain la visite que je comptais lui faire, et nous partîmes.

Le chemin de la croix de Flegère est assez facile : il y a bien, par-ci par-là, quelque passage escarpé, quelque précipice à pic, quelque pente rapide ; mais quoique je ne sois pas un montagnard bien habile, comme on le verra en temps et lieu, je m'en tirai à mon honneur. Quant à la distance à parcourir, c'était une promenade en comparaison des courses que j'avais faites, et trois heures de marche nous suffirent pour atteindre le plateau. Arrivé à son sommet, on découvre de face le même tableau qu'on a vu la veille de profil, en arrivant par le Col de Balme, qui lui-même sert alors de point de départ pour la vue dans le vaste panorama qu'elle a à parcourir.

J'ai déjà parlé de la difficulté de calculer les distances dans les montagnes, et des illusions d'optique qui résultent de la proportion exagérée des objets que l'on a sous les yeux. De la croix de Flegère nous apercevions, comme si une heure de chemin seulement nous en séparait, la petite maison blanche au toit rouge qui s'élève dans l'échancrure du Col de Balme, et qui cependant est éloignée de quatre lieues à peu près, distance à laquelle il serait impossible de la distinguer dans nos plaines. La première aiguille et le premier glacier qu'on aperçoit en com-

mençant l'inventaire des sommités que l'on a devant soi, sont le glacier et l'aiguille du Tour. L'aiguille du Tour s'élève de sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Viennent immédiatement après le glacier d'Argentières et l'aiguille du même nom, qui s'élance, noire et aiguë, à la hauteur de douze mille quatre-vingt-dix pieds, puis l'Aiguille-Verte dont la tête, toute couverte de neige, semble le géant de la ballade, qui arrête les aigles dans leur vol, et heurte les nuages de son front. Elle dépasse de six cents pieds la tête de sa sœur, l'Aiguille d'Argentières.

Après elle et en face de vous, s'appuyant au pied de l'aiguille rougeâtre du Dru et aux flancs du Montanvert, la mer de glace déroule son vaste tapis, dont les ondulations solides, à peine visibles de la place où l'on se trouve, deviennent de petites montagnes quand on les mesure de leur base.

Les cinq aiguilles qui se succèdent sont celles des Charmoz, du Grepont, de la Bletière, du Midi et du Mont-Maudit. La plus petite a neuf mille pieds.

Puis enfin vient la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, haute, selon *André de Guy*, de quatorze mille huit cent quatre-vingt-douze, selon Tralles, de quatorze mille sept cent quatre-vingt-treize, et selon de Saussure, de quatorze mille six cent soixante-seize pieds, et de laquelle pendent jusque dans la vallée les glaciers des Bossons et de Taconnay.

En face de cette famille de géants aux têtes blanchies, on se fait tout d'abord cette question :

La cime de ces montagnes a-t-elle été de tout temps couverte de neige comme elle l'est en ce moment?

Nous allons essayer d'y répondre.

Deux théories se disputent la formation de la terre : la théorie neptunienne, la théorie vulcanique.

Toutes les recherches géologiques tendent à prouver que les différentes couches terrestres résultent d'un état primitivement fluide. La terre, à ses plus grandes hauteurs, comme dans ses fouilles les plus profondes, livre à l'investigation du savant des matières cristallines : or, point de cristallisations salines sans liquidité. De leur côté, des impressions végétales et animales creusent les stras les plus réfractaires, et prouvent, à n'en point douter, que ces substances ont été, sinon fluides, du moins amollies au point de recevoir les empreintes qu'elles ont conservées. Enfin la disposition généralement reconnue, partout où quelque cataclysme n'a point amené le désordre, des matières terreuses différentes, superposées les unes aux autres et étendues en couches parallèles, ne permet pas de doute à ce sujet. Maintenant cette fluidité est-elle le résultat d'une chaleur intense, ou d'un liquide primordial? Est-elle due au système vulcanique ou au système neptunien, au feu central

ou à l'océan universel? Hutton est-il dans l'erreur, ou est-ce Werner qui se trompe?

Comme chacune de ces théories peut se défendre à l'aide des raisons dont se sont armés leurs auteurs et qu'il serait trop long de rapporter ici, les géologues modernes, embarrassés de choisir entre elles, se sont occupés seulement de recueillir les faits et de constater les résultats : or, les faits recueillis, les résultats constatés, prouvent que, soit primitivement, soit subséquemment, la terre fut entièrement couverte d'eau. Les montagnes calcaires du Derbyshire, et celles de Craven, dans le Yorkshire, contiennent, à la hauteur de deux mille pieds au-dessus de la mer, des débris fossiles de zoophytes et d'écailles de poissons. La partie la plus élevée des Pyrénées est couverte de roches calcaires où l'on aperçoit des empreintes d'animaux marins. La pierre à chaux même, qui n'a pu conserver ces vestiges, dissoute dans un acide, exhale une odeur de cadavre, due certainement à la matière qu'elle contient. A sept mille pieds de hauteur, à trois lieues au-dessus des maisons de Stechelberg, plus haut que la vallée de Rothun, envahie maintenant par les glaciers, l'on trouve, dans les débris d'une montagne écroulée à l'endroit nommé *Kriegsmatten*, de belles pétrifications d'ammonites. Le Mont-Perdu, à la hauteur de plus de dix mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, offre des débris de même nature ;

enfin M. de Humboldt en a découvert dans les Andes à quatorze mille pieds de hauteur.

D'ailleurs les traditions de la Bible sont d'accord avec les recherches de la science. Moïse parle d'un déluge, et Cuvier le constate; le prophète et le savant se donnent le mot pour raconter aux hommes, à plus de trois mille ans d'intervalle, le même miracle géologique ; l'Académie enregistre, comme une vérité incontestable, cette belle phrase de la Genèse que Voltaire prenait pour le rêve de la poésie :

« Spiritus Dei ferebatur super aquas. »

Or, partons de ce point :

La terre entière fut couverte d'eau.

Cette eau supportait, comme les supporte aujourd'hui la terre, les seize lieues d'atmosphère qui nous enveloppent. Bientôt, soit qu'elle se volatilisât par l'effet du feu intérieur, cet atelier de Vulcain; soit qu'elle s'évaporât par l'action du soleil, cet œil de Dieu, l'eau diluviale commença de diminuer.

Alors les parties les plus élevées de la terre pointèrent à sa surface. Le Chimboraço, l'Immaüs, et le Mont-Blanc, apparurent tour à tour comme de faibles îles au milieu de l'océan universel. Leur contact avec l'air, la lumière et la chaleur les doua de fertilité; et comme la couche d'air qui les envelop-

pait devait être à peu près semblable à celle qui nous entoure, les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, y parurent. Les traditions antiques ne parlent que de hautes montagnes. C'est dans l'Éden que Dieu créa Adam et Ève; c'est sur le Caucase que Prométhée forma le premier homme.

Cependant, par l'une ou l'autre des causes que nous avons dites, et peut-être même par leur combinaison, les eaux allaient toujours se retirant; ce n'était plus seulement la cime des montagnes qu'elles laissaient à découvert, c'étaient leurs flancs. Au fur et à mesure que la couche d'air qui avait produit la fertilité s'abaissait, pesant à la surface de l'eau qui se retirait, le sommet des monts entrait dans une atmosphère plus subtile et plus froide, qui en chassa les hommes et les força de redescendre vers des régions tempérées. La terre primitive, que leurs aïeux avaient vue couverte de fleurs et de pâturages, devint infertile, sèche et gercée; les eaux du ciel, en venant rejoindre celles de la terre, qui se retiraient incessamment, entraînèrent avec elles le sol végétal; le roc primitif apparut dans sa roideur nue et aride; puis, un jour, les hommes aperçurent avec étonnement la couche de neige temporaire qui blanchissait les cimes qui avaient été leurs berceaux. Enfin, lorsque l'eau eut laissé à sec le fond de la vallée, que les sommités eurent atteint la couche d'atmosphère raréfiée qui, par la faiblesse

de sa densité, s'élève au-dessus des autres principes aériformes, cette neige temporaire devint éternelle, et la glace, envahissant à son tour les contrées qu'abandonnait l'eau fugitive, descendit, conquérante de la montagne, vers la vallée, qu'à son tour elle menaça d'engloutir.

Au reste, ici comme partout, la tradition populaire est d'accord, dans son ignorance ingénieuse, avec l'investigation de la science. Écoutez un paysan de la Furca, et il vous racontera que cette montagne est le passage habituel du Juif errant lorsqu'il se rend de l'Italie en France; seulement, la première fois qu'il la franchit, vous dira-t-il, il la trouva couverte de moissons, la seconde fois de sapins, et la troisième fois de neige.

Lorsque j'eus contemplé à loisir cet immense tableau, nous redescendîmes vers Chamouny; au milieu du chemin, à peu près, j'aperçus que j'avais perdu ma montre. Je voulus retourner sur mes pas; mais mon guide déclara que c'était son affaire, rien ne devant se perdre dans la vallée de Chamouny. Je m'établis sur un plateau, d'où la vue était presque aussi belle que celle de la croix de Flegère, et j'attendis patiemment son retour : au bout d'une demi-heure, je le vis sortir joyeux et triomphant d'un bois de sapins que nous venions de traverser. Il avait retrouvé la montre et me la montrait en l'agitant au bout de sa chaîne : il était certes plus

content que moi. Je lui offris une récompense qu'il refusa. Cet incident nous fit perdre une quarantaine de minutes, et ce ne fut que vers les quatre heures que nous fûmes de retour au village. En approchant de l'hôtel, j'aperçus sur le banc, placé devant la porte, un vieillard de soixante et dix ans à peu près, qui se leva et vint à ma rencontre, sur un signe que lui fit le garçon d'auberge qui causait avec lui. Je devinai que c'était mon convive, et j'allai au-devant de lui en lui tendant la main.

Je ne m'étais pas trompé : c'était Jacques Balmat, ce guide intrépide qui, au milieu de mille dangers, atteignant le premier la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, avait frayé le chemin à de Saussure. Le courage avait précédé la science.

Je le remerciai de m'avoir fait l'honneur d'accepter mon invitation. Le brave homme crut que je me moquais de lui ; il ne comprenait pas qu'il fût pour moi un être tout aussi extraordinaire que Colomb qui trouva un monde ignoré, ou que Vasco qui trouva un monde perdu.

J'invitai mon guide à dîner avec son doyen, il accepta avec autant de simplicité qu'il en avait mis à refuser mon argent ; nous prîmes place à table. J'avais commandé la carte au garçon : mes convives parurent contents.

Au dessert, je mis la conversation sur les exploits de Balmat. Le vieillard, que le vin de Montmélian

avait rendu gai et bavard, ne demandait pas mieux que de me les conter. Le surnom de Mont-Blanc qu'il avait conservé prouve du reste qu'il est fier des souvenirs que j'invoquais.

Il ne se fit pas prier lorsque je l'invitai à me raconter tous les détails de sa périlleuse entreprise. Seulement il me tendit son verre, je le remplis ainsi que celui de mon guide. — Avec votre permission, mon maître, me dit-il en se levant.

— Certes et à votre santé, Balmat.

Nous trinquâmes.

— Pardieu, dit-il en se rasseyant, vous êtes un bon garçon.

Puis il vida son verre, fit clapper sa langue, cligna des yeux en se renversant sur le dossier de sa chaise, essayant de rappeler ses idées, que le dernier verre qu'il venait d'avaler ne rendait probablement pas plus claires.

Mon guide, de son côté, fit ses dispositions pour écouter le plus commodément possible un récit qu'il avait déjà probablement entendu plus d'une fois. Elles étaient aussi confortables que simples, ne consistant qu'en un demi-tour qu'il fit décrire en même temps à sa chaise et à sa personne; de cette manière il se trouva les pieds au feu, le coude sur la table, et la tête sur la main droite.

Quant à moi, je pris mon album et mon crayon, et je me préparai à écrire. C'est donc le récit pur et

simple de Balmat que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

— Hum! C'était ma foi en 1786; j'avais vingt-cinq ans, ce qui m'en fait aujourd'hui, tel que vous me voyez, soixante-douze bien comptés.

J'étais bon là. Un jarret du diable et un estomac d'enfer! J'aurais marché trois jours de suite sans manger. Ça m'est arrivé une fois que j'étais perdu dans le Buet. J'ai croqué un peu de neige, voilà tout. Je me disais de temps en temps en regardant le Mont-Blanc de côté : Oh! farceur, tu as beau faire et beau dire, va, je te grimperai dessus quelque jour. Enfin c'est bon...

Voilà que ça me trottait toujours dans la tête, le jour comme la nuit. Le jour je montais dans le Brevent, d'où l'on voit le Mont-Blanc comme je vous vois, et je passais des heures entières à chercher un chemin : — Bah! j'en ferai un, s'il n'y en a pas, que je disais, mais il faut que j'y monte.

La nuit c'était bien autre chose, je n'avais pas plus tôt les yeux fermés que j'étais en chemin. Je montais d'abord comme s'il y avait eu une route royale, et je me disais : Pardieu, j'étais bien bête de croire que c'était si difficile d'arriver au Mont-Blanc. Puis petit à petit le chemin se rétrécissait; mais c'était encore un joli sentier comme celui de Flegère : j'allais toujours. Enfin j'arrivais à des endroits où le sentier s'effaçait, à des endroits

inconnus, quoi! la terre mouvait, j'enfonçais dedans jusqu'aux genoux. C'est égal, je me donnais une peine! Qu'on est bête quand on rêve! C'est bien; j'en sortais à la longue; mais ça devenait si roide, que j'étais obligé d'aller à quatre pattes: c'était bien autre chose alors! Toujours de plus difficile en plus difficile. Je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber; la sueur me coulait à grosses gouttes, j'étouffais que c'était un cauchemar! N'importe, j'allais toujours. J'étais comme un lézard le long d'un mur: je voyais la terre s'en aller sous moi: ça m'était égal, je ne regardais encore qu'en l'air, je voulais arriver; mais c'étaient les jambes!... moi, qui ai les jarrets solides, je ne pouvais plus les plier. Je me retournais les ongles sur les pierres; je sentais que j'allais tomber, et je disais: Jacques Balmat, mon ami, si tu n'attrapes pas cette petite branche-là, qui est au-dessus de ta tête, ton compte est bon. La maudite branche, je la touchais du bout des doigts; je me râclais les genoux comme un ramoneur. Ah! la branche, ah! je la pinçais. Allons; ah!... cette nuit-là je me la rappellerai toujours! ma femme m'a réveillé par le plus vigoureux coup de poing!... Imaginez-vous que je m'étais accroché à son oreille et que je la tirais comme un morceau de gomme élastique. Ah! pour cette fois je me dis: Jacques Balmat, il faut que tu en aies le

cœur net. Je sautai donc à bas du lit, et je mis mes guêtres.—Où vas-tu ? me dit ma femme.—Chercher du cristal, que je répondis : je ne voulais pas lui conter mon affaire ; et ne sois pas inquiète, continuai-je, si tu ne me vois pas revenir ce soir. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, c'est que je coucherai dans la montagne. Je pris un bâton solide, bien ferré, double en grosseur et en longueur d'un bâton ordinaire, j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche, et en route !

J'avais bien essayé déjà de monter par la mer de glace, mais le Mont-Maudit m'avait barré le passage. Alors je m'étais retourné par l'aiguille du Goûter ; mais pour aller de là au Dôme, il y avait une espèce d'arête d'un quart de lieue de long sur un ou deux pieds de large, et puis au-dessous dix-huit cents pieds de profondeur. Merci !

Cette fois donc je résolus de changer de chemin : je pris celui de la montagne de la Côte ; au bout de trois heures j'étais arrivé au glacier des Bossons. Je le traversai ; ce n'était pas là le difficile. Quatre heures après j'étais aux Grands-Mulets ; c'était déjà quelque chose. J'avais gagné mon déjeuner ; je cassai une croûte, je bus un coup. C'est bon.

A l'époque dont je vous parle, on n'avait point encore pratiqué aux Grands-Mulets le plateau qui y est aujourd'hui, si bien qu'on n'y était pas à son aise, je vous en réponds : j'étais en outre assez inquiet

de savoir si je trouverais plus haut un endroit où passer la nuit. J'avais beau chercher à droite et à gauche, je ne voyais rien. Enfin je me remis en route à la grâce de Dieu.

Au bout de deux heures et demie, je trouvai une belle place nue et sèche ; le rocher perçait la neige, et m'offrait une surface de six ou sept pieds : c'était tout ce qu'il me fallait, non pas pour dormir, mais pour attendre le jour d'une manière un peu moins dure que dans la neige. Il était sept heures du soir, je cassai mon second morceau de pain, je bus une seconde goutte, et je m'installai sur le rocher où j'allais passer la nuit : ça ne me prit pas grand temps, le lit n'était pas long à faire.

Sur les neuf heures, je vis venir l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, et s'avançait lentement vers moi. A neuf heures et demie, elle m'atteignit et m'enveloppa : cependant je voyais encore au-dessus de moi les derniers rayons du soleil couchant, qui avaient peine à quitter la plus haute sommité du Mont-Blanc. Je les suivis des yeux tant qu'ils y restèrent. Enfin ils disparurent, et le jour s'en alla. Tourné comme je l'étais vers Chamouny, j'avais à ma gauche l'immense plaine de neige qui monte au dôme du Goûter (1), et à ma

(1) Le dôme du Goûter est ainsi nommé, parce que le soleil l'éclaire à l'heure où l'on fait ce repas.

droite, à la portée de ma main, un précipice de huit cents pieds de profondeur. Je ne voulais pas m'endormir, de peur de rouler dans la ruelle en rêvant ; je m'assis sur mon sac, et je me mis à battre des pieds et des mains pour entretenir la chaleur. Bientôt la lune se leva pâle et dans un cercle de nuages, qui la voilèrent tout à fait sur les onze heures. En même temps, je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui ne m'eut pas plus tôt atteint qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête avec mon mouchoir, et je lui dis : C'est bon, va ton train. A chaque minute, j'entendais la chute des avalanches qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient, et à chaque craquement je sentais la montagne remuer. Je n'avais ni faim ni soif, et j'éprouvais un singulier mal de tête qui me prenait au haut du crâne, et qui descendait jusqu'aux sourcils. Pendant ce temps-là, le brouillard n'arrêtait pas. Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits; il me sembla bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvements, et je me mis à chanter, pour chasser un tas d'idées bêtes qui me venaient dans l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondait : tout était mort au milieu de cette nature glacée ; ma voix me faisait à moi-même une drôle d'impression. Je me tus, j'avais peur.

A deux heures, le ciel blanchit vers l'orient. Avec les premiers rayons du jour, je sentis le courage me revenir. Le soleil se leva, luttant avec les nuages qui couvraient le Mont-Blanc; j'espérais toujours qu'il les chasserait, mais sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit, et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. Alors, pour ne pas tout perdre, je me mis à explorer les environs, je passai toute la journée à visiter les glaciers et à reconnaître les meilleurs passages. Comme le soir venait, et le brouillard à sa suite, je redescendis jusqu'au Bec-à-l'Oiseau, où la nuit me prit. Je passai celle-là mieux que l'autre, car je n'étais plus sur la glace; et je pus dormir un peu. Je me réveillai transi, et aussitôt que le jour parut, je redescendis vers la vallée, ayant dit à ma femme que je ne serais pas plus de trois jours. Au village de la Côte seulement, mes habits dégelèrent.

Je n'avais pas fait cent pas hors des dernières maisons, que je rencontrai François Paccard, Joseph Carier et Jean-Michel Tournier; c'étaient trois guides: ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je leur demandai où ils allaient: ils me répondirent qu'ils cherchaient des cabris (1), qu'ils avaient donnés en garde à des petits paysans. Comme

(1) Des chevreaux.

ces animaux ne valaient pas plus de 40 sous la pièce, leur réponse me donna l'idée qu'ils voulaient me tromper, et je pensai qu'ils tentaient le voyage que je n'avais pu faire; d'autant plus que M. de Saussure avait promis une récompense au premier qui atteindrait le haut du Mont-Blanc. Une ou deux questions que me fit Paccard sur l'endroit où l'on pourrait coucher au Bec-à-l'Oiseau, me confirmèrent dans mon opinion. Je lui répondis que tout était plein de neige, et qu'une station m'y paraissait impossible; je le vis alors échanger avec les autres un signe d'intelligence que je fis semblant de ne pas apercevoir. Ils se retirèrent à l'écart, se consultèrent entre eux, et finirent par me proposer de monter tous ensemble; j'avais promis de rentrer, et je ne voulais pas manquer de parole à ma femme. Je revins donc chez moi pour lui dire de ne pas être inquiète, changer de bas et de guêtres et prendre quelques provisions. A onze heures du soir, je partis de nouveau sans me coucher, et à une heure je rejoignis mes camarades au Bec-à-l'Oiseau, quatre lieues au-dessus de l'endroit où j'avais couché la veille; ils dormaient comme des marmottes; je les réveillai; en un instant ils furent sur pied, et nous nous mîmes tous les quatre en marche. Ce jour-là, nous traversâmes le glacier de Taconnay, nous montâmes jusqu'aux Grands-Mulets, où, l'avant-veille, j'avais passé une si fameuse nuit; puis, prenant à

droite, nous arrivâmes vers les trois heures au dôme du Goûter. Déjà l'un de nous, Paccard, avait manqué d'air un peu au-dessus des Grands-Mulets, et il était resté couché sur l'habit d'un de nos camarades.

Parvenus au sommet du dôme, nous vîmes sur l'aiguille du Goûter bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme.

Nous criâmes, et on nous répondit, puis, au bout d'un instant, comme nous faisions silence pour entendre un second cri, ces paroles nous arrivèrent.

— *Ohé! les autres! attendez, nous voulons monter avec vous.*

Nous les attendîmes en effet, et en les attendant nous vîmes arriver Paccard qui avait repris force. Au bout d'une demi-heure, ils nous rejoignirent : c'était Pierre Balmat et Marie Coutet, qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter ; leur pari était perdu. Pendant ce temps, pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte, et j'avais fait un quart de lieue à peu près, à cheval sur l'arête en question qui joint le dôme du Goûter au sommet du Mont-Blanc : c'était un chemin de danseur de corde : mais c'est égal, je crois que j'aurais réussi à aller jusqu'au bout, si la Pointe-Rouge ne fût venue me barrer le chemin. Comme il était impossible d'avan-

cer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté les camarades ; mais il n'y avait plus que mon sac : désespérant de gravir le Mont-Blanc, ils étaient partis en disant : — Balmat est leste, il nous rattrapera. Je me trouvai donc seul, et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué; puis, quelque chose me disait que cette fois je réussirais. Je me décidai donc pour ce dernier parti : je chargeai mon sac et me mis en route ; il était quatre heures du soir.

Je traversai le grand plateau, et je parvins jusqu'au glacier de la Brinva, d'où j'aperçus Cormayeur et la vallée d'Aoste en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du Mont-Blanc, je ne tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre, que dans la certitude que les autres, ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri ; mais au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé, et que je me rappelais l'autre nuit, vous savez, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche ; mais arrivé au grand plateau, comme je ne savais pas encore me garantir la vue avec un voile vert, ainsi que je l'ai fait depuis, la neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien; j'avais des éblouissements qui me faisaient voir de grandes ta-

ches de sang. Je m'assis pour me remettre ; je fermai les yeux, et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était remise, mais la nuit était venue; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, et allez !

Je n'avais pas fait deux cents pas que je sentis, avec mon bâton, que la glace manquait sous mes pieds : j'étais au bord de la grande crevasse; tu sais, Pierre Payot (c'était le nom de mon guide); la grande crevasse où ils sont morts à trois, et d'où l'on a tiré Marie Coutet.

— Qu'est-ce que cette histoire? interrompis-je.

— Je vous conterai ça demain, me dit Payot. Allez, mon ancien, allez, continua-t-il en s'adressant à Balmat, on vous écoute.

Balmat reprit :

— Ah ! je lui dis : je te connais. Au fait nous l'avions traversée ce matin sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchai, mais la nuit allait toujours s'épaississant; ma vue se fatiguait de plus en plus et je ne pus le retrouver : le mal de tête dont j'ai déjà parlé m'avait repris ; je ne me sentais aucun désir de boire ni de manger; de violents maux de cœur me labouraient l'estomac. Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage, et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre.

Cependant, comme j'étais deux mille pieds plus haut à peu près, le froid était bien plus vif; une petite neige fine et aiguë me glaçait; je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistibles, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit, et je savais très-bien que ces pensées tristes et cette envie de dormir étaient un mauvais signe, et que si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les rouvrir. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny, où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles près de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais : Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles : A l'heure qu'il est, cet imbécile de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat! Ce n'était pas le courage, mais la force! L'homme n'est pas de fer, et je sentais bien que je n'étais pas à mon aise, enfin. Dans les courts intervalles de silence qu'interrompaient de minute en minute la chute des avalanches et le craquement des glaciers, j'entendais aboyer un chien à Cormayeur, quoiqu'il y eût à peu près une lieue et demie de ce village à l'endroit où j'étais; cela me distrayait; C'était le seul bruit de la terre qui arrivât jusqu'à moi. Vers minuit, le maudit chien se tut, et je re-

tombai dans ce diable de silence comme il en fait un dans les cimetières, car je ne compte pas le bruit des glaciers et des avalanches ; ce bruit-là, c'est la voix de la montagne qui se plaint, et bien loin de rassurer l'homme, elle l'épouvante.

Sur les deux heures, je vis reparaître à l'horizon la même ligne blanche dont je vous ai déjà parlé. Le soleil la suivait comme la première fois, mais comme la première fois aussi, le Mont Blanc avait mis sa perruque : c'est ce qui lui arrive quand il est de mauvaise humeur, et alors il ne faut pas s'y frotter. Je connaissais son caractère : ainsi je me tins pour averti, et je redescendis dans la vallée, attristé, mais non découragé par ces deux tentatives inutiles, car maintenant j'étais bien certain que la troisième fois je serais plus heureux. Au bout de cinq heures, j'étais de retour au village : il en était huit. Tout allait bien chez moi. Ma femme m'offrit à manger ; j'avais plus sommeil que je n'avais faim : elle voulut aussi me faire coucher dans la chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches ; j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin, et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller.

Trois semaines se passèrent sans amener de changement favorable dans le temps, et sans diminuer mon envie de faire une troisième tentative. Le docteur Paccard, parent du guide dont j'ai parlé, dé-

sirait m'accompagner dans celle-ci : il fut convenu en conséquence qu'au premier beau jour, nous partirions ensemble. Enfin, le 8 août 1786, le temps me parut assez sûr pour risquer le voyage. J'allai trouver Paccard, et je lui dis : — Voyons, docteur, êtes-vous bon? N'avez-vous peur ni du froid, ni de la neige, ni des précipices? Parlez comme un homme. — Je n'ai peur de rien avec toi, Balmat, répondit Paccard. — Eh bien! repris-je, le moment est venu de grimper sur la taupinière. Le docteur me dit qu'il était tout prêt; mais au moment de fermer sa porte, je crois que son grand courage lui manqua un peu, car la clef ne sortait pas de la serrure : il tournait le double tour, le détournait, le retournait. — Tiens, Balmat, ajouta-t-il, si nous faisions bien, nous prendrions deux autres guides. — Non pas, lui répondis-je, je monterai seul avec vous, ou vous y monterez avec d'autres, je veux être le premier, et pas le second. Il réfléchit un instant, tira sa clef, la mit dans sa poche, et me suivit machinalement et la tête baissée. Au bout d'un instant, il secoua les oreilles. — Eh bien! dit-il, je me fie à toi, Balmat. En route, et à la grâce de Dieu. Puis il se mit à chanter, mais pas très-juste. Ça le tracassait, le docteur.

Alors je lui pris le bras. — Ce n'est pas le tout, lui dis-je, il faut que personne ne sache notre projet, excepté nos femmes. Une troisième personne fut ce-

pendant mise dans la confidence : c'est la marchande chez laquelle nous avions été obligés d'acheter du sirop pour mêler avec notre eau, le vin ou l'eau de vie étant trop forts pour un pareil voyage. Comme elle s'était doutée de quelque chose, nous lui dîmes tout, en l'invitant à regarder le lendemain à neuf heures du matin du côté du dôme du Goûter : c'était l'heure à laquelle nous devions y être, si rien ne dérangeait nos calculs.

Toutes nos petites affaires arrangées et nos adieux faits à nos femmes, nous partîmes vers les cinq heures du soir, prenant, l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit de l'Arve, afin que nul ne se doutât de notre projet, et nous nous réunîmes au village de la Côte. Le même soir, nous allâmes coucher au sommet de la côte, entre le glacier des Bossons et celui de Taconnay. J'avais emporté une couverture, je m'en servis pour envelopper le docteur comme on emmaillotte un enfant, et grâce à cette précaution, il passa une assez bonne nuit; quant à moi, je dormis tout d'un trait jusqu'à une heure et demie à peu près. A deux heures, la ligne blanche parut, et bientôt le soleil se leva sans nuages, sans brouillard, beau et brillant, enfin nous promettant une fameuse journée : je réveillai le docteur, et nous nous mîmes en route.

Au bout d'un quart d'heure, nous nous engageâmes dans le glacier de Taconnay. Les premiers

pas du docteur sur cette mer, au milieu de ces immenses gerçures, dans la profondeur desquelles l'œil se perd, sur ces ponts de glace que l'on sent craquer sous soi, et qui, s'ils s'abîmaient, vous abîmeraient avec eux, furent un peu chancelants ; mais peu à peu il se rassura en me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs. Nous nous mîmes aussitôt à gravir les Grands-Mulets, que nous laissâmes bientôt derrière nous. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il fit une grimace très-significative, garda le silence dix minutes ; puis, s'arrêtant tout à coup : — Crois-tu, Balmat, me dit-il, que nous arriverons aujourd'hui au haut du Mont-Blanc ? Je vis bien de quoi il retournait, et je le rassurai en riant, mais sans lui rien promettre. Nous montâmes encore ainsi l'espace de deux heures; depuis le plateau, le vent nous avait pris, et devenait de plus en plus vif. Enfin, arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit-Mulet, un coup d'air plus violent enleva le chapeau du docteur. Au juron qu'il proféra, je me retournai, et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Cormayeur. Il le regardait s'en aller, les bras tendus. — Oh ! il faut en faire votre deuil, docteur, que je lui dis ; nous ne le reverrons jamais. Il s'en va dans le Piémont. Bon voyage ! Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car, à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une

bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau. De dix minutes nous ne pûmes nous relever; le vent fouettait la montagne, et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la maison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais pendant ce temps qu'à la marchande, qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Goûter; aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village. Arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel. Ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux; j'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

Cependant Paccard avait usé toute son énergie à se remettre sur pied, et ni les encouragements que nous recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pou-

vaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence, et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible, et de se donner du mouvement. Il m'écoutait sans m'entendre, et répondait *oui*, *oui*, pour se débarrasser de moi. Je comprenais qu'il devait souffrir du froid, j'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille, et je partis seul en lui disant que je reviendrais le chercher. — *Oui*, *oui*, me répondit-il. — Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place, et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis qu'au lieu de courir et battre la semelle, il s'était assis le dos au vent : c'était déjà une précaution.

A compter de ce moment, la route ne présentait pas une grande difficulté, mais, à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable; de dix pas en dix pas, j'étais obligé de m'arrêter, comme un phthisique. Il me semblait que je n'avais plus de poumons, et que ma poitrine était vide. Je pliai alors mon mouchoir comme une cravate, je le nouai sur ma bouche, et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus; je mis une heure à faire un petit quart de lieue. Je marchais le front baissé; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête, et je m'a-

perçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont-Blanc.

Alors je tournai les yeux tout autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle ; car je n'aurais pas eu la force de la gravir, les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois ; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté. Tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir, j'étais le roi du Mont-Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah !

Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom, et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre. Au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais, et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux, et tout racorni sur lui-même, comme

un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont-Blanc; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne me répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secouai, le pris sous les épaules, et lui fis faire quelques pas. Il était comme abruti, et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang. Alors il me demanda si je n'aurais point par hasard, dans ma poche, des gants pareils à ceux que je portais à mes mains: c'étaient des gants en poil de lièvre, que je m'étais faits exprès pour mon excursion, sans séparation entre les doigts. Dans la situation où je me trouvais moi-même, je les eusse refusés tous les deux à mon frère: je lui en donnai un.

A six heures passées nous étions sur le sommet du Mont-Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous y voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol,

nous étalait ses quatre cents glaciers resplendissants de lumière. A peine si la verdure nous paraissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neufchâtel n'étaient que des points bleus presque imperceptibles. A notre gauche s'étendait la Suisse des montagnes, toute moutonneuse, et, au delà, la Suisse des prairies, qui semblait un riche tapis vert; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie, jusqu'à Gênes; en face, l'Italie. Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout. Quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué; à peine si je sentais cette difficulté de respirer qui, une heure auparavant, avait failli me faire renoncer à mon entreprise. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

Il était sept heures du soir, nous n'avions plus que deux heures et demie de jour; il fallait partir. Je repris Paccard par-dessous le bras; j'agitai de nouveau mon chapeau pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre. Aucun chemin tracé ne nous dirigeait. Le vent était si froid, que la neige n'était pas même dégelée à sa surface; nous retrouvions seulement sur la glace les petits trous qu'y avait faits la pointe de nos bâtons ferrés. Paccard n'était plus qu'un enfant sans énergie et sans volonté que je guidais dans les bons chemins, et que, dans les mauvais, je portais. La nuit commençait à tomber lorsque

nous traversâmes la crevasse ; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait. A chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces, et mîmes le pied sur la terre ferme : il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération du soleil. Alors je permis à Paccard de s'arrêter, et je me préparais à l'envelopper de nouveau dans des couvertures, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants : ses mains étaient blanches et comme mortes ; moi-même, j'étais bête de la main où j'avais mis son petit gant de peau à la place du mien. Je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux ; cela paraissait lui être fort égal, il ne demandait qu'à se coucher et à dormir. Quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige : le remède n'était pas loin.

Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, aussi aiguë que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupart dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un

rocher; nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup; nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard. — C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux, et je ne vois pas le jour ; probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux. Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux d'un grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très-bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

— Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat.

— Dam! répondis-je, ça m'en a bien l'air.

— Comment vais-je faire pour descendre? continua-t-il.

— Prenez la bretelle de mon sac, et marchez derrière moi, voilà un moyen.

C'est ainsi que nous descendîmes, et arrivâmes au village de la Côte.

Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagna sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi : c'est alors seulement que je me vis.

Je n'étais pas reconnaissable : j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues ; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. — Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

Quatre jours après, je partis pour Genève afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le Mont-Blanc : il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension ; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

— Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle?

— Ah ! oui, aveugle ! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-et-dix-neuf ans, et il lisait encore sans lunettes; seulement il avait les yeux diaboliquement rouges.

— Des suites de son ascension.

— Oh ! que non !

— Et de quoi alors?

— Le bonhomme leva un peu le coude.... En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

LA MER DE GLACE.

J'avais donné rendez-vous à Payot pour le lendemain à dix heures du matin seulement, la course que nous avions à faire n'étant que de six à sept lieues pour aller et revenir; il vint nous chercher comme nous achevions de déjeuner; il avait été la veille en nous quittant reconduire Balmat un bout de chemin, et l'avait laissé enchanté de moi; il me promettait sa visite pour le soir.

En sortant du village, Payot resta en arrière pour causer avec une femme qu'il rencontra; comme le chemin se bifurquait, cent pas plus loin nous nous arrêtâmes, ignorant laquelle des deux routes il nous fallait prendre; dès que Payot nous vit indécis, il accourut à nous et nous dit, pour s'excuser de l'embarras momentané où il nous avait mis :

— C'est que je causais avec Mària.

— Qu'est-ce que Maria?...

— C'est la seule femme de la terre qui soit jamais montée sur le Mont-Blanc.

— Comment, cette femme? Je me retournai pour la regarder.

— Oui, c'est une luronne, allez; imaginez-vous qu'en 1811 les habitants de Chamouny se dirent un matin : Ma foi! c'est bel et bon de conduire toujours les étrangers au sommet du Mont-Blanc pour leur plaisir : si nous y montions un jour pour le nôtre? qui fut dit fut fait; on convint que le dimanche suivant, si le temps était beau, ceux qui voudraient faire partie de la caravane se réuniraient sur la place. A l'heure dite, Jacques Balmat, que nous avions fait notre capitaine, nous trouva rassemblés : nous étions six en tout, lui compris; c'étaient : Victor Terraz, Michel Terraz, Marie Frasseron, Édouard Balmat, Jacques Balmat, et moi. Au moment de partir, nous ne sommes pas plus étonnés que de voir deux femmes qui arrivaient pour faire l'ascension avec les autres; l'une d'elles, nommée Euphrosine Ducrocq, nourrissait un enfant de sept mois. Balmat ne voulut point la recevoir dans la compagnie; l'autre, qui était celle que vous venez de voir, n'était pas encore mariée, et s'appelait Marie Paradis : Jacques Balmat alla à elle, lui prit les deux mains, et la regardant dans

le blanc des yeux : — Ah çà ! mon enfant, lui dit-il, êtes-vous bien décidée?—Oui !—C'est qu'il ne nous faut pas de pleureuses, entendez-vous?— Je rirai tout le long du chemin. — Je ne vous demande pas ça, vu que moi, qui suis un vieux loup de montagne, je ne m'engagerais pas à le faire : on vous demande seulement d'être brave fille et d'avoir bon courage ; si vous vous sentez en aller, adressez-vous à moi, et quand je devrais vous porter sur mon dos, je vous réponds que vous irez où iront les autres ; est-ce dit?—Tope! répondit Maria en lui frappant dans la main. Cet arrangement fait, nous partîmes.

Le soir, comme d'habitude, on coucha aux Grands-Mulets : comme les jeunes filles ont le sommeil agité, et qu'en rêvant Maria aurait bien pu tomber dans le ravin dont vous a parlé Balmat, nous la mîmes au milieu de nous, nous la couvrîmes d'habits et de couvertures ; elle passa donc une assez bonne nuit.

Le lendemain, au petit jour, tout le monde était sur pied ; chacun secoua ses oreilles, souffla dans ses doigts et se remit en route : nous arrivâmes bientôt à un endroit escarpé et nous nous trouvâmes devant une espèce de mur de 12 à 1400 pieds de hauteur; et quand je dis un mur, il suffira que je vous explique la manière dont nous le gravîmes pour que vous conveniez que je n'y mets pas d'exa-

gération. Jacques Balmat, qui montait le premier, ne pouvait se plier assez pour donner la main au second de nous : alors il lui tendait la jambe, se soutenant à son bâton enfoncé dans la glace, jusqu'à ce que le second guide, se cramponnant à sa jambe, fût arrivé à son bâton ; aussitôt Balmat prenait un autre bâton des mains du second guide, le plantait plus haut et recommençait la même manœuvre qui, cette fois, s'étendait du second au troisième, et, au fur et à mesure que l'on montait, du troisième aux autres, jusqu'à ce qu'enfin chacun fût en route collé contre la glace, comme une caravane de fourmis contre le mur d'un jardin.

— Et Maria, interrompis-je, à qui tendait-elle la jambe?

— Oh! Maria montait la dernière, reprit Payot; d'ailleurs, pas un de nous ne pensait beaucoup à la chose. Nous nous faisions seulement la réflexion que, si le premier bâton venait à casser, nous dégringolerions tous, et, au fur et à mesure que nous montions, la réflexion devenait de plus en plus inquiétante; enfin n'importe! tout le monde s'en tira bien jusqu'à Maria ; mais arrivée en haut, soit par fatigue de la montée, soit par peur de réflexion, elle sentit que ses jambes s'en allaient à tous les diables; alors elle s'approcha en riant de Balmat et lui dit tout bas, afin que les autres ne l'entendissent pas : Allez plus doucement, Jacques, l'air me man-

que ; faites comme si c'était vous qui soyez fatigué : Balmat ralentit sa marche; Maria profita de cela pour manger de la neige à poignée ; nous avions beau lui dire que les crudités ne valaient rien à l'estomac, c'était comme si nous chantions ; aussi, au bout de dix minutes, le mal de cœur s'en mêla ; Balmat, qui s'en aperçut, vit que ce n'était pas le moment de faire de l'amour-propre, il appela un autre guide, ils la prirent chacun sous un bras et l'aidèrent à marcher. Au même moment, Victor Terraz s'assit, en déclarant qu'il en avait assez et qu'il n'irait pas plus loin ; alors Balmat me fit signe de venir prendre le bras de Maria à sa place, et allant à Terraz, qui commençait déjà à s'endormir, il le secoua vigoureusement.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? dit Terraz.

— Je veux que tu viennes.

— Et moi je veux rester ici; je suis bien libre.

— C'est ce qui te trompe.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que nous sommes partis à sept, qu'on sait que nous sommes partis à sept, et qu'en arrivant au grand plateau, d'où l'on peut nous distinguer de Chamouny, les gens du village verront que nous ne sommes plus que six : ils croiront alors qu'il est arrivé malheur à l'un de nous, et comme ils ne sauront pas auquel, cela mettra sept familles dans la désolation.

— Vous avez raison, père Balmat, dit Terraz. Et il se remit sur ses jambes.

Ces deux retardataires ne nous rejoignirent que sur le dôme du Mont-Blanc ; Maria était presque évanouie, cependant elle se remit un peu et porta les yeux sur l'horizon immense qu'on découvre ; nous lui dîmes en riant que nous lui donnions pour sa dot tout le pays qu'elle pourrait apercevoir. Alors Balmat ajouta : Maintenant puisqu'elle est dotée, il faut la marier ; messieurs, quel est le luron qui l'épouse ici? Dam ! nous ne faisions pas de crânes prétendus : aussi personne ne se présenta, excepté Michel Terraz ; encore demanda-t-il une demi-heure.

Comme nous ne pouvions rester que dix minutes à peu près, la proposition n'était point acceptable : aussi, lorsque nous eûmes bien regardé le coup d'œil, Balmat nous dit : Ah cà, mes enfants, c'est bel et bon, mais il est temps de défiler ; en effet, le soleil s'en allait grand train ; nous fîmes comme lui.

Le lendemain, lorsque nous descendîmes à Chamouny, nous trouvâmes toutes les femmes du village qui attendaient Maria pour lui demander des détails sur son voyage : elle leur répondit qu'elle avait vu tant de choses que ce serait trop long à raconter ; mais que si elles étaient bien curieuses de les connaître, elles n'avaient qu'à faire le voyage elles-mêmes : pas une n'accepta.

Depuis ce temps, Maria est restée l'héroïne de Chamouny, comme Jacques en est le héros, et elle se partage avec lui la curiosité des étrangers et le sobriquet de *Mont-Blanc*. A chaque nouvelle ascension, elle va s'établir un peu au-dessus du village de la Côte : là elle dresse un dîner que les voyageurs ne manquent jamais d'accepter en revenant, et, le verre à la main, hôte et convives boivent aux dangers du voyage et à l'heureuse réussite des ascensions nouvelles.

—Est-ce que quelques-unes ont amené des accidents graves? repris-je.

— Dieu merci, répondit Payot, il n'y a jamais eu que des guides de tués; Dieu a toujours préservé les voyageurs.

— Effectivement, Balmat parlait hier d'une crevasse dans laquelle était tombé Coutet; mais j'ai cru comprendre qu'on l'en avait retiré.

— Oui, lui, car, quoiqu'il ait vu la mort de bien près, il est aujourd'hui sain et sauf comme vous et moi; trois autres y sont restés ensevelis avec 200 pieds de neige sur le corps : aussi, dans les belles nuits, vous voyez voltiger trois flammes au-dessus de la crevasse où ils sont enterrés; ce sont leurs âmes qui reviennent, car ce n'est pas une sépulture chrétienne qu'un cercueil de glace et un linceul de neige.

— Et quels sont les détails de cet événement?

— Tenez, monsieur, me dit Payot avec une répu-

gnance marquée, vous rencontrerez probablement Coutet avant de quitter Chamouny, et il vous les racontera lui-même ; quant à moi, je n'étais pas du voyage.

Je vis que l'impression laissée par le souvenir de cet accident était si profonde et si triste, que je n'eus pas le courage d'insister ; d'ailleurs, il s'empressa de distraire mon attention de ce sujet en me faisant remarquer une petite fontaine qui coule à droite du chemin.

— C'est la fontaine de Caillet, me dit-il.

Je la regardai avec attention, et comme je n'y trouvais rien extraordinaire, j'y trempai la main, pensant que c'était une source thermale ; elle était froide : je la goûtai alors, la croyant ferrugineuse : elle avait le goût de l'eau ordinaire.

— Eh bien ! dis-je en me relevant, qu'est-ce que la fontaine de Caillet ?

— C'est la fontaine que M. de Florian a *immortalisée*, en faisant passer sur ses bords la première scène de son roman de *Claudine*.

— Ah ! ah ! diable, et elle n'a pas d'autre titre à la curiosité des voyageurs ?

— Non, monsieur, si ce n'est qu'elle est située à mi-chemin de la montée de Chamouny à la mer de glace.

— A mi-chemin ?

— Juste.

— Mon ami, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Volontiers, monsieur.

— Eh bien ! c'est de ne jamais oublier, dans l'intérêt de *l'immortalité* de votre fontaine, d'ajouter, comme vous venez de le faire, son second titre au premier : vous verrez auquel des deux vos voyageurs seront le plus sensibles. En effet, la route du Montanvert est une des plus exécrables que j'aie faites : vers la fin de l'année surtout, lorsque les gens de pied et les mulets l'ont dégradée, les parties étroites du chemin s'éboulent, et alors la surface plane disparaît, et fait place à un plan incliné; or, c'est comme si l'on marchait à une hauteur de deux mille pieds sur un toit d'ardoise ; un faux pas, une distraction, un point d'appui qui manque, et vous roulez jusque dans la source de l'Aveyron que vous entendez gronder au fond de ce précipice, et où vous précèdent, comme pour vous en montrer le chemin, les pierres à qui un simple déplacement fait perdre l'équilibre, et quedès lors leur poids seul suffit pour entraîner.

C'est par cet aimable chemin qu'on grimpe, plutôt qu'on ne monte, pendant l'espace de trois heures à peu près, puis l'on aperçoit une masure perdue dans les arbres, c'est l'auberge des Mulets; vingt pas plus loin, une petite maison s'élève dominant la mer de glace, c'est l'auberge des voyageurs. Si je n'avais pas peur d'être taxé de partialité pour l'espèce

humaine, j'ajouterais même que les quadrupèdes y sont beaucoup mieux traités que les bipèdes, attendu qu'ils trouvent dans leur écurie du son, de la paille, de l'avoine et du foin, ce qui équivaut pour eux à un dîner à quatre services, tandis que les bipèdes ne peuvent obtenir dans leur hôtel que du lait, du pain et du vin, ce qui n'équivaut pas même à un mauvais déjeuner.

D'ailleurs, le premier besoin qu'on éprouve en arrivant sur le plateau n'est point celui de la faim : c'est le désir d'embrasser d'un seul coup d'œil cette large nature qui vous environne : à votre droite et à votre gauche le pic de Charmoz et l'aiguille du Dru, qui s'élancent vers le ciel comme les paratonnerres de la montagne ; devant vous la mer de glace, gelée au milieu du bouleversement d'une tempête, avec ses vagues aux mille formes, qui s'élèvent à soixante ou quatre-vingts pieds de haut, et ses gerçures qui s'enfoncent à quatre ou cinq cents pieds de profondeur ; au bout d'un instant de cette vue, vous n'êtes plus en France, vous n'êtes plus en Europe, vous êtes dans l'océan arctique, au delà du Groenland ou de la Nouvelle-Zélande, sur une mer polaire, aux environs de la baie de Baffin ou du détroit de Béring.

Lorsque Payot crut que nous avions assez considéré de loin le tableau qui s'étendait au-dessous de nous, il jugea qu'il était temps de nous faire mettre les pieds sur la toile : en conséquence il commença

à descendre vers la mer de glace, que nous dominions d'une soixantaine de pieds, par un chemin bien autrement exigu que celui de Montanvert : c'est au point que j'eus un instant d'incertitude, pour savoir s'il ne valait pas mieux me servir de mon bâton ferré comme d'un balancier que comme d'un appui : quant à Payot, il marchait là comme sur une grande route et ne se retournait même pas pour savoir si je le suivais.

— Dites-donc, mon brave, lui criai-je au bout d'une minute, lui donnant une épithète que dans ce moment je ne pouvais convenablement garder pour moi; dites donc, est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin.

— Tiens, vous voilà assis, vous, me dit-il; que diable faites-vous là ?

— Ah ! ce que je fais; je fais que la tête me tourne, pardieu ! est-ce que vous croyez que je suis venu au monde sur le coq d'un clocher, vous ! Vous êtes encore un fameux farceur; allons, allons, venez me donner la main; je n'y mets pas d'amour-propre, moi.

Payot remonta aussitôt vers moi et me tendit le bout de son bâton; grâce à ce secours, je fis heureusement ma descente, jusqu'au rocher situé à sept pieds à peu près au-dessus d'une espèce de bourrelet en sable fin qui environne la mer de glace; arrivé là, je poussai un — ah ! prolongé, qui tenait

autant au besoin de respirer qu'à la satisfaction que je pouvais avoir de me trouver sur une plate-forme; puis, l'amour-propre me revenant, du moment où le danger s'était éloigné, je tins à prouver à Payot que si je grimpais mal, je sautais bien et d'un air dégagé : sans rien dire à personne, et afin de jouir de l'effet que produirait sur lui mon agilité, je sautai du rocher sur le sable.

Nous poussâmes deux cris qui n'en firent qu'un : lui, parce qu'il me voyait enfoncer, et moi, parce que je me sentais enfoncer : cependant, comme je n'avais pas lâché mon bâton, je le mis en travers comme cela m'était arrivé en pareille circonstance avec mon fusil, en chassant au marais : ce mouvement instinctif me sauva ; Payot eut le temps de me tendre son bâton, que j'empoignai d'une main, puis de l'autre; et me tirant comme un poisson au bout d'une ligne, il me réintégra sur mon rocher.

Lorsque je me trouvai sur mes pieds : — Ah çà ! êtes-vous fou ? me dit Payot ; vous allez sauter dans les moraines, vous !

— Eh ! sacredieu ! allez-vous-en au diable, vous et votre brigand de pays, où l'on ne peut faire un pas sans risquer de se casser le cou, ou de s'ensabler; est-ce que je connais vos moraines, moi?

— Eh bien ! une autre fois vous les connaîtrez, me dit tranquillement Payot ; seulement je suis bien

aise de vous dire que, si vous n'aviez pas mis votre bâton en travers, vous vous enfonciez sous le glacier, d'où vous ne seriez probablement sorti que l'été prochain, par la source de l'Aveyron. Maintenant voulez-vous venir au Jardin !

— Qu'est-ce que le Jardin ?

— C'est une petite langue de terre végétale, en forme de triangle, qui est située dans le nord du glacier de Talèfre, et qui forme la partie la plus basse de ces hautes pointes de montagnes, appelées les Rouges. — Les voyez-vous là-bas ?

— Oui, très-bien, et que fait-on là ?

— Rien au monde.

— Pourquoi y va-t-on alors ?

— Pour dire qu'on y a été.

— Eh bien ! mon cher ami, je ne le dirai pas, et voilà tout.

— Vous viendrez au moins faire un petit tour sur la mer de glace ?

— Oh ! pour cela, tout à vous, je sais patiner.

— N'importe, donnez-moi toujours le bras, vous n'auriez qu'à faire quelque nouvelle imprudence.

— Moi ? vous ne me connaissez guère, allez; j'en suis revenu, et je vous réponds que je ne marcherai pas autre part que sur votre ombre.

Je lui tins, ou plutôt je me tins religieusement parole ; nous fîmes, lui marchant devant, et moi

derrière, à peu près un quart de lieue sur cette mer dont on ne peut mesurer la largeur que lorsqu'on se trouve au milieu de ses vagues, et dont les horribles craquements semblent des plaintes inconnues, qui montent du centre de la terre jusqu'à sa surface : je ne sais si cela tient à une organisation plus impressionnable et plus nerveuse que celle des autres; mais au milieu des grands bouleversements de la nature, quoiqu'il me soit démontré qu'aucun danger réel n'existe, j'éprouve une espèce d'épouvante physique en me voyant si petit et perdu au milieu de si grandes choses : une sueur froide me monte au front, je pâlis, ma voix s'altère, et si je n'échappais à ce malaise en m'éloignant des localités qui le produisent, je finirais certes par m'évanouir. Ainsi je n'avais aucune crainte, puisqu'il n'y avait aucun danger, et cependant je ne pus rester au milieu de ces crevasses sous mes pieds, de ces vagues suspendues sur ma tête; je pris le bras de mon guide, et je lui dis : — Allons-nous-en.

Payot me regarda : — En effet, vous êtes pâle, me dit-il.

— Je ne me sens pas bien.

— Qu'avez-vous donc ?

— J'ai le mal de mer.

Payot se mit à rire, et moi aussi. — Allons, ajouta-t-il, vous n'êtes pas bien malade, puisque vous riez ; buvez un coup, cela vous remettra.

En effet, à peine eus-je posé le pied sur la terre que cette indisposition passa : Payot me proposa de suivre le bord de la mer de glace jusqu'à la Pierre aux Anglais. Je lui demandai ce que c'était que cette pierre. — Ah! me dit-il, nous l'avons appelée ainsi parce que les deux voyageurs qui sont parvenus les premiers jusqu'ici, surpris par la pluie, se sont réfugiés sous la voûte qu'elle forme, et y ont dîné. Or ces deux voyageurs étaient des Anglais, qui, dans une excursion, avaient découvert Chamouny, dont on ignorait l'existence, ce village étant enfermé dans une vallée où l'on trouve, sans le secours du commerce extérieur, tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils ignoraient tellement quels hommes habitaient ce pays inconnu, qu'ils y entrèrent eux et leurs domestiques armés jusqu'aux dents, et croyant probablement avoir affaire à des sauvages; au lieu de cela, ils trouvèrent de braves gens qui les reçurent de tout leur cœur, et qui, ignorants eux-mêmes des beautés qui les environnaient, n'avaient jamais cherché à explorer le cours solide de cette mer de glace, dont l'extrémité descendait jusqu'à la vallée; la reconnaissance nous a fait leur consacrer cette pierre où ils ont trouvé un abri; car en venant ici et en disant les premiers au monde entier ce qu'ils y avaient vu, ils ont fait la fortune du pays.

En achevant ces mots, Payot me montra un rocher formant voûte, sur lequel était gravé cette

inscription rappelant les noms des deux voyageurs et l'année de leur voyage :

POCOX ET WINDHEM. — 1741.

Après avoir fait le tour de la pierre, nous prîmes le chemin de l'auberge ; en entrant dans la seule chambre dont elle se compose, j'aperçus un homme à genoux, soufflant le feu avec sa bouche. Payot m'arrêta sur la porte : Vous vouliez voir Marie Coutet? me dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que Marie Coutet? repris-je, cherchant à rappeler mes souvenirs.

— Le guide qui a été emporté par une avalanche.

— Oui, certainement, je voulais le voir.

— Eh bien ! c'est lui qui souffle le feu ; depuis qu'il a manqué d'être gelé, il est devenu frileux comme une marmotte.

— Comment ! c'est là l'homme qui est tombé dans la crevasse du grand plateau ?

— Lui-même.

— Croyez-vous qu'il veuille me raconter son accident ?

— Certainement ; quoique ce ne soit pas une chose gaie, c'est une chose curieuse, et nous sommes ici pour satisfaire la curiosité des voyageurs.

Je ne parus pas faire attention à l'espèce d'amertume avec laquelle il prononça ces mots. J'appelai

le maître de l'auberge afin qu'il nous apportât une bouteille de son meilleur vin et trois verres ; je les emplis, ét en prenant un de chaque main, j'allai à Coutet.

En m'entendant venir à lui, il se releva. Je lui présentai le verre, qu'il accepta avec un sourire que je n'ai jamais trouvé plus cordial que sur la figure des habitants de la Savoie.

— A votre santé, mon maître, lui dis-je, et puisse-t-elle ne jamais se retrouver dans un danger pareil à celui qu'elle a couru !

— Ah ! monsieur veut parler de ma cabriole dans la crevasse ? répondit Coutet.

— Justement.

— Le fait est (Coutet interrompit sa phrase pour vider son verre) que j'ai passé un mauvais quart d'heure, continua-t-il en le posant sur la table et en s'essuyant la bouche du revers de sa main.

— Auriez-vous la complaisance de me donner quelques détails sur cet événement ? repris-je.

— Tous ceux que vous voudrez, monsieur.

— Alors, asseyons-nous.

Je donnai l'exemple : il fut suivi. Je remplis les verres des deux guides, et Coutet commença.



MARIE COUTET.

En 1820, le colonel anglais Anderson et le docteur Hamel (ce dernier envoyé par l'empereur de Russie pour faire des expériences météorologiques sur les montagnes les plus élevées du globe) arrivèrent à Chamouny : à peine arrivés, ils manifestèrent leur intention de gravir le Mont-Blanc et ordonnèrent tous les préparatifs nécessaires à cette expédition : déjà neuf ascensions pareilles à celle qu'ils allaient faire avaient eu lieu sans accident (1).

(1) Ceux qui les avaient effectuées étaient :

8	août	1786,	le docteur Paccard,	de Chamouny.
—	—		Jacques Balmat,	*id.*
3	—	1787,	M. de Saussure, de Genève.	
9	—	—	le colonel de Beaufroy, Anglais.	
5	—	1788,	M. Wooldey,	*id*
10	—	1802,	M. le baron de Doorthesen, de Courlande.	

Au jour fixé les dix guides se trouvèrent prêts : c'était mon tour d'être guide-chef : je pris donc le commandement de la petite caravane ; ceux qui marchaient sous mes ordres étaient Julien Devoissou, David Folliguet, les deux frères Pierre et Mathieu Balmat, Pierre Carriez, Auguste Terre, David Coutet, Joseph Folliguet, Jacques Coutet et Pierre Favret : treize en tout, y compris les deux voyageurs.

Nous partîmes à huit heures du matin avec apparence de beau temps : arrivés aux Grands-Mulets à trois heures de l'après-midi, nous nous y arrêtâmes, car nous savions qu'il ne nous restait pas assez de jour pour arriver au sommet du Mont-Blanc, et que plus haut nous ne trouverions aucun endroit favorable à une halte de nuit. Nous nous assîmes en conséquence sur une espèce de plateau, où nous retrouvâmes encore les débris de la cabane qu'y avait fait bâtir M. de Saussure, et nous procédâmes

10 août 1802, M. Forneret, de Lausanne.
10 sept. 1812, M. Rhodas, de Hambourg.
4 août 1818, M. le comte Matezescki, Polonais.
19 juin 1819, M. le docteur Rensselaer, Américain.
— — M. Howard, *id.*
13 août — le capitaine Undrell, Anglais.
Celles qui ont eu lieu depuis ont été faites le
18 août 1822, par M. Fred Clissold, Anglais.
4 sept. — par M. Jackson, *id.*
26 août 1825, par le docteur Edmond Clarke, *id.*
— — par le capitaine Markham Sherwille, *id.*

au dîner, en invitant les voyageurs à faire en un seul repas leurs provisions de vivres pour vingt-quatre heures, attendu qu'au fur et à mesure qu'ils monteraient ils perdraient non-seulement tout appétit, mais encore toute possibilité de manger. Après le dîner, on parla des ascensions précédentes, des difficultés heureusement surmontées. Ces antécédents nous donnaient de l'espoir et de la gaieté : le temps s'écoula vite, au milieu des récits de ceux de nous qui avaient déjà fait le voyage. Le soir vint, sans qu'il y eût eu un instant de doute, de crainte ou d'ennui : alors on se pressa les uns contre les autres, on étendit des couvertures sur de la paille, on dressa une tente avec des draps, et chacun passa une nuit tant bonne que mauvaise.

Le lendemain, je me réveillai le premier, et, me levant aussitôt, je fis quelques pas hors de notre abri : un coup d'œil me suffit pour voir que le temps était perdu pour tout le jour ; je rentrai aussitôt en secouant la tête. Qu'y a-t-il, Coutet ? me dit Devoissou. — Il y a, répondis-je, que le vent a changé et qu'il vient du midi. En effet, le vent venait de ce côté, chassant devant lui la neige comme une poussière. A cette vue, nous nous regardâmes, et, d'un commun accord, nous résolûmes de ne pas aller plus loin. Cette résolution fut maintenue malgré les instances du docteur Hamel, qui voulait essayer de continuer le voyage : tout ce qu'il put obtenir

de nous fut que nous attendrions au lendemain pour redescendre au village. La journée se passa tristement, la neige, qui ne tombait d'abord que sur la sommité du Mont-Blanc, descendait petit à petit vers l'endroit où nous étions, comme une amie qui croit devoir venir jusqu'à notre porte pour nous avertir du danger.

La nuit arriva. Les mêmes précautions furent prises, et nous la passâmes comme nous avions fait de la première. Le jour vint, il nous montra le temps aussi menaçant que la veille : nous nous réunîmes en conseil, et au bout de dix minutes de délibération nous résolûmes de retourner à Chamouny ; nous fîmes part de cette décision au docteur Hamel, qui s'y opposa formellement. Nous étions à ses ordres : notre temps et notre vie étaient à lui, puisqu'il les payait ; nous n'insistâmes donc point ; seulement, nous tirâmes au sort pour savoir lesquels d'entre nous retourneraient à Chamouny pour y chercher des vivres : le sort désigna Joseph Folliguet, Jacques Coutet et Pierre Favret, qui partirent immédiatement.

A huit heures du matin, le docteur Hamel, fatigué de l'opiniâtreté du temps, non-seulement ne se contenta plus de rester où nous étions, mais encore voulut continuer le voyage. Si l'un de nous avait eu cette idée, nous l'aurions pris pour un fou, et nous lui eussions lié les jambes afin qu'il ne pût faire un

pas ; mais le docteur était étranger, il ignorait les dangereux caprices de la montagne ; nous nous contentâmes donc de lui répondre que faire seulement deux lieues, malgré les avertissements que le ciel donnait à la terre, c'était défier la Providence et tenter Dieu. Le docteur Hamel frappa du pied, se retourna vers le colonel Anderson et murmura le mot *lâches*.

Dès lors il n'y avait plus à hésiter ; chacun de nous fit silencieusement ses préparatifs de départ, et au bout de cinq minutes je demandai au docteur s'il était prêt à nous suivre : il fit signe de la tête que oui, car il gardait rancune ; nous partîmes donc sans attendre nos camarades qui étaient descendus au village.

Contre toute probabilité, le commencement de notre route se fit sans accident : nous arrivâmes ainsi au petit plateau, et après avoir gravi le dôme du Goûter, nous redescendîmes vers le grand plateau. Arrivés là, nous avions à notre gauche la grande crevasse, qui a au moins soixante pieds de large et cent pieds de long ; à notre droite, la côte du Mont-Blanc s'élevant en talus rapide à la hauteur de mille pieds encore au-dessus de nos têtes ; sous nos pas, douze ou quinze pouces de neige nouvelle et fraîche, tombée pendant la nuit, et dans laquelle nous enfoncions jusqu'au genou. Nous venions d'entrer dans le vent, qui menaçait d'être toujours plus

violent au fur et à mesure que nous monterions; notre marche, sur une seule ligne, s'opérait ainsi : Auguste Terre marchait le premier, Pierre Carriez le second, et Pierre Balmat le troisième; puis venaient après eux Mathieu Balmat, Julien Devoissou et moi; à six pas de distance à peu près, nous étions suivis par David Coutet et par David Folliguet; puis après eux s'avançaient, les derniers, afin qu'ils profitassent du chemin que nous leur tracions, le colonel Anderson et le docteur Hamel (1).

La précaution prise pour nous sauver fut probablement celle qui nous perdit; en marchant sur une seule ligne, nous tranchions, comme avec une charrue, cette neige molle et nouvelle, qui n'avait point encore d'appui : dès lors, le talus étant trop rapide pour la retenir en équilibre, elle dut glisser.

En effet, nous entendîmes tout à coup comme le bruissement sourd d'un torrent caché : au même instant, depuis le haut de la côte jusqu'à l'endroit où nos pas avaient creusé une ornière de dix ou douze pouces de profondeur, la neige fit un mouve-

(1) Cet ordre de marche n'avait point été inspiré par la circonstance, mais est habituel aux guides; il est adopté pour préserver le plus possible les voyageurs du danger. De cette manière, on conçoit que si la crevasse cachée s'ouvre sous la route, que si une couche de glace trop faible se brise sous les pieds, l'accident arrivera plutôt à l'un des onze guides qui précèdent les voyageurs qu'à ceux-ci, qui, venant à leur suite, ne marchent plus que sur un terrain éprouvé.

ment ; aussitôt, je vis quatre des cinq hommes qui me précédaient renversés les pieds en l'air ; l'un d'eux seul me parut rester debout ; puis je sentis que les jambes me manquaient à moi-même, et je tombai en criant de toute ma force : *L'avalanche ! l'avalanche ! nous sommes tous perdus !...*

Je me sentis entraîné avec une telle rapidité que, roulant comme un boulet, je dois avoir parcouru l'espace de quatre cents pieds dans l'intervalle d'une minute. Enfin je sentis que le terrain manquait sous moi et que ma chute devenait perpendiculaire ; je me rappelle que je dis encore : *Mon Dieu, ayez pitié de moi !* et que je me trouvai au même instant au fond de la crevasse, couché sur un lit de neige, où, sans le reconnaître, j'entendis presque aussitôt se précipiter un autre de nos compagnons.

Je restai un instant étourdi de la chute, puis j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui se lamentait : je reconnus alors celle de David Coutet. O mon frère, mon pauvre frère ! disait-il, mon frère est perdu. — Non, lui criai-je, non, me voilà, David, et un autre avec moi ; Mathieu Balmat est-il mort ?

— Non, mon brave, non, me répondit Balmat, je suis vivant, et me voilà pour t'aider à sortir. Au même instant, il se laissa glisser le long des parois de la crevasse, et tomba près de moi.

— Combien de perdus ? lui dis-je.

— Trois, puisqu'il y en a un avec toi !

— Lesquels ?

— Pierre Carriez, Auguste Terre et Pierre Balmat.

— Et ces messieurs ont-ils du mal ?

— Non, Dieu merci !

— Eh bien ! essayons de tirer d'ici celui que j'y ai vu tomber avec moi, et qui ne doit pas être loin.

En effet, en nous retournant, nous aperçûmes un bras qui passait seul hors de la neige; c'était celui de notre pauvre camarade. Nous le tirâmes, afin de dégager la tête qui se trouvait couverte : il n'avait point encore perdu connaissance ; seulement il ne pouvait plus parler et avait la figure bleue comme un asphyxié ; cependant, au bout de quelques secondes, il se remit sur ses jambes. Mon frère nous jeta une petite hache avec laquelle nous nous taillâmes des escaliers dans la glace, puis arrivés à une certaine hauteur, nos camarades nous tendirent leurs bâtons, et nous tirèrent à eux.

A peine fûmes-nous hors de la crevasse, que nous aperçûmes le docteur Hamel et le colonel Anderson, qui nous prirent les mains en nous disant : — Allons, courage ! en voilà toujours deux de sauvés ; nous sauverons les autres de même. — Les autres sont perdus, répondit Mathieu Balmat, car c'est ici que je les ai vus disparaître ; il nous conduisit alors vers le milieu de la crevasse, et nous vîmes bien qu'il n'y avait aucun espoir de les sauver ; nos pauvres amis

devaient avoir plus de deux cents pieds de neige par-dessus la tête. Pendant que nous fouillions avec nos bâtons, chacun raconta ce qu'il avait éprouvé. Dans la chute commune, Mathieu Balmat seul était resté debout : c'était un gros garçon d'une force prodigieuse, de sorte qu'au moment où il sentit la neige nouvelle glisser sous lui, il enfonça son bâton dans la vieille neige, et, s'enlevant à la force des poignets, il vit passer sous ses pieds, en moins de deux minutes, cette avalanche d'une demi-lieue qui entraînait avec le bruit du tonnerre son frère et ses amis : un instant il se crut seul sauvé, car de dix que nous étions, lui seul demeura debout.

Ceux qui se relevèrent les premiers étaient les deux voyageurs. Balmat leur cria : Et les autres? — Au même moment, David Coutet se remit sur ses pieds. — Les autres, dit-il, je les ai vus rouler dans la crevasse. En courant vers elle, il heurta du pied David Folliguet, qui était encore tout étourdi de sa chute. En voilà encore un, dit-il ; ainsi cinq seulement sont perdus, et parmi eux est mon frère, mon pauvre frère. C'est à ce moment que, l'ayant entendu, je lui répondis, du fond de ma crevasse : Me voilà, frère, me voilà !

Cependant toutes nos recherches étaient inutiles, nous le sentions bien, et cependant nous ne pouvions nous déterminer à abandonner nos pauvres camarades, quoiqu'il y eût déjà deux heures que

nous les cherchions. A mesure que la journée s'avançait, le vent devenait plus glacial : nos bâtons qui nous avaient servi à sonder étaient couverts de glace, et nos souliers aussi durs que du bois.

Alors Balmat, désespéré de voir que tous nos efforts n'aboutissaient à rien, se tourna vers le docteur Hamel : — Eh bien ! monsieur, lui dit-il, voyons, maintenant, sommes-nous des lâches, et voulez-vous aller plus loin ? nous sommes prêts. — Le docteur répondit en donnant l'ordre de retourner à Chamouny. Quant au colonel Anderson, il se tordait les bras et pleurait comme un enfant. — J'ai fait la guerre, disait-il, j'étais à Waterloo, j'ai vu les boulets enlever des rangs entiers d'hommes ; mais ces hommes étaient là pour mourir... tandis qu'ici !... Les larmes lui coupaient la parole. — Non, ajoutait ce brave militaire, non, je ne m'en irai pas avant qu'on ait du moins retrouvé leurs cadavres. — Nous l'entraînâmes de force, car la nuit s'approchait, et il était temps de descendre.

En arrivant aux Grands-Mulets, nous rencontrâmes les autres guides qui apportaient les provisions ; ils amenaient avec eux deux voyageurs qui comptaient se réunir au docteur Hamel et au colonel Anderson : nous leur racontâmes l'accident qui nous était arrivé ; puis nous nous remîmes tristement en chemin pour redescendre vers le village. Nous y arrivâmes à onze heures du soir.

Les trois hommes qui avaient péri n'étaient heureusement pas mariés ; mais Carriez soutenait toute une famille par son travail.

Quant à Pierre Balmat, il avait une mère ; mais la pauvre femme ne fut pas longtemps séparée de son fils ; trois mois après sa mort, elle mourut.

RETOUR A MARTIGNY.

Lorsque ce récit fut fini, je cherchai des yeux le maître de l'auberge, afin de lui payer la bouteille de vin qu'il nous avait fournie. Ne le trouvant pas, je donnai dix francs à Marie Coutet, et le chargeai de régler mon compte. Cinq minutes après, nous étions en route pour revenir.

Au bout d'une demi-heure de marche, Payot s'arrêta :

— Tenez, me dit-il en me montrant une pente très-rapide, c'est ici qu'on se laisse glisser à la *ramasse*, lorsqu'il y a de la neige ; alors on est au bas du Montanvert en deux minutes et demie, tandis que par le chemin ordinaire on met près de trois heures.

— Et comment l'opération se pratique-t-elle?

— Mon Dieu, c'est la chose du monde la plus facile : on coupe quatre branches de sapin, on les pose en croix, on s'assied dessus, puis on se laisse aller tranquillement, maître que l'on est de se servir de son bâton comme d'un gouvernail, pour éviter les arbres et les pierres.

— Ah diable ! ce doit être une manière de voyager fort agréable, pour les fonds de culotte surtout !

— Dam ! ils restent quelquefois en route ; ça, c'est un fait !

— Et l'été, cette descente est-elle impraticable ?

— Non. Vous voyez ce petit chemin...

— Large comme une roue à la Marlborough ? Oui.

— Eh bien ! il raccourcit la route d'une heure et demie.

— Et l'on peut le prendre ?

— Certainement !

— Prenons-le alors. Payot me regarda d'un air de doute.

— Ah çà ! mais il paraît que le vin du Montanvert vous donne du courage ?

— Non, il me creuse l'estomac et je meurs de faim.

— Voulez-vous que je vous donne la main ?

— Ce n'est point la peine ; marchez devant, cela suffira.

Payot se mit en route, ne comprenant pas ma

témérité ; elle était bien simple cependant. Un précipice n'a sur moi de prise vertigieuse que lorsqu'il est coupé à pic ; alors, et même lorsque je le regarde d'en bas, j'éprouve un malaise indéfinissable et dont je ne suis pas le maître : mais, le chemin fût-il beaucoup plus étroit, dès lors que ma vue se repose sur un talus, si rapide et si malaisé qu'il soit, j'échappe à son influence : j'en vins donc à mon honneur, et un quart d'heure après, nous étions arrivés aux sources de l'Aveyron.

L'eau sort du pied du glacier des Bois, qui forme l'extrémité inférieure de la mer de Glace, par une ouverture de quatre-vingts à cent pieds de haut ; cette caverne a, comme nous l'avons déjà dit, l'apparence d'une gueule de poisson ; les arcades de glace qui la soutiennent sont cambrées, et ont la forme de plusieurs mâchoires qui, placées les unes à la suite des autres, s'enfoncent vers le gosier d'où sort la source, agile et agitée comme la langue fourchue d'un serpent : quelques-unes de ces arcades paraissent tenir à peine, et menacent d'écraser par leur chute ceux qui s'engageraient dans la caverne, chose possible, l'eau ne remplissant pas entièrement sa cavité.

Un accident de ce genre arriva en 1830 à l'endroit même où nous étions. Plusieurs voyageurs s'étaient arrêtés en face de la caverne, lorsque l'un d'eux, pour détacher de la voûte l'une de ces ar-

cades de glace, tira un coup de pistolet. En effet, l'une d'elles tomba avec un bruit terrible, obstruant par sa chute et par ses débris l'entrée de la caverne, et fermant le passage à l'eau. Les voyageurs voulurent alors examiner le réservoir qui devait naturellement se former derrière cette digue; mais au moment où ils la gravissaient, l'eau, qui avait doublé sa force en s'amassant, rompit le mur de glace qui la retenait, entraînant avec elle la digue et les voyageurs qui l'avaient élevée : l'un d'eux fut repoussé violemment vers le bord, et en fut quitte pour une cuisse cassée; l'autre, entraîné par le courant, se noya, sans que les guides pussent lui porter aucun secours.

Payot me donnait tous ces détails en me ramenant à Chamouny par le chemin le plus court. Nous avions déjà fait un quart de lieue à peu près, depuis le lieu qui avait été témoin de cet accident, et nous nous trouvions dans une espèce d'île, entre l'Arve et l'Aveyron, lorsqu'il s'arrêta, cherchant des yeux avec inquiétude le pont qu'il avait l'habitude de trouver à l'endroit où nous étions. Dans les Alpes, ces sortes de passages sont en général fort mobiles, et surtout fort inconstants : c'est le plus souvent un arbre jeté en travers d'un torrent ou d'un précipice, dont les deux bouts reposent sur les deux rives, sans y être autrement fixé que par son équilibre, ce qui, sur trois chances, en offre une pour arriver, et deux pour tomber en route. Cette fois, nous n'avions pas

même les deux dernières ; le pont avait probablement été précipité d'un coup de pied dans le torrent, par quelque voyageur morose ou ingrat ; mais enfin, soit par cette cause, soit par toute autre, le fait est que le pont n'y était plus.

— Eh bien ! nous voilà bien, dit Payot.

— Qu'y a-t-il donc ? répondis-je.

— Il y a, il y a, pardi... Il continuait de chercher des yeux, tandis que, de mon côté, ignorant l'objet de sa recherche, mes yeux suivaient les siens avec inquiétude.

— Quoi donc ? voyons ? qu'y a-t-il enfin ?

— Il y a, qu'il n'y a plus de pont.

— Bah ! et ça vous inquiète, vous ?

— Ça ne m'inquiète pas précisément, parce qu'en revenant sur nos pas... Mais c'est une demi-heure de perdue.

— Mon cher ami, quant à moi, je vous déclare que j'ai trop faim pour la perdre.

— Alors, comment ferez-vous ?

— Vous savez que si je grimpe mal, je saute bien.

— Vous sauterez dix pieds ?

— La belle affaire !...

— Oh ! bah !

— Pas de moraines, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Adieu, Payot.

En même temps je pris mon élan et sautai par-dessus la petite rivière.

Je me retournai, et vis mon homme qui tenait son chapeau d'une main et se grattait l'oreille de l'autre. Vous savez que je vous attends à dîner ? lui dis-je ; je vais devant et je ferai la carte ; au revoir, mon brave.

Payot se remit silencieusement en route, remontant les bords de l'Aveyron, que je descendais : au pas dont nous marchions tous les deux, il devait à peu près être arrivé au pont en même temps que j'arrivais à Chamouny.

En attendant le dîner, je jetai sur le papier les détails que m'avait donnés Marie Coutet sur l'accident arrivé lors de l'ascension du docteur Hamel : mon hôte était l'oncle de Michel Terre, l'un des trois qui avaient péri dans la crevasse.

Comme j'achevais, Payot entra ; le pauvre diable était en nage : le dîner était prêt, nous nous mîmes à table.

Je vis pendant le repas que, grâce à l'exploit que je venais de faire, j'avais considérablement grandi dans l'esprit de mon guide. En général, les hommes de la nature ne font cas que des dons de la nature : peu leur importent les talents de nos villes, qui, dans un moment de danger, ne peuvent leur être d'aucun secours, et dans la vie ordinaire d'aucune utilité ! La force, l'adresse, l'agilité, voilà les

trois déesses de leur culte, et ceux qui les possèdent sont pour eux les hommes de génie.

Aussi, à part mes vertiges, qu'ils ne comprenaient pas, étais-je l'homme de leur sympathie. Dès que j'avais eu l'occasion de donner devant eux une preuve quelconque de force ou d'adresse, ils se rapprochaient aussitôt de moi, plus familiers et cependant plus respectueux; certains dès lors que je pouvais les comprendre, ils me racontaient de ces choses intimes qu'ils n'avaient l'habitude de dire qu'aux hommes de leur nature : moins envieux sur les qualités physiques, qu'ils possèdent à un si haut degré cependant, que nous ne le sommes sur les qualités morales, ma supériorité sur eux, et il m'arrivait quelquefois d'en avoir, ne les humiliait pas; au contraire, elle faisait naître une espèce d'admiration naïve, dont le murmure, je l'avouerai, a parfois plus flatté mon amour-propre que les applaudissements d'une salle entière.

Vers la fin du dîner, Balmat arriva, comme il me l'avait promis, il m'apportait des cristaux trouvés par lui dans la montagne; il m'en donna pour une valeur d'une dizaine de francs : je voulus les lui payer, mais il s'y refusa avec tant d'obstination, que je vis que je lui ferais peine en insistant.

Pendant la soirée, il me parla des voyageurs illustres qu'il avait tour à tour conduits, et me nomma MM. de Saussure, Dolomieu, Châteaubriand et

Charles Nodier : sa mémoire était très-fidèle, autant que j'ai pu en juger par le portrait qu'il me fit des deux derniers.

A dix heures, je quittai ces braves gens, que je ne reverrai probablement jamais, mais qui, j'en suis sûr, gardent un bon souvenir de moi. Payot ne pouvait me servir de guide le lendemain, étant de noce; il m'offrit à sa place son fils, que j'acceptai.

Le lendemain, l'enfant me réveilla vers les cinq heures. La journée était dure, nous devions revenir à Chamouny par la Tête-Noire; c'étaient dix lieues de pays à faire. Le fils de Payot ne devait m'accompagner que jusqu'aux frontières de la Savoie : mon guide valaisan, que j'avais gardé, mais qui avait perdu tous ses droits du moment où il avait mis le pied sur les États du roi de Sardaigne, reprenait son service en se retrouvant sur sa terre.

Le jeune garçon, trop faible pour une si longue course, m'amenait un mulet que je devais monter en allant, et lui en revenant; de cette manière, nous ne faisions que cinq lieues chacun de notre côté. Nous enfourchâmes nos bêtes, et nous partîmes, nos grands bâtons ferrés nous donnant l'air de ces bouviers romains qui conduisent leur troupeau à cheval.

Au bout d'un quart de lieue, un douanier sortit d'une petite baraque près de laquelle nous allions passer, et nous attendit sur la route. Lorsque nous l'eûmes joint, il demanda les passe-ports : nous

allions obéir à cette injonction, lorsque le guide nous arrêta, en nous disant que ce n'étaient pas les nôtres, mais ceux de nos mulets dont on demandait l'exhibition. Il tira de sa poche un certificat constatant que c'était le tour de *Dur-au-Trot* et de *la Grise* à marcher. J'étais monté sur le premier, et j'avouai, dès que je connus son sobriquet, que jamais surnom de bataille n'avait été mieux mérité. Quant à *la Grise*, on devine que la couleur de sa robe lui avait valu ce gracieux nom de baptême.

Pendant trois quarts d'heure à peu près, nous suivîmes la même route que nous avions déjà faite pour venir du Col de Balme à Chamouny. Enfin, nous tournâmes à gauche, et après nous être retournés pour prendre congé de la magnifique vue que nous allions perdre, nous nous enfonçâmes dans la gorge des Montets. Au fur et à mesure que nous y entrions, le caractère du pays changeait complétement. Une terre nue, grisâtre et pierreuse, sillonnée de cent pas en cent pas par des lits de ravins, s'étendait devant nous : nous apercevions au loin, comme des groupes de pauvres déguenillés, les hameaux de Trelucban-d'en-bas, et de Treluchan-d'en-haut : du reste, ces misérables chaumières ne prêtent d'asile à leurs habitants que trois ou quatre mois de l'année, après lesquels ils vont chercher un asile sur un plateau à l'abri des avalanches. De place en place et semées sur la route,

s'élèvent des croix, qui indiquent que là où elles sont, un guide, un voyageur, quelquefois une famille tout entière, ont péri : ces symboles de la mort ne sont pas eux-mêmes à l'abri de la destruction ; la plupart sont brisés par des pierres qui roulent de la montagne.

Bientôt nous entrâmes dans la gorge de Valorsine (val des ours), ainsi nommée par opposition du val Chamouny (val des chamois). Nous nous y arrêtâmes pour déjeuner, et nous vîmes que, là aussi, il devait y avoir de grandes craintes, aux précautions qui sont prises : les couvertures des maisons, que le vent menace d'emporter, sont maintenues en place par d'énormes pierres posées sur leurs toits, comme des morceaux de marbre sur les papiers d'un bureau. L'église est entourée de contre-gardes, comme un château du XVI[e] siècle, afin qu'elle puisse soutenir les assauts que les avalanches lui livrent chaque hiver ; enfin plusieurs bâtiments, ainsi que certaines cases indiennes, sont supportés par des poteaux, de manière à ce que l'eau puisse monter jusqu'à la hauteur de plusieurs pieds sans les atteindre, et passer sous eux sans les emporter.

La gorge de Valorsine s'étend une lieue à peu près encore au delà du village de ce nom : le chemin passe au milieu d'une forêt de sapins plus pressés que ne le sont ordinairement les forêts de montagnes, et côtoie un torrent que les paysans, dans leur lan-

gage toujours imagé, appellent l'eau noire. Effectivement, quoique cette eau fût parfaitement incolore et la plus limpide peut-être de toutes les eaux que j'avais vues, la voûte de sapins qui l'ombrage lui donne une teinte foncée qui justifie le nom qu'elle a reçu. Trois fois on passe sur des ponts différents ce torrent capricieux ; puis enfin on enjambe d'une montagne à l'autre, et l'on se trouve à la base de la Tête-Noire.

Quelques pas avant d'y arriver, on trouve sur la droite de la route un monument de l'originalité anglaise : c'est une énorme pierre, de la forme d'un champignon, dont la calotte s'appuie d'un côté au talus de la montagne, et de l'autre, forme une espèce de voûte. Cette pierre appartient en toute propriété à une jeune miss et à un jeune lord qui l'ont achetée au roi de Sardaigne. Une inscription constatant cette acquisition est gravée sur le bourrelet de pierre qui surmonte sa base. Les armes des deux acheteurs, réunies sur une plaque de cuivre, et surmontées d'une couronne de comte, avaient même été apposées au-dessus de l'écriture, comme un sceau sur une lettre patente ; mais il paraît que ce métal a une certaine valeur en Savoie, car depuis longtemps la plaque a disparu. Notre guide nous dit que du côté de Sierres ces mêmes Anglais avaient encore acheté deux arbres jumeaux sous l'ombrage desquels ils s'étaient *reposés*. J'ai recours aux lettres

italiques pour exprimer le sens que le sourire de mon guide parut attacher à ce mot. Cette pierre s'appelle Balmarossa.

A mesure que l'on gravit la Tête-Noire, le chemin devient de plus en plus sauvage. Les sapins cessent d'être pressés en forêt, et s'isolent comme des tirailleurs. On dirait une armée de géants, qui, voulant escalader la montagne, a été arrêtée par les rocs qu'une main invisible a fait rouler de sa cime. La plupart des arbres ont été brisés par ces avalanches de pierre, et des blocs énormes de granit se sont arrêtés tout court aux pieds de ceux qui ont offert à ces masses une résistance proportionnée à leur pesanteur multipliée par l'impulsion.

Le chemin, de son côté, participe à cette nature sauvage; il s'escarpe de plus en plus, et se rétrécit enfin pour passer sur un abîme, de manière à ne présenter, pendant cinq ou six pas, qu'une largeur d'un demi-pied. Cet endroit est appelé par les gens mêmes du pays le Maûpas, ou mauvais pas.

Cette espèce de défilé une fois franchi, la route devient praticable même pour les voitures, et descend par une pente assez douce vers le village du Triant. Nous nous y arrêtâmes pour dîner; seulement, nous choisîmes une autre auberge que celle où nous avions stationné quatre jours auparavant. Ce fut du reste un changement de localités, et voilà

tout ; quant au repas, il ne fut guère plus confortable que le premier.

Cent pas au delà du village, nous nous retrouvâmes dans la même route que nous avions suivie en venant de Martigny ; nous la prîmes pour y retourner. A sept heures du soir, nous étions de retour dans la capitale du Valais.

Il paraît qu'il avait fait la veille à Martigny un orage épouvantable dont nous n'avions pas même entendu le bruit à dix lieues de là. Cet accident atmosphérique parvint à ma connaissance pendant que je signais le registre de l'auberge où chaque voyageur inscrit son nom et la cause de son voyage. Le dernier signataire avait constaté le déluge qui en avait été la suite par cette boutade, qui aurait fait honneur à l'*humour* d'un Anglais :

M. Dumont, négociant, voyageant pour son plaisir, cinq filles, et une pluie battante !...

LE SAINT-BERNARD.

Au moment où je venais à mon tour d'inscrire sur le registre mon nom, ma profession et mes motifs de voyage, je tournai la tête et j'aperçus derrière moi mon ancien ami, le maître d'hôtel, qui me salua d'un air si comiquement triste, que je vis bien que quelque malheur nous menaçait l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux. En effet, le pauvre homme avait tant de monde chez lui, qu'il ne savait où me loger : lui-même avait cédé son lit aux voyageurs et comptait coucher dans la grange. Il essaya timidement de me prouver que l'odeur du foin était fort saine, et que je serais mieux chez lui sur la paille que chez un autre dans un lit. Mais je venais de faire douze lieues à pied, circonstance qui me rendait l'esprit fort peu accessible à ce genre de

raisonnement, quelque logique qu'il lui parût être : en conséquence, je dis à mon guide de me conduire à l'hôtel de la Tour.

Mon hôte tenta un dernier effort pour me retenir. Il lui restait une grande chambre où il avait empilé une société de cinq voyageurs ; un de plus ne devait rien leur faire sur la quantité ; il me demanda donc si je me contenterais comme eux et avec eux d'un matelas posé à terre, et, sur ma réponse affirmative, il s'achemina, moi le suivant, vers leur chambre, d'où sortait un vacarme épouvantable. Nos voyageurs se battaient à coups de traversin, pour conquérir les uns sur les autres chacun un emplacement de trois pieds de large sur six de long, la grandeur de la chambre n'ayant pas paru leur offrir au premier abord cinq fois cette mesure géométrique. Je jugeai, à part moi, que le moment était mal choisi pour la demande que nous venions faire : mon hôte fit probablement la même réflexion, car il se retourna de mon côté avec un air d'embarras si marqué, que je me décidai à faire ma commission moi-même. Je poussai doucement la porte, et je m'aperçus que provisoirement la bataille se passait dans la nuit, les projectiles ayant éteint les lumières; dès lors ma résolution fut prise.

Je soufflai la chandelle de mon hôte, ce qui fit rentrer le corridor dans une obscurité aussi complète que celle où était la chambre ; je lui recom-

mandai de ne retrouver sous aucun prétexte la deuxième clef de la porte, et je le priai de me laisser tirer d'affaire tout seul. Il ne demandait pas mieux.

La petite guerre continuait toujours, et les éclats de rire des combattants faisaient un tel bruit, que j'entrai dans la chambre, refermai la porte à double tour, et mis la clef dans ma poche, sans qu'aucun d'eux s'aperçût qu'il venait de se glisser dans la place un surcroît de garnison.

Je n'avais pas fait deux pas, que j'avais reçu sur la tête un coup de matelas qui m'avait enfoncé mon chapeau jusqu'à la cravate.

On juge bien que je n'étais pas venu là pour demeurer en reste de compte avec ceux qui s'y trouvaient; je n'eus qu'à me baisser pour ramasser une arme, et je me mis à frapper à mon tour avec une vigueur qui aurait dû prouver à mes adversaires qu'il venait d'arriver un renfort de troupes fraîches. Bientôt je m'aperçus que j'étais appuyé contre un angle, position, comme tout le monde sait, très-favorable en stratégie pour une défense individuelle. La mienne fit, à ce qu'il paraît, de si grandes merveilles, que je compris à la faiblesse des coups qu'on me portait qu'on perdait l'espoir de me débusquer de la place, et le combat se transporta sur d'autres points. Je profitai de ce moment pour étendre mon matelas sur le carreau; un manteau sans propriétaire apparent, et dans lequel je m'em-

barrassai les jambes, me parut devoir admirablement remplacer les couvertures que la servante n'avait point encore apportées, et que, grâce à la précaution que j'avais prise de fermer la porte à double tour et de mettre la clef dans ma poche, il me paraissait bien difficile qu'elle introduisît désormais parmi nous ; je m'enveloppai donc le plus confortablement possible, je me jetai sur mon lit de camp, et j'attendis, le nez tourné vers le mur, l'orage, qui ne devait pas tarder à gronder, lorsque l'un des combattants s'apercevrait qu'il y avait un matelas de déficit.

En effet, peu à peu le calme se rétablit. Les éclats de voix devinrent moins bruyants, chacun songea à établir son bivac sur le champ de bataille ; je sentis un matelas s'appuyer à mes pieds, un autre à ma droite. Chacun emboîta le sien, comme il put, dans ceux de ses compagnons, et se jeta dessus ; un seul rôdeur continua de chercher quelque temps encore dans les coins et recoins ; puis, impatienté de ne rien trouver, une idée lumineuse lui vint, et il s'écria tout à coup : *Messieurs, il y a l'un de vous qui est couché sur deux matelas.*

Cette accusation fut repoussée par un cri d'indignation unanime, auquel je m'abstins cependant de prendre part.

Notre homme se remit à chercher, moitié riant, moitié jurant ; puis, ne trouvant rien, il finit par

où il eût dû commencer : il sonna pour avoir de la lumière.

Nous entendîmes les pas de la servante d'auberge qui s'approchait ; je vis briller la chandelle à travers le trou de la serrure, et je mis instinctivement la main dans ma poche, pour m'assurer si la bienheureuse clef y était toujours.

Notre homme alla à la porte : elle était fermée. Ouvrez, dit-il, et donnez-nous de la lumière.

— Messieurs, la clef est en dedans.

— Ah !

La main du chercheur m'intercepta un instant la lumière qui me venait du corridor ; puis il se baissa, passa la main à terre, sur la cheminée. — Qui diable a donc fermé la porte en dedans, messieurs ?

Ce n'était personne. La fille attendait toujours.

— Eh ! pardieu, il y a une seconde clef de chaque chambre, dans votre auberge.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! allez chercher l'autre.

La fille obéit ; c'était mon moment d'épreuve. Si le maître de l'hôtel n'avait pas suivi mes instructions, j'étais perdu : le plus profond silence régnait, et n'était interrompu que par les coups de pied impatients de notre malheureux compagnon qui murmurait entre ses dents :

— Cette péronnelle-là ne reviendra pas. Je vous demande ce qu'elle peut faire. Vous verrez qu'elle

ne trouvera pas la clef maintenant ! Ah ! c'est bien heureux.

Cette dernière exclamation lui était, comme on le devine bien, arrachée par le retour de la fille qui était de nouveau arrêtée devant la porte.

— Eh bien ! allons donc.

— Monsieur, c'est comme un fait exprès, on ne peut pas mettre la main dessus.

— Ah ! mais c'est donc le diable qui s'en mêle ? Oui, oui. Riez, messieurs. Pardieu, c'est bien amusant, pour moi surtout. D'abord, je vous préviens qu'il me faut un matelas de gré ou de force.

Un hourra de propriétaire répondit à cette menace, et chacun se cramponna à son lit.

— Combien avez-vous apporté de matelas ?

— Cinq.

— Vous voyez, messieurs ? bien certainement l'un de vous en a deux.

Une dénégation plus absolue et plus énergique encore que la première lui répondit.

— Très-bien : mais je vais le savoir. Allez-moi chercher une boîte d'allumettes.

Il y avait dans cette demande un projet dont je ne comprenais pas bien l'exécution, mais dont le résultat possible me fit frémir. La fille revint avec l'objet demandé.

— C'est bien, glissez-moi une allumette par le trou de la serrure. Elle obéit.

— Maintenant, allumez le bout qui passe de votre côté. Très-bien, là.

Je suivais l'opération avec un intérêt que l'on peut comprendre : je vis briller de l'autre côté de la serrure la petite flamme bleuâtre, qui disparut un instant dans l'intérieur de la porte, et reparut de notre côté, brillante comme une étoile. C'est une stupide invention que celle des allumettes.

Au fait, je ne savais pas trop comment j'allais m'en tirer, et si mes nouveaux camarades goûteraient la plaisanterie ; je me tournai à tout hasard contre le mur, afin d'avoir le temps de préparer un petit discours de réception.

Pendant ce temps, la flamme de l'allumette se fixa à la mèche de la bougie ; l'appartement s'illumina. J'entendis chacun s'asseoir sur son matelas pour passer la revue. Au même instant un cri de surprise s'échappa de toutes les bouches, et une voix éclatante comme celle du jugement dernier fit entendre ces mot terribles :

— Nous sommes six !

Une deuxième voix succéda à la première :

— Messiéurs, l'appel nominal.

— Oui, l'appel nominal.

Celui que la perte de son lit rendait le plus intéressé à cette vérification, y procéda sur-le-champ.

— D'abord moi, Julès de Lamark, présent.

— M. Caron, médecin, présent.

— M. Charles Soissons, propriétaire, présent.

— M. Auguste Reimonenq, créole, présent.

— M. Honoré de Sussy...

Je me tournai vivement :

— A propos, mon cher de Sussy, lui dis-je en lui tendant la main, je puis vous donner des nouvelles de votre sœur, madame la duchesse d'O... Je l'ai vue il y a huit jours à Genève ; elle y était belle à désespérer.

On peut juger du singulier effet que produisit mon interruption. Tous les yeux se fixèrent sur moi.

— Ah ! pardieu, c'est Dumas, s'écrie de Sussy.

— Moi-même, mon cher ami ; voulez-vous me présenter à ces messieurs ? je serais enchanté de faire leur connaissance.

— Certainement. De Sussy me prit par la main. Messieurs, j'ai l'honneur...

Chacun se leva sur son lit et salua.

— Maintenant, monsieur, dis-je en me tournant vers celui dont j'avais usurpé le matelas, permettez que je vous rende votre lit, mais à la condition cependant que vous m'autoriserez à m'en faire apporter un près des vôtres.

La réponse fut affirmative et unanime. J'ouvris la porte ; dix minutes après, j'avais un matelas dont j'étais le légitime locataire.

Ces messieurs allaient comme moi au Grand-Saint-Bernard. Ils avaient retenu deux voitures. Ils m'of-

frirent de prendre une place avec eux ; j'acceptai. La fille reçut l'ordre de nous éveiller le lendemain à six heures du matin. L'étape était longue ; il y a dix lieues de Martigny à l'hospice, et les sept premières seulement peuvent se faire en char. Chacun de nous comprenait l'importance d'un bon sommeil : aussi dormîmes-nous tout d'une traite jusqu'à l'heure indiquée.

A sept heures nous étions emballés à quatre dans un de ces chariots étroits sur lesquels on pose deux planches en travers et qui, dès lors, prennent le titre pompeux de chars à bancs ; et à deux dans une de ces petites voitures suisses qui vont de côté comme les crabes. Je m'étais pour mon malheur placé sur le char à bancs.

Nous n'avions pas fait dix pas, que, d'après la manière dont il conduisait son cheval, je fis à notre cocher cette observation :

— Mon ami, je crois que vous êtes ivre ?

— C'est vrai, mais a pas peur, notre maître.

— Très-bien, du moins nous savons à quoi nous en tenir.

Les choses allèrent à merveille tant que nous fûmes en plaine, et nous ne fîmes que rire des légères courbes que décrivaient cheval et voiture ; mais après avoir dépassé Martigny-le-Bourg et Saint-Branchier, lorsque nous commençâmes à pénétrer dans le val d'Entremont, et que nous vîmes le che-

min s'escarper aux flancs de la montagne, ce chemin étroit, chemin des Alpes, s'il en fut, avec son talus rapide comme un mur d'un côté et son précipice profond de l'autre, nos rires devinrent moins accentués, quoique les courbes fussent toujours aussi fréquentes; et nous lui fîmes, mais d'une manière plus énergique, cette seconde observation :

— Mais s.... d..., cocher, vous allez nous verser.

Il fouetta son cheval à lui enlever la peau, et nous répondit par sa locution favorite :

— A pas peur, notre maître. Seulement il ajouta, par forme d'encouragement sans doute : Napoléon a passé par ici.

— C'est une vérité historique que je n'ai pas l'intention de vous contester; mais Napoléon était à mulet, et il avait un guide qui n'était pas ivre.

A mulet ? Vous vous y connaissez ! Il était sur une mule...

Nous repartîmes comme le vent; notre guide continua de parler la tête tournée de notre côté, et sans daigner même jeter les yeux sur la route.

— Oui, sur une mule; à preuve même que c'est Martin Groseiller, de Saint-Pierre, qui le conduisait, et que sa fortune a été faite.

— Cocher !...

— A pas peur, et que le premier consul lui a envoyé de Paris une maison et quatre arpents de terre. Haoh ! Haoh !

C'était la roue de notre char qui pinçait le précipice de si près, que Lamark et de Sussy, qui étaient du côté de la planche, dont l'extrémité dépassait la largeur de la voiture, étaient littéralement suspendus sur un abîme de quinze cents pieds de profondeur.

Ceci rendait la plaisanterie de fort mauvais goût. Je sautai à bas de la voiture, au risque d'avoir les jambes brisées contre les roues, et j'arrêtai le cheval par la bride. Nos camarades, qui nous suivaient dans la seconde voiture, et qui ne comprenaient rien au jeu que nous jouions depuis le commencement du voyage, avaient jeté un cri que nous avions entendu : ils nous croyaient perdus.

— A pas peur, Napoléon a passé ici. A pas peur.

Et chaque mot de ce refrain éternel était accompagné d'une volée de coups de fouet dont une partie tombait sur le cheval, et l'autre sur moi ; l'animal furieux se cabra en reculant, et la voiture se trouva de nouveau suspendue au-dessus de l'épouvantable ravin. Ce moment était critique ; nos compagnons du chariot le jugeaient mieux que personne : aussi prirent-ils une résolution violente et instinctive ; le cocher, saisi à bras-le-corps, fut soulevé hors de son siége, et jeté sur la route, où il tomba lourdement, embarrassé comme Hippolyte dans ses rênes qu'il n'avait point abandonnées. Le cheval, qui était d'un

naturel fort pacifique, se calma aussitôt ; ces messieurs profitèrent de ce moment de repos pour sauter à terre, et chacun de nous, notre damné cocher excepté, se trouva sain et sauf et sur ses jambes au milieu de la route.

Nous laissâmes notre homme se relever, mener son cheval et sa voiture comme il l'entendait, et nous nous acheminâmes à pied : c'était plus fatigant, mais plus sûr. A deux heures, nous dînâmes à *Liddes*, où, d'après notre marché, nous devions changer de cheval et de cocher ; nous étions trop intéressés à ce que cette clause fût scrupuleusement suivie, pour ne pas donner tous nos soins à son exécution. Mutation faite, nous nous remîmes en route complétement tranquillisés par l'allure honnête de notre quadrupède, et la mine pacifique de son maître, qui, par parenthèse, était le notaire du lieu. En effet, nous arrivâmes sans accident à Saint-Pierre, où finit la route praticable pour les voitures.

Ce fut alentour de ce bourg que l'armée française fit sa dernière station lorsqu'elle franchit le Grand-Saint-Bernard, au delà duquel l'attendaient les plaines de Marengo. Des gens du pays nous montrèrent les différents emplacements qu'avaient occupés l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie ; ils nous expliquèrent comment les canons, démontés de leurs affûts, avaient été assujettis dans des troncs

de sapin creux et portés à bras par des hommes qui se relayaient de cent pas en cent pas. Quelques-uns de ces paysans avaient vu opérer cette œuvre de géant, et se vantaient avec orgueil d'y avoir pris part ; ils se rappelaient la figure du premier consul, la couleur de son habit, et jusqu'à quelques mots insignifiants qu'il avait laissé tomber devant eux. C'est ainsi que j'ai retrouvé chez l'étranger, vivant et dans toute sa puissance, le souvenir de cet homme, qui, pour notre jeune génération qui ne l'a pas vu, semble être un héros fabuleux enfanté par quelque imagination homérique.

Cette visite de localité nous retint jusqu'à sept heures du soir. Lorsque nous revînmes à Saint-Pierre le temps était couvert et promettait de l'eau pour la nuit. Nous renonçâmes donc à notre premier dessein d'aller coucher à l'hospice, et en rentrant nous dîmes à notre hôte de nous donner à souper, et de nous préparer des chambres.

Ce n'était pas chose facile. Plusieurs sociétés de voyageurs étaient arrivées ; et retenues comme nous par la menace du temps et l'approche de la nuit, elles s'étaient emparées des chambres et avaient fait main-basse sur les provisions : il ne restait pour nous six qu'un grenier et une omelette.

L'omelette fut dévorée ; puis nous procédâmes à la visite de notre chambre à coucher.

Il n'y avait vraiment qu'un aubergiste suisse qui

pût avoir l'idée de faire coucher des chrétiens dans un pareil bouge ; l'eau qui commençait à tomber filtrait à travers le toit de planches ; le vent sifflait dans les fentes des contrevents mal joints, seule clôture des fenêtres ; enfin les rats que notre présence avait fait fuir, constataient par des grignottements dont le bruit ne pouvait échapper à des oreilles aussi exercées que les nôtres, leur droit de propriété sur le local que nous venions leur disputer, et leur intention de le reconquérir, malgré notre établissement, aussitôt que nous aurions soufflé les chandelles.

A l'aspect de cet infâme grenier, l'un de nous proposa de partir courageusement pour l'hospice le soir même. C'étaient trois heures de fatigue et de pluie, il est vrai, mais au bout du chemin, quelle perspective !... Un souper splendide, un beau feu, une cellule bien close, et un bon lit.

La proposition fut reçue avec enthousiasme : nous descendîmes, et envoyâmes chercher un guide. Au bout de dix minutes il arriva : nous lui dîmes de recruter deux de ses camarades, et de se procurer six mulets, attendu que nous voulions le même soir aller coucher au Grand-Saint-Bernard.

— Au Grand-Saint-Bernard, diable ! dit-il.

Et il alla à la fenêtre, regarda le temps, s'assura qu'il était gâté pour toute la nuit, exposa sa main à l'action du vent, afin de juger la direction dans

laquelle il soufflait, et revint à nous en secouant la tête.

— Vous dites donc qu'il vous faut trois hommes et six mulets?

— Oui.

— Pour aller cette nuit au Saint-Bernard?

— Oui.

— C'est bon, vous allez les avoir.

Et il nous tourna le dos pour aller les chercher.

Cependant les signes qu'il avait laissé échapper nous donnèrent quelque inquiétude; nous le rappelâmes.

— Est-ce qu'il y aurait du danger? lui dîmes-nous.

— Dam!... le temps n'est pas beau; mais puisque vous voulez aller au Saint-Bernard, on tâchera de vous y conduire.

— En répondez-vous?

— L'homme ne peut promettre que ce que peut faire un homme : on tâchera; cependant, si j'ai un conseil à vous donner, avec votre permission, prenez plutôt six guides que trois.

— Eh bien soit, six guides; mais revenons au danger : quel est-il? Il me semble que nous ne sommes point encore assez avancés en saison pour avoir à craindre les avalanches?

— Non, si nous ne nous écartons pas de la route.

— Mais on ne s'écarte de la route que lorsqu'elle

est couverte de neige, et le 26 août ce serait bien le diable!

— Oh! quant à la neige, voyez-vous, que ça ne vous inquiète pas; nous en aurons, et plus haut que vos guêtres. Voyez-vous cette petite pluie-là, qui est bien gentille ici? eh bien! à une lieue de Saint-Pierre, comme nous allons toujours en montant jusqu'à l'hospice, ça sera de la neige. Il retourna à la fenêtre : — Et elle tombera dru, ajouta-t-il en revenant.

— Ah! bah, bah! au Saint-Bernard!

— Messieurs, cependant, repris-je...

— Au Saint-Bernard! Que ceux qui sont de l'avis d'aller coucher au Saint-Bernard lèvent la main.

Quatre mains se levèrent sur six. Le départ fut adopté.

— Voyez-vous, continua notre guide, si vous étiez des gens de la montagne, je dirais : C'est bon, en route; mais vous êtes des Parisiens, à ce que je peux voir, avec votre permission, et le Parisien, c'est délicat et ça craint le froid; aussitôt qu'il a les pieds dans la neige, il grelotte.

— Eh bien! nous ne descendrons pas de mulet.

— Ça vous plaît à dire, vous y serez bien forcés.

— N'importe, allez prévenir vos camarades et chercher vos quadrupèdes.

— Avec votre permission, messieurs, vous savez que les courses de nuit se payent double?

— Très-bien. Combien de temps vous faut-il ?

— Un quart d'heure.

— Allez.

Aussitôt que nous fûmes seuls, nous prîmes les dispositions les plus confortables pour la route ; chacun ajouta à ce qu'il avait sur le corps ce qu'il possédait en blouse, redingote ou manteau, et remplit sa gourde d'un excellent rhum, dont Soissons était le dispensateur. Une distribution fraternelle de cigares fut faite, et un briquet phosphorique, qui se carrait dans son habit rouge, passa par acclamation du chambranle de la cheminée dans la poche de Sussy. Puis, chacun se rangeant autour du feu, l'augmenta de tout ce que nous pûmes rencontrer de bois, et fit une provision de chaleur pour le voyage.

Notre guide rentra. — Bon, chauffez-vous, dit-il, ça ne peut pas faire de mal.

— Êtes-vous prêts ?

— Oui, notre maître.

— Alors... à cheval.

Nous descendîmes et trouvâmes nos montures à la porte ; chacun enfourcha gaiement sa bête, et, mu d'un sentiment d'ambition, tenta de lui faire prendre la tête de la colonne. Or chacun sait, pour peu qu'il ait monté une fois dans sa vie à mulet, que l'une des choses les plus difficiles de ce monde est de faire passer un mulet devant son camarade.

Cette lutte nous tint près d'un quart d'heure en joie, tant nous sentions le besoin de réagir d'avance contre la fatigue à venir ; enfin Lamark se trouva notre chef de file, et lâchant la bride de son mulet, il parvint, à l'aide de ses talons et de sa canne, à le mettre au trot, en criant :

— A pas peur, Napoléon a passé par ici...

Quand un mulet trotte, toute la caravane trotte, et par contre-coup les guides, qui sont à pied, sont obligés de se mettre au galop. Cela leur inspire en général pour cette sorte d'allure une répugnance qu'ils sont parvenus à faire partager à leurs bêtes ; aussi la tête de la colonne, si emportée qu'elle paraisse être, ne tarde-t-elle pas à s'arrêter tout à coup, et à imposer successivement son immobilité à chaque individu, soit homme, soit animal qui se trouve à sa suite. Puis toute la ligne se remet gravement en marche, s'allongeant au fur et à mesure que le mouvement se communique de sa tête à sa queue.

— Avec votre permission, dit le guide de Lamark, qui avait rejoint son mulet, et qui, de peur d'une nouvelle course, l'avait pris par la bride, sous prétexte que le chemin était mauvais, — ce n'est point par ici qu'est passé Napoléon ; la route que nous suivons n'était point encore pratiquée : c'est au flanc opposé de la montagne ; et s'il faisait jour, vous verriez que c'étaient de rudes gaillards, ceux qui

passaient là avec des chevaux et des canons. Tout le monde était de son avis, il n'y eut donc point de contestation.

— Messieurs, de la neige! notre guide est prophète, dit l'un de nous.

En effet, comme nous montions depuis une demi-heure à peu près, le froid devenait de plus en plus vif, et ce qui dans la plaine tombait en pluie, ici tombait en glace.

— Ah! pardieu, de la neige le 26 août! ce sera curieux à raconter à nos Parisiens. Messieurs, je suis d'avis que nous descendions, et que nous nous battions avec des pelotes, en mémoire de Napoléon, qui a passé par ici...

Chacun se mit à rire du souvenir que lui rappelait cette parole sacramentelle; quant au danger qu'elle pouvait rappeler en même temps, il était déjà complétement oublié.

— Avec votre permission, messieurs, je vous ai déjà dit que c'était sur l'autre route qu'avait passé Napoléon; quant à ce qui est de vous battre avec des pelotes de neige, je ne vous le conseille pas. Cela vous ferait perdre du temps, et vous n'en avez pas de trop : songez que dans un quart d'heure vous n'y verrez plus, même à conduire vos mulets.

— Eh bien! alors mon brave, nos mulets nous conduiront.

— Et c'est ce que vous pouvez faire de mieux, de

ne pas les contrarier; Dieu a fait chaque chose l'une pour l'autre, voyez-vous, le Parisien pour Paris, et le mulet pour la montagne. Voilà ce que je dis toujours à mes voyageurs. — Laissez aller la bête, laissez-la aller. — Ici, comme nous sommes encore dans la plaine de Prou, il n'y a pas grand mal; mais une fois le pont de Hudri passé, vous vous trouverez dans un petit chemin de danseur de corde, et comme la neige ne vous le laissera probablement pas distinguer, abandonnez-vous à votre mulet et soyez tranquilles.

— Bravo! le guide, bien parlé, et buvons la goutte.

— Halte! — Chacun porta sa bouteille à sa bouche, et la passa à son guide. Dans les montagnes, on boit dans le même verre et à la même gourde, on n'est pas dégoûté de celui qui, six pas plus loin, peut vous sauver la vie.

La chaleur du rhum remit chacun en gaieté, et quoique la nuit et la neige tombassent toujours plus épaisses, la caravane, riant et chantant, se remit bruyamment en route.

C'était une singulière impression que celle que me produisait, au milieu de ce pays désolé, de cette neige aiguë, de cette nuit toujours plus sombre, cette petite file de mulets, de cavaliers et de guides, qui s'enfonçaient joyeusement dans la montagne sombre, silencieuse et terrible, qui n'avait pas même

un écho pour lui renvoyer ses chants et ses cris. Il paraît que cette impression ne m'atteignit pas seul, car peu à peu les chants devinrent moins bruyants, les éclats de rire plus rares ; quelques jurons isolés leur succédèrent ; enfin un *sac.. d..., mes enfants, savez-vous qu'il ne fait pas chaud?* vigoureusement prononcé, parut tellement être le résumé de l'opinion générale, qu'aucune voix ne s'éleva pour combattre le préopinant.

— La goutte, et allumons le cigare.

— Bravo ! qui est-ce qui a eu l'idée?

— Moi, Jules Thierry de Lamark.

— Arrivés à l'hospice, il lui sera voté des remercîments. Allons, de Sussy, le briquet phosphorique.

— Ah ! ma foi, messieurs, il faut que je tire mes mains de mes goussets, et elles y sont si chaudement, qu'elles désirent y rester. Venez prendre le briquet dans ma poche.

Un guide nous rendit ce service, ses camarades allumèrent leurs pipes au briquet, nous nos cigares à leurs pipes, et nous nous remîmes en route, n'apercevant de chacun de nous, tant la nuit était noire, que le point lumineux que chacun portait à sa bouche, et qui devenait brillant à chaque aspiration.

Cette fois il n'y avait plus ni chant ni cri, le rhum avait perdu son influence ; le silence le plus profond régnait sur toute la ligne, et n'était interrompu que par le bruit des encouragements que nos guides don-

naient à nos montures, tantôt avec la voix, tantôt avec le geste.

En effet, rien de tout ce qui nous entourait ne poussait à la gaieté : le froid devenait de plus en plus vif, et la neige tombait avec une prodigalité croissante ; la nuit n'était éclairée que par un reflet mat et blanchâtre ; le chemin se rétrécissait de plus en plus, et de place en place des quartiersde roche l'obstruaient tellement, que nos mulets étaient forcés de l'abandonner et de prendre de petits sentiers, sur le talus même du précipice, dont nousne pouvions mesurer la profondeur que par le bruit de la Drance qui roulait au fond : encore ce bruit, qui à chaque pas allait s'affaiblissant, nous prouvait-il que l'abîme devenait de plus en plus profond et escarpé. Nous jugions, par la neige que nous voyions amassée sur le chapeau et les vêtements de celui qui marchait devant nous, que nous devions, chacun pour notre part, en supporter une égale quantité. D'ailleurs nous sentions à travers nos habits son contact moins pénétrant, mais plus glacé que celui de la pluie ; enfin notre chef de colonne s'arrêta.

— Ma foi, dit-il, je suis gelé, moi, et je vais à pied.

— Je vous l'avais bien dit, que vous seriez obligés de descendre, reprit notre guide.

Effectivement, chacun de nous sentait le besoin de se réchauffer par le mouvement. Nous mîmes pied

à terre, et comme on y voyait à peine à se conduire, nos guides nous conseillèrent de nous accrocher à la queue de nos mulets, qui de cette manière nous offraient le double avantage de nous épargner moitié de la fatigue, et de sonder le chemin. Cette manœuvre fut ponctuellement exécutée, car nous comprenions la nécessité de nous abandonner à l'instinct de nos bêtes et à la sagacité de leurs conducteurs.

C'est alors que je reconnus la vérité de la relation de Balmat ; je ressentais, pour mon compte, le mal de tête dont il m'avait parlé, ces éblouissements vertigieux, et cette irrésistible envie de dormir à laquelle j'eusse cédé sur mon mulet, et que la nécessité de marcher pouvait seule combattre. Il paraît que notre docteur lui-même l'éprouvait, car il proposa une halte.

— En avant ! en avant ! messieurs, dit vivement notre guide, car je vous préviens que celui de nous qui s'arrêtera ne partira plus.

Il y avait dans l'accent avec lequel il prononça ces paroles, une conviction si profonde, que nous nous remîmes en marche sans aucune objection. L'un de nous, je ne sais lequel, tenta même de nous rappeler à notre ancienne gaieté, avec ces mots consacrés qui jusqu'alors n'avaient jamais manqué leur effet : *A pas peur, Napoléon a passé par ici.* — Mais cette fois la plaisanterie avait perdu son efficacité ; aucun rire n'y répondit, et le silence inaccou-

tumé avec lequel elle était reçue lui donna un caractère plus triste que celui d'une plainte.

Nous marchâmes ainsi machinalement et tirés par nos mulets pendant une demi-heure environ, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, tandis qu'une sueur glacée nous coulait sur le front.

— Une maison! dit tout à coup de Sussy.

— Ah !

Chacun abandonna la queue de son mulet, s'étonnant que nos muletiers n'eussent rien dit de cette station.

— Avec votre permission, dit le guide-chef, vous ne savez donc pas ce que c'est que cette maison?

— Fût-ce la maison du diable, pourvu que nous puissions y secouer cette maudite neige et poser nos pieds sur de la terre, entrons.

La chose n'était point difficile ; il n'y avait à cette maison ni porte ni contrevents. Nous appelâmes, personne ne répondit...

— Oui, oui, appelez, dit notre guide, et si vous réveillez ceux qui y dorment, vous aurez du bonheur !...

Effectivement, personne ne répondait, et la cabane paraissait déserte : cependant, quelqu'ouverte qu'elle fût à tous les vents du ciel, elle nous offrait un abri contre la neige ; nous résolûmes donc de nous y arrêter un instant.

— S'il y avait une cheminée, nous y ferions du feu, dit une voix.

— Et du bois ?

— Cherchons toujours la cheminée.

De Sussy étendit les mains.

— Messieurs, une table, dit-il. Ces mots furent suivis d'une espèce de cri, moitié de frayeur, moitié d'étonnement.

— Qu'y a-t-il donc ? Hein ?...

— Il y a qu'un homme est couché sur cette table. Je tiens sa jambe.

— Un homme !

— Alors secouez-le, il se réveillera.

— Eh ! l'ami, eh !...

— Messieurs, dit un de nos guides, se détachant du groupe de ses camarades, restés dehors, et passant sa tête par la fenêtre ; messieurs, pas de plaisanteries pareilles et en pareil lieu. Elles nous porteraient malheur à tous, à vous comme à nous.

— Où sommes-nous donc ?

— Dans une des morgues du Saint-Bernard... Il retira sa tête de la fenêtre, et alla rejoindre ses camarades sans rien ajouter de plus ; mais peu d'orateurs peuvent se vanter d'avoir produit un aussi grand effet avec aussi peu de paroles. Chacun de nous était demeuré cloué à la place qu'il occupait.

— Ma foi, messieurs, il faut voir cela. C'est une des curiosités de la route, dit de Sussy ; et il plongea une allumette dans le briquet phosphorique.

L'allumette petilla, puis répandit un instant une

faible lumière à la lueur de laquelle nous aperçûmes trois cadavres, l'un effectivement couché sur la table, les deux autres accroupis aux deux angles du fond; puis l'allumette s'éteignit, et tout rentra dans l'obscurité.

Nous recommençâmes l'opération. Seulement cette fois chacun approcha un bout de papier roulé du mince et éphémère foyer, et lorsqu'il l'eut allumé, commença l'investigation de l'appartement, tenant de la main gauche d'autres mèches toutes prêtes.

Il faudrait s'être trouvé dans la position où nous étions nous-mêmes pour avoir une idée de l'impression que nous fit éprouver la vue de ces malheureux; il faudrait avoir regardé ces figures noires et grimaçantes à la lumière tremblotante et douteuse de nos bougies improvisées, pour les garder dans sa mémoire comme elles resteront dans la nôtre. Il faudrait avoir eu pour soi-même, et dans un pareil moment, à craindre le sort terrible des devanciers que nous avions sous les yeux, pour comprendre que nos cheveux se dressèrent, que la sueur nous coula sur le front, et que, quelque besoin que nous eussions de repos et de feu, nous n'éprouvâmes plus qu'un désir, celui de quitter au plus vite cette hôtellerie mortuaire.

Nous nous remîmes donc en route, plus silencieux et plus sombres encore qu'avant cette halte, mais aussi, pleins de l'énergie que nous avait donnée la

vue d'un pareil spectacle ; pendant une heure, pas un mot ne fut échangé, même de la part des guides. La neige, le chemin, le froid même, je crois, avaient disparu, tant une seule idée s'était emparée de tout notre esprit, tant une seule crainte pressait notre cœur et hâtait notre marche.

Enfin notre guide-chef poussa un de ces cris habituels aux montagnards, qui par leur accent aigu se font entendre à des distances extraordinaires et qui désignent par leur modulation si celui qui appelle ainsi demande du secours, ou prévient simplement de son arrivée.

Le cri s'éloigna, comme si rien ne pouvait l'arrêter sur cette vaste nappe de neige, et comme nul écho ne le renvoya vers nous, la montagne rentra dans le silence.

Nous fîmes encore deux cents pas à peu près, alors nous entendîmes les aboiements d'un chien.

— Ici, Drapeau, cria notre guide.

Au même instant un énorme dogue, de l'espèce unique connue sous le nom de race de Saint-Bernard, accourut à nous, et reconnaissant notre guide, se dressa contre lui, appuyant ses pattes sur sa poitrine.

— Bien, Drapeau, bien, bonne tête ! Avec votre permission, messieurs, c'est une vieille connaissance qui est bien aise de me revoir. N'est-ce pas, Drapeau ! hein ! Le chien..., le bon chien ! oui, allons, allons, assez, et en route.

Heureusement la route n'était plus longue : dix minutes après nous nous trouvâmes tout à coup devant l'hospice, que de ce côté on ne peut apercevoir, même pendant le jour, que lorsqu'on y est presque arrivé. Un marronnier nous attendait sur sa porte, porte ouverte nuit et jour gratuitement à quiconque vient y demander l'hospitalité, qui, dans ce lieu de désolation, est souvent la vie.

Nous fûmes reçus par le frère qui était de garde, et conduits dans une chambre où nous attendait un excellent feu. Pendant que nous nous réchauffions, on nous préparait nos cellules : la fatigue avait fait disparaître la faim ; aussi préférâmes-nous le sommeil au souper. On nous servit une tasse de lait chaud dans notre lit : le frère qui m'apporta la mienne, me dit que j'étais dans la chambre où Napoléon avait dîné ; quant à moi, je crois que c'est celle où j'ai le mieux dormi.

Le lendemain, à dix heures, nous étions tous sur pied, et faisions l'inventaire de la chambre consulaire, qui m'était échue en partage : rien ne la distinguait des autres cellules, aucune inscription n'y rappelait le passage du moderne Charlemagne.

Nous nous mîmes à la fenêtre : le ciel était bleu, le soleil brillant et la terre couverte d'un pied de neige.

Il est difficile de se faire une idée de l'âpre tristesse du paysage que l'on découvre des fenêtres de l'hospice, situé à sept mille deux cents pieds au-

dessus du niveau de la mer, et placé au milieu du triangle formé par la pointe de Dronaz, le mont Velan et le Grand Saint-Bernard. Un lac entretenu par la fonte des glaces et situé à quelques pas du couvent, loin d'égayer la vue, l'assombrit encore; ses eaux, qui paraissent noires dans leur cadre de neige, sont trop froides pour nourrir aucune espèce de poisson, trop élevées pour attirer aucune espèce d'oiseau. C'est en petit une image de la mer Morte, couchée aux pieds de Jérusalem détruite. Tout ce qui est doué d'une apparence de vie animale ou végétale s'est échelonné sur la route, selon que sa force lui a permis de monter: l'homme et le chien seuls sont arrivés au sommet.

C'est ce morne tableau sous les yeux, c'est là seulement où nous étions, qu'on peut prendre une idée du sacrifice de ces hommes qui ont abandonné les vallons ravissants du pays d'Aoste et de la Tarentaise, la maison paternelle qui se mirait peut-être aux flots bleus du petit lac d'Orta, qui brille, ardent, humide et profond, comme l'œil d'une Espagnole amoureuse, la famille aimée, la fiancée bénie avec sa dot de bonheur et d'amour, pour venir, un bâton à la main, un chien pour ami, se placer sur la route neigeuse des voyageurs, comme des statues vivantes de dévouement. C'est là qu'on prend en pitié la charité fastueuse de l'homme des villes, qui croit avoir tout fait pour ses frères lorsqu'il a laissé osten-

siblement tomber du haut de ses doigts, dans la bourse d'une belle quêteuse, la pièce d'or que lui payent une révérence et un sourire. Oh ! s'il pouvait arriver, au milieu d'une de ces nuits voluptueuses de notre hiver parisien, quand le bal fait bondir les femmes comme un tourbillon de diamants et de fleurs; quand les beaux vers de Victor sur la charité ont attiré une larme juvénile au coin d'un œil brillant de plaisir; s'il pouvait arriver que les lumières s'éteignissent, qu'un pan de mur s'écroûlât, que les yeux pussent percer l'espace, et qu'on vît tout à coup au milieu de la nuit, sur un étroit sentier, au bord d'un précipice, menacé par l'avalanche, enveloppé d'une tempête de neige, un de ces vieillards à cheveux blancs qui vont répétant à grands cris : « Par ici, frères! » oh ! certes, certes, le plus fier de son aumône essuierait son front humide de honte, et tomberait à genoux en disant : O mon Dieu!...

On vint nous dire qu'on nous attendait au réfectoire.

Nous descendîmes le cœur serré. Le frère marchait devant nous pour nous montrer le chemin : nous passâmes à côté de la chapelle, et nous entendîmes les chants de l'office. Nous continuâmes notre route, et à mesure que ces chants s'éloignaient, des rires venaient à nous de l'extrémité du corridor : des rires! cela nous semblait bizarre en pareil lieu. Nous ouvrîmes enfin la porte, et nous nous trouvâmes au milieu de jeunes gens et de jolies femmes,

qui prenaient du thé, et qui parlaient de mademoiselle Taglioni.

Nous nous regardâmes un instant stupéfaits, puis nous nous mîmes à rire comme eux. — Nous avions rencontré ces dames dans notre monde parisien. Nous nous approchâmes d'elles avec les mêmes manières que dans un salon ; les compliments s'échangèrent avec le bon ton de la société la plus fashionable : nous prîmes les places qui nous étaient réservées, et la conversation devint générale, gagnant en gaieté ce qu'elle perdait en gêne. Au bout de dix minutes, nous avions complétement oublié où nous étions.

C'est que rien aussi ne pouvait nous en rappeler le souvenir. Le salon, qu'on appelait le réfectoire, était loin de répondre à l'idée austère que trace ce nom. C'était une jolie salle à manger, décorée avec plus de profusion que de goût ; un piano ornait un de ses angles; plusieurs gravures étaient accrochées à ses murs ; des vases, une pendule, quelques-uns de ces petits objets de luxe qu'on ne trouve que dans le boudoir des femmes, surchargeaient la cheminée; enfin un certain caractère mondain régnait dans toutes ces choses, et nous fut expliqué par un seul mot : chacun de ces meubles était un don fait aux religieux par quelque société reconnaissante, qui avait voulu prouver aux bons pères que, de retour à Paris, elle n'avait point oublié l'hospitalité qu'elle avait reçue d'eux.

Pendant le déjeuner, le frère qui nous en faisait les honneurs nous donna sur le mont Saint-Bernard quelques renseignements historiques, qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici.

Avant la fondation de l'hospice, le Grand Saint-Bernard s'appelait le Mont-Joux, par corruption de ces deux mots latins *mons Jovis*, montagne de Jupiter; ce nom venait lui-même d'un temple élevé à ce dieu, sous l'invocation de Jupiter *pœnin*. L'époque précise de l'érection de ce temple, dont les ruines sont encore visibles, est inconnue. Au premier abord l'orthographe du mot *pœnin*, que Tite-Live écrit incorrectement Pennin, pourrait faire croire qu'elle remonte au passage d'Annibal, et que ce général, parvenu heureusement au sommet des Alpes, y aurait posé la première pierre votive d'un temple à *Jupiter carthaginois*. Cependant les *ex-voto* qui ont été trouvés en creusant ces ruines indiquent que les pèlerins qui venaient y accomplir des vœux étaient des Romains. Maintenant des Romains seraient-ils venus prier aux pieds de la statue du dieu de leurs ennemis? cela est impossible. Ce temple, au contraire, n'aurait-il pas été élevé par les Romains eux-mêmes, lorsque les revers d'Asdrubal, en Sardaigne, forcèrent son frère, amolli par Capoue, et battu par Marcellus, d'abandonner l'Italie aux trois quarts conquise, pour se réfugier près d'Antiochus? Dans le premier cas, son érection remonterait donc

à l'an 535; et dans le second, à l'an 555 de la fondation de Rome. Quant à l'époque où son culte fut abandonné, on pourrait la fixer avec probabilité au règne de Théodose le Grand, aucune médaille postérieure au règne des enfants de cet empereur n'ayant été retrouvée dans les débris de ce temple.

Quant à la fondation de l'hospice, elle remonte certainement au commencement du IXe siècle, puisque l'hospice du Mont-Joux est nommé dans la cession des terres que Lod-Her, roi de Lorraine, fit à Ludwig, son frère, en 859; il existait donc avant que l'archidiacre d'Aoste ne vînt y établir, en 970, des chanoines réguliers de Saint-Augustin pour le desservir, et ne changeât son nom païen de Mont-Joux en nom chrétien de Saint-Bernard. Depuis cette époque jusqu'à nous, quarante-trois prévôts se sont succédé.

Neuf siècles sont révolus, et le temps ni les hommes n'ont rien changé aux règles du monastère, ni aux devoirs hospitaliers des chanoines.

La chaîne des Alpes sur laquelle est situé le Saint-Bernard fut témoin des quatre passages d'Annibal, de Karl le Grand, de François Ier et de Napoléon, à l'endroit même où est bâti l'hospice : Karl le Grand et Napoléon, la traversèrent pour vaincre, Annibal et François Ier, pour être vaincus.

Outre les dames dont j'ai déjà parlé, nous avions encore au déjeuner une Anglaise et sa mère. Depuis

trois ans, ces deux dernières parcouraient l'Italie et les Alpes à pied, portant leur bagage dans un cabas, et faisant leurs huit ou dix lieues par jour, nous voulûmes savoir le nom de ces intrépides voyageuses, et nous le cherchâmes sur le registre des étrangers : la plus jeune avait signé *Louisa, ou la fille des montagnes.*

Nous étions entrés pour chercher ce registre dans la salle attenant au réfectoire : elle est, comme la première, ornée de mille petits meubles, envoyés en cadeaux aux bons pères. Elle renferme de plus deux cadres contenant divers objets antiques retrouvés dans les fouilles du temple de Jupiter ; les mieux conservés sont deux petites statues, l'une de Jupiter et l'autre d'Hercule, une main malade entourée du serpent d'Esculape, et portant sur ses doigts, comme signe de maladie, une grenouille et un crapaud, enfin plusieurs plaques de bronze sur lesquelles sont les noms de ceux qui venaient implorer le secours du dieu.

Je copiai plusieurs de ces *ex-voto*, et je les reproduis ici sans rien changer à l'arrangement des lignes.

J. O. M. Pœnino : T. Macrinius demostratus. V. S. L.

jovi optimo muximo votum solvit libenter

Pœnino
Pro itu et reditu
C. Julius Primus
V. S. L.

numinibus-aug
Jovi Pœnino sabineius
censor ambianus
V. S. L.

Je fus interrompu dans cette occupation par le bruit que faisaient nos convives. Pendant que je copiais mes inscriptions, le frère qui nous avait fait, sans rien prendre lui-même, les honneurs du déjeuner, était allé dire sa messe. Notre docteur avait été placé en sentinelle à la porte du réfectoire, de Sussy s'était mis au piano, et nos dames, y compris la fille des montagnes, dansaient le galop autour de la table.

Au moment où il était le plus rapide, le docteur entr'ouvrit la porte, passa la tête :

— Mesdames, dit-il aux danseuses, c'est un des frères servants qui vient vous demander si vous voulez voir la Grande-Morgue.

Cette proposition arrêta le galop tout court. Ces dames se consultèrent un moment entre elles. Le dégoût combattit la curiosité. La curiosité l'emporta : nous partîmes.

Arrivées à la porte extérieure, elles déclarèrent qu'elles n'iraient pas plus loin : il y avait un pied et demi de neige, et la morgue est située à quarante pas environ du seuil de l'hospice. Nous établîmes deux fauteuils sur des brancards, et nous offrîmes à nos belles curieuses de les porter pendant le trajet ; elles acceptèrent.

Ce ne fut point sans un bon nombre de cris et de rires, arrachés par les vacillations de leur siège et les faux pas de leurs porteurs, qu'elles arrivèrent à

la fenêtre éternellement ouverte par laquelle l'œil plonge sous la vaste voûte de la morgue du Saint-Bernard. Il est impossible de voir quelque chose de plus curieux et de plus horrible à la fois que le spectacle qui s'offrit alors à nous.

Qu'on se figure une grande salle basse et cintrée de trente-cinq pieds carrés à peu près, éclairée par une seule fenêtre, et dont le plancher est couvert d'une couche de poussière d'un pied et demi.

Poussière humaine !

Cette poussière, qui semble, comme les flots épais de la mer Morte, rejeter à sa surface les objets les plus lourds, est couverte d'une multitude d'ossements.

Ossements humains !

Et sur ces ossements, debout, adossés aux murs, groupés avec la bizarre intelligence du hasard, conservant chacun l'expression et l'attitude dans laquelle la mort les a surpris, les uns à genoux, les autres les bras étendus ; ceux-ci les poings fermés et la tête baissée, ceux-là le front et les mains au ciel ; cent cinquante cadavres, noircis par la gelée ; aux yeux vides, aux dents blanches, et au milieu d'eux une femme, une pauvre femme qui a cru sauver son enfant en lui donnant son sein, et qui semble, au milieu de cette réunion infernale, une statue de l'amour maternel.

Tout cela renfermé dans cette chambre, pous-

sière, ossements ou cadavres, selon l'époque dont ils datent; et à la fenêtre de cette chambre, éclairée par un soleil joyeux, des têtes de femmes, jeunes et belles, la vie animée depuis vingt ans à peine, contemplant la vie éteinte depuis des siècles.—Ah! c'était un spectacle bien étrange, allez!...

Quant à moi, je verrai ce spectacle toute ma vie: toute ma vie, je verrai cette pauvre mère qui donne le sein à son enfant.

Que dire après cela du Saint-Bernard? Il y a bien encore une église où est le tombeau de Desaix, une chapelle dédiée à sainte Faustine, une table de marbre noir où est gravée une inscription en l'honneur de Napoléon... Il y a bien mille autres choses encore. Mais croyez-moi, faites-vous montrer ces choses avant d'aller voir cette mère qui donne le sein à son enfant.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.







